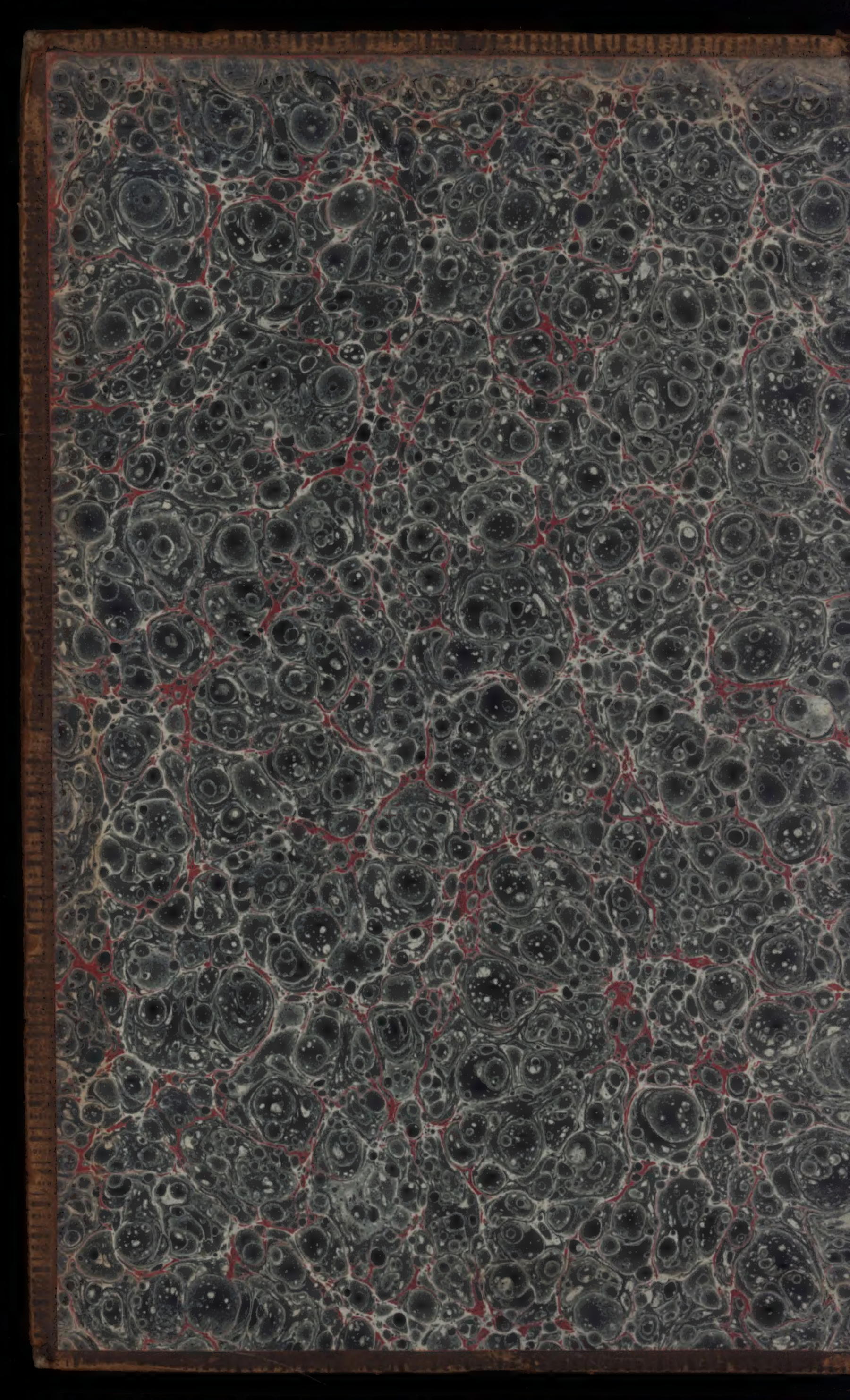
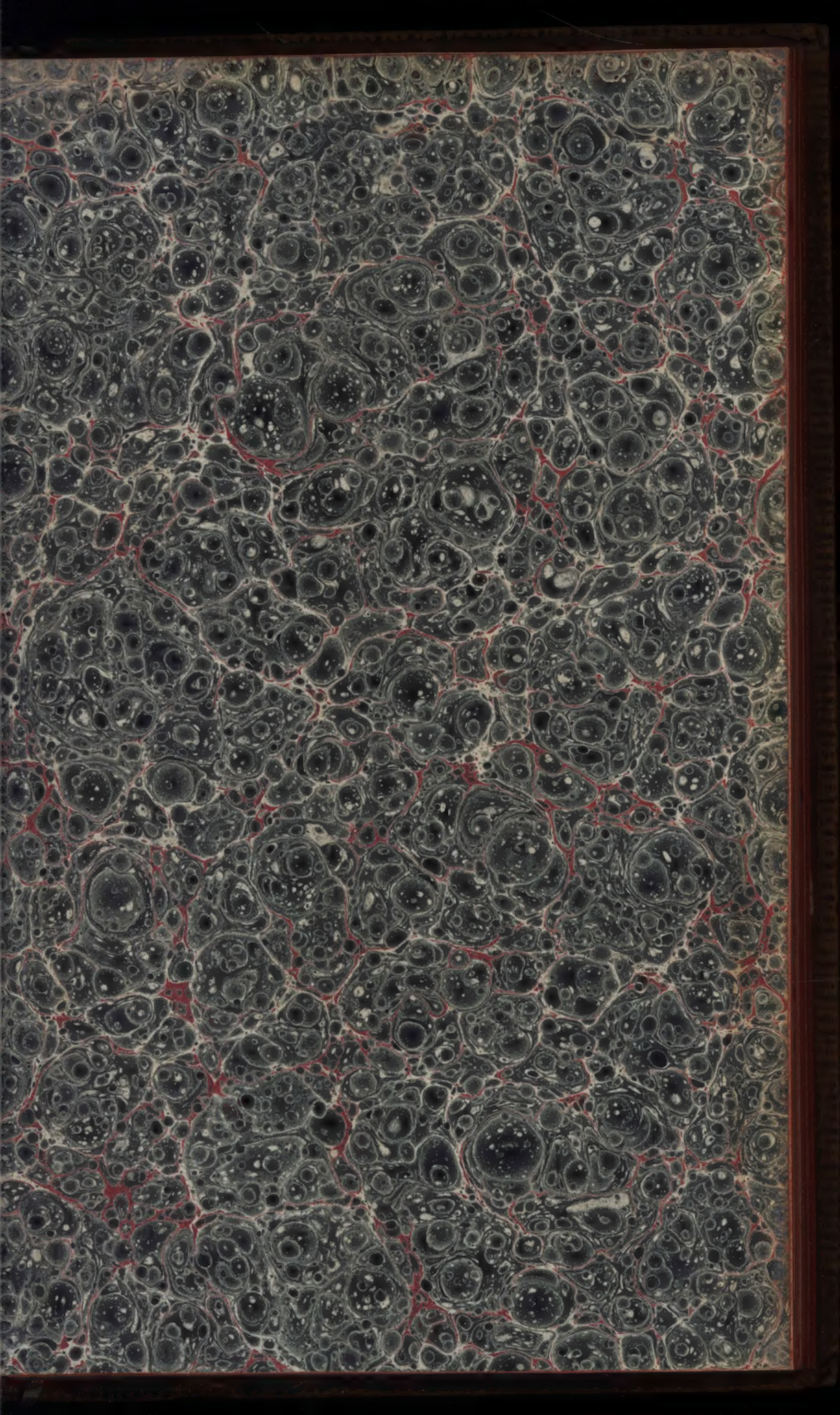






Maria Trevelyan 1799

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Non omnia exequi licet.

TOME VIII.



A AMSTERDAM.

1783.

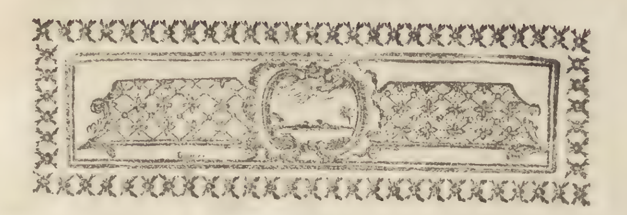


TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE DCIV.

Bicêtre.

Ulcere terrible ſur le corps politique, ulcere large, profond, ſanieux, qu'on ne ſauroit enviſager qu'en détournant les regards. Juſqu'à l'air du lieu, que l'on ſent à quatre cents toiſes, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un aſyle de miſere, de dégradation, d'infortune.

Bicêtre ſert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, & qui

étoient forcés d'aller mendier le ſoutien de leur dure & pénible exiſtence. C'eſt encore une maiſon de force, ou plutôt de tourmens, où l'on entaſſe ceux qui ont troublé la ſociété.

Trop grande lepre pour le point de la capitale! Ce nom de Bicêtre eſt un mot que perſonne ne peut prononcer ſans je ne ſais quel ſentiment de répugnance, d'horreur & de mépris. Comme il eſt devenu le réceptacle de tout ce que la ſociété a de plus immonde, de plus vil, & qu'il n'eſt preſque composé que de libertins de toute eſpece, d'eſcrocs, de mouchards, de filoux, de voleurs, de faux monnoyeurs, de pédéraſtes, &c. l'imagination eſt bleſſée dès qu'on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On eſt fâché de voir ſur le même point & tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbécilles, les foux, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres*; mais il ſemble qu'ils devroient être ſéparés de cette foule de coquins qui inſpirent encore plus l'indignation que la pitié.

Parlant à un de ces *bons pauvres*, je lui dis: que desireriez-vous, mon ami? -- Oh, monsieur, si j'avois seulement un sol à dépenser par jour! -- Eh bien? -- Nous ne coucherions plus que trois. -- Et si vous aviez deux sols? -- Oh! je boirois du vin deux fois la semaine. - Et si vous aviez trois sols? - Oh! je mangerois un peu de viande tous les trois jours!..... Un Anglois qui m'accompagnoit lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, & même de quoi coucher tout seul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglois, tant son premier mouvement fut prompt.]

La situation de Bicêtre est sur une colline, entre le village de Ville-Juif & Gentilly, à la distance de Paris d'une lieue. Sa position le rend très propre pour le rétablissement des malades, & c'est déjà un séjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il est certain que si la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre, ce seroit le lieu le plus commode

pour former un hôpital des mieux placés & des plus considérables.

Pour remplacer cet avantage si desirable, on a des puits & quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil, dont tout le monde boit, excepté les officiers de la maison, pour lesquels une voiture en charie tous les jours, de la Seine.

L'un de ces deux puits, est sur-tout remarquable & attire beaucoup de curieux par sa grandeur, par sa profondeur, & principalement par la simplicité de la méchanique de la machine qui sert à puiser l'eau, au moyen de deux seaux, dont l'un descend vuide tandis que l'autre monte plein.

Il n'y a pas long-tems que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice; mais par une sage économie, dont il résulte encore un plus grand avantage, des prisonniers forts & vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enleve à une dangereuse oisiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'est

à M. le Noir à qui l'on eſt redevable de ce changement utile, qui pourroit s'étendre plus loin ; car il arrive quelquefois qu'on eſt obligé, par défaut d'eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui eſt, comme on doit le ſentir, un inconvénient ſouvent funeſte.

Quant à l'eau qui a paſſé par les conduits de plomb, on ſait qu'elle peut devenir malfaiſante, & que conſéquemment il ſeroit prudent de pourvoir à cet inconvénient

Le nombre des habitans de Bicêtre n'eſt point fixe ; en hiver il eſt plus conſidérable, parce que pluſieurs pauvres qui trouvent à travailler en été, ſont obligés d'aller ſe refugier en hiver dans cet hôpital, où l'on compte alors environ quatre mille cinq cents perſonnes.

Hélas, que d'hommes reſſemblent aux mouches ! actives en été, pietres en hiver. La nature nous traite-t-elle comme les mouches ? Les pauvres reſſemblent un peu à l'inſecte que le ſoleil fait vivre ou conſole, & que le froid ou l'hiver tue ou décourage. O Lazza-

roni de Naples, nus & vagans, libres, mais toujours ſous un ciel nourricier.... Mais je ſuis à Bicêtre!

Des ſœurs officieres, préſidées par une ſœur ſupérieure, gouvernent cette maiſon. Si quelque choſe doit cauſer de l'horreur pour la pauvreté, & inſpirer l'amour du travail aux fainéans, c'eſt l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compaſſion, cet abord conſolateur qui adouciſſent le poids de l'infortune. Le pauvre eſt bien un être nul; on lui fait ſentir que c'eſt la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'eſt quelquefois par ſa faute; mais il eſt pauvre. Hommes, chrétiens, répondez: *il eſt pauvre !*

Un hôpital eſt néceſſairement le centre de pluſieurs abus, parce que l'œil de l'adminiſtration, quoique cherchant à voir, ne voit pas tout dans ces retraites: & le malheur eſt un abyme ſans fond. *Abyſſus abyſſum invocat.* Oh, que cela eſt vrai! J'ai ſondé la hauteur de l'opulence; je n'ai pas encore pu ſonder les profondeurs effrayantes de l'indigence.

Vous qui jouiſſez & qu'un pli de roſe affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abyme de ce mot ? Oh, comme l'on prononce les mots, aſſis à une bonne table, commandant des chevaux pour ſon équipage ! L'indigence !

Madame Necker, lorſque ſon époux étoit en place, ayant viſité elle-même l'intérieur des ſalles, fut frappée d'un ſpectacle qui parloit puiſſamment à ſon ame. La ſalle dite *Saint-François* renfermoit un air qui par ſa puanteur faiſoit tomber évanoui & ſuffoquoit le plus charitable & le plus intrépide viſiteur. Elle vit ſix malheureux couchés dans un lit, ſtagnans dans leurs excrémens, qui communiquoient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en uſage le crédit dont elle jouiſſoit pour faire conſtruire des lits où il ne couche plus que deux perſonnes, & qui par une ſéparation de bois, les met à couvert des miaſmes peſtilentiels.

Il étoit une ſalle affreuſe, où cinq à ſix cents hommes mêlés enſemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices,

où le déſeſpoir ſourd aigriſſoit ſans ceſſe des caracteres furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la baïonnette au bout du fuſil; c'étoit bien le lieu le plus abominable, le plus pervers & le plus corrompu qui exiſtât & qui ait exiſté peut-être ſur la ſurface entiere du globe. Que je m'eſtime heureux de n'avoir pas à prendre ſur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, & d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*An deux mille quatre cent quarante*, que cette ſalle infernale, diviſée dans un local plus étendu, plus aéré, n'exiſte plus, & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abyme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peſte contagieuſe qui ci-devant les moiſſonnoit & rappelloit en grand le ſupplice de Mezence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort.

Il eſt vrai que là étoit la ſentine de l'eſpece pariſienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en ſont devenus le mé-

pris & l'horreur? Puiſſent les ſoins nouveaux, opérés par une charité active & neuve, ne point ſe ralentir!

Dès la porte de cet hôpital on reſpire un air que l'odorat ſeul peut juger vicié; mais cela eſt commun à tous les hôpitaux, & preſque inévitable.

Paſſons aux *cabanons*. La premiere choſe qu'on ſe demande à ſoi-même, c'eſt: *qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés?* On voudroit voir au frontiſpice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt; une ſentence, un ordre de police le ſont encore moins.

Vauvenargues a dit: *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penſer de ces cachots étroits, bâtis les uns ſur les autres! Mais on aſſure que ceux qui ſont là ſont punis au-deſſous de leur crime, & qu'on leur a fait *grace* en les traitant ainſi. Perſonne ne peut accuſer les magiſtrats actuellement en charge, de pré-

cipitation ou de barbarie; ils ſont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumieres, & je ſupprime les détails.

Là, on ne leur laiſſe qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui ſont en bas ſont les plus favoriſés; ils font des envieux: car ils s'établiſſent marchands & font travailler les autres, qui ne ceſſent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

Un malheureux en arrivant ne ſait comment ſe font ces petits ouvrages: un compagnon de miſere qu'il ne voit pas, lui montre ſon métier, & c'eſt en ſe ſervant de pluſieurs miroirs qu'ils croiſent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils ſe voient, ſe parlent, & correſpondent par ſignes; le plus élevé communique avec celui qui eſt logé le plus bas.

Il y a une eſpece de ſentinelle qui, ſon miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui ſe paſſe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il avec tranſport, *qui eſt*

vêtue en telle couleur, de telle taille; & tous les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction ; mais chacun croisant son miroir, tous la considerent, & elle ne se doute pas que chaque prisonnier sourit & fait des mines à sa physionomie.

La lecture de la gazette de France est une récréation permise aux prisonniers. Deux fois la semaine il se fait un grand silence ; la plus forte voix passe sa tête aux barreaux & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *je l'ai connu;* l'autre, *je l'ai vu;* & les réflexions ne sont pas tacites ; ces drôles ont des saillies.

On a songé à deux choses dans ces cachots ; à procurer à chaque prisonnier un trou pour les besoins naturels, & une issue pour aller entendre la messe. La chapelle est au milieu ; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs instructions, sont enfermés à Bicêtre ; mais ils sont séparés des autres prisonniers, parce qu'ils seroient mis en pieces

par ceux qu'ils ont fait emprifonner, & qui les reconnoîtroient. Ils infpirent moins de pitié à raifon du vil métier qu'ils exerçoient. On voit avec furprife & avec encore plus de douleur, que ces petits drôles font très-jeunes. Efpions, délateurs à feize ans! Oh, quelle vie perverfe cela annonce! Non, rien ne m'a plus affligé que de voir des enfans jouer un pareil rôle..... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dreffent, qui corrompent ce jeune âge!

Il y a des cachots fouterreins, d'où l'on ne reçoit la lumiere & le fon que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années, le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainfi obtenu fa grace en le trahiffant. Quelle grace! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller refpirer au haut de l'efcalier un peu d'air; & lorfqu'il mourut tout de bon, on avoit peine à y croire. Le chirurgien fut long tems fans ofer lui détacher fon collier de fer. Il fembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces ca-

chots, après le miracle d'une si longue & si rare existence.

Il y a de tems en tems des révoltes à Bicêtre. Le premier février 1756, les prisonniers renfermés dans l'endroit de cette maison appellé *la Petite Fosse*, attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriser leur délivrance. Ils forcerent la sentinelle, entrerent dans le corps-de-garde, & se saisirent des armes; mais la sentinelle ayant eu le tems de donner un coup de sifflet, la garde se rassembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, & quatorze des mutins. Plusieurs se sauverent; mais ils furent bientôt rattrapés, parce que l'habit, d'un drap grossier, qu'ils endossent en entrant dans cette maison, servit à les faire reconnoître.

Les prisonniers interrogés sur le motif qui les avoit portés à la révolte, répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle ne consistât qu'en un peu de pain, & un peu de viande un seul jour de la se-

maine ; qu'ils n'en avoient voulu qu'au fupé-rieur & à l'économe qui les faifoient jeûner fi cruellement, afin de rendre leurs tables plus abondantes, & que, las de la vie, ils n'avoient écouté que leur défefpoir.

On les prit au mot ; plufieurs furent pendus, les autres fouettés par la main du bourreau, & refferrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'allemand, qui pourroit être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprît à la lire ; on lui en feroit l'explication & le commentaire.

Les Crimes & le Châtiment.

« Un jour les crimes enfermés dans les cachots du Ténare, briferent la porte de leur prifon, & d'un vol affreux & précipité fondirent fur la terre & fe répandirent en foule fur fa large furface. On vit l'herbe jaunir fous leurs pas, les forêts s'embrafer, les villes fe remplir de difcordes fanglantes ; ils marchoient fe tenant tous par la main felon leur coutume ; ils marchoient tous enfemble dans une joie

horrible & triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête apperçut de loin le *Châtiment* qui, d'un pied boiteux & la béquille en main, s'étoit mis à leurs trousses. Ah! ah! s'écria avec un grand éclat de rire la troupe infernale: pauvre dieu éclopé, si tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attraper....-- Courez, courez tant que vous pourrez, repartit le châtiment, je serai peut-être fort long-tems sans vous atteindre; mais quelqu'agile que soit votre fuite, mauvais sujets, je suis sûr de ne vous point manquer. »

Mais s'il y a des coupables dans cet horrible lieu, il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions suivantes.

Un Lapon, en naissant, a du moins pour apanage un renne; on lui assigne un second renne quand les dents lui percent. Mais je vois des enfans qui viennent au monde sans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

Les bêtes sauvages ont leurs tanieres; & tel malheureux, pressé tyranniquement par

les loix mêmes, qui ont fait des propriétés exclusives du moindre pouce de terre ou d'un misérable plancher, n'a pas de quoi reposer sa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que sous le bon plaisir d'un maître superbe; des propriétaires le pousseront depuis l'extrêmité de la ville jusqu'au milieu des champs; tout est pris, tout est envahi.

L'homme, dans nos gouvernemens modernes, en recevant son corps de la nature, n'obtient point des loix civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l'espace d'un tombeau; mais celle d'un berceau lui est interdite.

Beaucoup d'hommes, n'ont à la lettre, que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possede rien, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possedent.

Le pauvre n'a presque point de ressources; il faut qu'il soit malade pour qu'on ait soin de lui. On l'enterre pour rien lorsqu'il est mort, parce que son cadavre infecteroit. On le recueille lorsqu'il agonise. Ne vaudroit-il pas mieux

mieux prévenir sa maladie, au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu'il est près de son terme.

La foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes & dangereuses machines qu'on appelle opérations du ministere, leur rouage dans leur épouvantable frottement, écrase toujours & sans pitié la partie la plus foible......

Où est le remede à ces maux politiques & anciens ? Les bons esprits s'occupent à le chercher, il ne peut être que le fruit du tems, des réflexions patriotiques, du génie & surtout du cœur des administrateurs. Y a-t-il du mal à les produire ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fausses, il s'en trouvera une juste & praticable ; alors ne sera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle sera déposée ?



CHAPITRE DCV.

De la guérison des maladies vénériennes à Bicêtre.

On reçoit aussi à Bicêtre les personnes des deux sexes qui sont infectés du virus vénérien, pourvu qu'ils apportent un billet du lieutenant de police, qui ne leur est accordé qu'après que leur maladie a été constatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'est point fixe ; on n'en reçoit qu'autant que les salles destinées à cet usage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n'a point respecté les regles du fondateur. Un infirmier, qui s'est arrogé le nom de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent se faire traiter, quarante-huit sols, sans lesquels, malgré leurs billets de la police, il leur refuse la porte. On comprend quelles doivent être les suites de cette inhumanité.

On n'admet à-la-fois que cinquante femmes & autant d'hommes, à moins qu'on ne soit obligé, par la gravité des symptômes appellant des secours urgens, d'augmenter ce nombre. Il est bien petit pour le troupeau gangrené qui se presse en foule à la porte. Ces malheureux sont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & invisible vautour qui ne cesse de les ronger; leurs symptômes s'aggravent, deviennent effrayans; l'œil recule épouvanté, & leur guérison devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de sa rage, qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorsqu'il vint épouvanter l'Europe, que l'art avoit su enchaîner ce poison affreux & dévorant, viennent contempler les victimes de l'erreur, du tempérament ou du libertinage.

C'est ici que l'implacable Arimane a raffiné son génie mal faisant. Il lui étoit impossible d'attaquer l'espece humaine d'une maniere plus hideuse & plus cruelle: & c'est l'attrait

immortel du plaiſir qui a formé cette lepre, ces plaies, ces exoſtoſes, cette gangrene, cette pourriture; &, ce qu'il y a de plus horrible, l'ame & la raiſon exiſtent encore au milieu de cette diſſolution affreuſe; l'entendement eſt ſain, quand tout le corps eſt rongé; la douleur n'a plus qu'une voix languiſſante pour exprimer ſes maux! L'œil aguerri des chirurgiens ſe ferme d'horreur; leur main tremble, leur corps friſſonne. Dieu! c'eſt par le portique de la volupté que l'homme eſt arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne ſauroit décrire, & qui fait treſſaillir tous les ſens d'une impreſſion douloureuſe, même quand la mémoire, au bout de nombre d'années, vous en rappelle quelques images.

Il faut, pour ſe faire guérir dans ce lieu redoutable, être inſcrit depuis huit à dix mois; & ſouvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

Ainſi le virus fait tout à loiſir des progrès. Cette ſuſpenſion entre le mal & la guériſon eſt ſi connue, & les aſpirans ſont ſi nom-

breux, que quelques libertins & plusieurs femmes prostituées ont souvent fait prendre une inspection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien, moralistes, que direz-vous de ce trait? Pesez-le, & puis montez en chaire.

Quelques peres de familles, aux froides remontrances des directeurs, aux sermons des prédicateurs, aux menaces de l'enfer, ont substitué tout-à-coup le spectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre sexe, dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuses maladies; ils y ont conduit leurs enfans, dont les passions étoient trop vives; ils ont attaché leurs regards sur ces écueils du jeune âge, pour modérer, s'il étoit possible, les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réussi.

Eh! qui traverseroit sans frémir la file de ces lits douloureux, où siegent des figures pâles & plombées? La douleur leur commande une attitude presqu'immobile: tout

mouvement eſt une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ſes douleurs que par ſignes, ou par des ſons inarticulés que le déſeſpoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de ſon âge, à moitié dévorée, offre tout-à-la-fois l'aſpect de la beauté & l'horreur de la maladie: contraſte plus frappant qu'une plaie univerſelle; elle n'exiſte plus que pour ſouffrir, & ſon état eſt d'autant plus cruel que ſon jeune cœur eſt encore ſuſceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel ſemble être deſcendue ſur cette vieille proſtituée, dont les crimes honteux ſont accumulés dans les rides; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit ſur ſon front repouſſant une vie entiere conſacrée aux trafics du libertinage. Ses longues ſouffrances ne peuvent attendrir ceux qui en ſont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à ſa caduque vieilleſſe, ſemble enfin avoir trouvé ſon véritable trône.

Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faiſoit ſaillir les muſcles en-

flés par la douleur, ou irrités par l'accès du désespoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts où les vices enracinés & les tourmens vengeurs sont empreints; mais là aussi sont les victimes que le jeune âge & l'indigence ont soumises aux accidens; leur ame n'est pas encore corrompue, & leurs sens souffrent, comme si tous les désordres avoient accompagné les momens de leur existence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

Par-tout ce poison inconnu détruit, ravage, imprime les marques de son cours affreux; il mange les chairs, corrode les os, détruit, comme une lime sourde & active, tous les organes de la sensibilité, & le corps vivant dans cet horrible état est cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers, enfans de la putréfaction. Car si cette masse des tombeaux est putride, on sent du moins qu'elle est calme, & l'on n'en entend point sortir le cri lent & prolongé de la douleur aiguë, comme de ces fantômes

livides couverts de plaies vives..... C'eſt aſſez ; fuyons de ce Tartare.

La méthode des frictions eſt la ſeule qui ſoit uſitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvéniens ? Eſt-il poſſible que l'art, après tant de tentatives, ne ſoit pas plus avancé ?

CHAPITRE DCVI.

La Saint-Louis.

Le jour de la Saint-Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Tuileries & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce jour là. S'il en avoit la poſſeſſion toute l'année, il ne ſongeroit pas à mal faire. Il court auſſi à Verſailles, parce que le château lui eſt ouvert. Il eſt ſtupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

On voit dans les appartemens le peuple mal

vêtu qui remplace les courtisans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *sallon d'Hercule* pour la chambre du roi, & regarde extasié cette longue file d'appartemens dorés. Les Suisses rient de voir l'artisan ébahi considérer, le col tendu, les plafonds & se mirer aux glaces. Ces Suisses prennent le peuple Parisien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils sont à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

Ce jour est la fête des arts ; les académies ouvrent leurs salles ; on donne des prix au poëte, à l'orateur, au peintre, au sculpteur, à l'architecte. Le matin on récite de tous côtés des panégyriques du roi canonisé, qui sont des tours de force oratoire & des chefs-d'œuvres de bavardage. On en a débité plus de soixante mille en France, remplis des mensonges les plus impertinens.

L'assemblée des quarante immortels se tient le soir au Louvre. Les femmes se sont avisées depuis quinze ans de venir en foule à cette assemblée ; ce qu'elles n'osoient au-

paravant. Elles veulent entendre ce qui se lira à l'académie; car les femmes, tout en menant la vie la plus dissipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier ressort.

Le lecteur a toujours soin de glisser dans sa composition quelque chose de flatteur pour elles. Mais la phrase du bel esprit-galant sent le placage.

Les femmes de qualité, mêlées ce jour-là avec tous les beaux-esprits accourus en foule, assiegent l'académie & se passent de dîner. Il y a peu de place, parce que le local est étroit. Tant mieux, les académiciens qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde: *On ne sauroit entrer à l'académie*. Plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose, & les juges orgueilleux sont jugés à leur tour.

Si le plafond s'abymoit ce jour-là; il n'y auroit plus d'écrivains à Paris. Adieu la race bruyante des beaux-esprits. Si un barbare, ennemi des lettres, vouloit faire une Saint-

Barthélemi d'auteurs, il pourroit, avec avantage, saisir ce jour académique. Dieu! le sang opposé des poëtes tragiques & comiques mêlé ensemble, coulant à grands flots & se confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des historiens; le poëte épique tombant sur le chansonnier; le versificateur mourant pardonnant au prosateur; l'académicien égorgé à côté du journaliste qui crieroit, *je ne suis point auteur!* les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens sénateurs Romains qui attendirent la mort dans leurs chaires curules, tandis que le secretaire, déclamant contre cette barbarie, leur citeroit quelques passages de Tacite..... Quel chapitre pour l'histoire! quelle désastreuse époque!.... Mais je m'apperçois que ce tableau, quoique chimérique, n'en fait pas moins frémir le prêtre, le financier, le courtisan: ces amis des lettres & de la philosophie. Epargnons-leur des images qui offensent leur profonde sensibilité.

M. d'Alembert est heureux le jour de la

Saint-Louis ; il va, il vient, il ouvre les tribunaux, il commande aux Suiſſes, il a ſous ſes ordres deux abbés panégyriſtes ; il place les dames à panaches, il préſide les quarante immortels. Aſſis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis verd, il ouvre la ſéance & diſtribue des proſpectus ; puis il donne la médaille immortaliſante à ſon protégé qui deviendra un petit ingrat.

Il lit enſuite un éloge par fois malin, où il a ſemé de petites vérités modeſtes, avec une prudence, un ſel, un enjouement qui divertiſſent l'aſſemblée. Il ne dit preſque rien ; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ſes petites alluſions, & l'on bat des mains. Tout cela ne ſignifiera abſolument rien dans vingt ans. Mais, ou parle-t-il ? Au Louvre. M. d'Alembert eſt le courtiſan de la vérité, il l'aime, il lui fait des mines, quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique eſt cauſe qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

Il eſt des académiciens qui ne liſent ja-

mais, & on doit leur en ſavoir gré.

Ce qui prouve qu'il n'y a plus de poéſie parmi nous, & qu'il ne faut point en attendre, ce ſont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poéſie de l'académie françoiſe; elle va toujours en déclinant, & voilà où aboutit le ton préceptoral que quelques-uns de ſes membres ont eu la confiance de prendre.

Quand l'académie françoiſe a prononcé ſes arrêts, le public, comme de raiſon, s'avance pour juger l'académie elle-même; & c'eſt alors un beau train dans les cafés d'alentour.

On examine de nouveau les pieces du concours; & les diſputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce ſujet, ſont curieuſes pour l'obſervateur, en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur ſinguliere avec laquelle chaque homme défend par perſuaſion ou par entêtement l'opinion la plus indifférente.

L'académie françoiſe a décidé d'avance que tous les ouvrages de ſon crû ſeroient réputés des morceaux de goût, elle l'a tant dit &

répété, qu'on pourroit croire qu'elle eſt vraiment perſuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler, lui ôter une illuſion ſi douce ? Non, laiſſons-lui cette jouiſſance innocente.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Tuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute ; on fait bien, car perſonne n'écoute. Mais c'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés que celui qu'offre tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſur tout quand il y a clair de lune. C'eſt une fête demi-nocturne, que les femmes aiment de prédilection. Elles montent toutes ſur des chaiſes, leurs amans à leurs pieds ; ce qui varie le ſpectacle & le rend nouveau, pittoreſque, curieux. L'oreille s'ouvre à la galanterie qui la touche beaucoup plus que les airs de feu Rameau. Cette confuſion d'états, de perſonnes & de phyſionomies donne aux Tuileries un aſpect unique. Elles peuvent contenir alors environ deux cents mille ames.

CHAPITRE DCVII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'AUTEUR de la Pucelle, au fond de ſa retraite, brûloit du deſir de revoir la capitale, parce que dans cette ville il y avoit un théatre, & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

Tout le monde vouloit voir le poëte ſeigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans ſa patrie ſans dire, *je l'ai vu*. L'auteur ſe déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns; il ſe cachoit, il crioit qu'il étoit mort: mais il ſe montroit bien vîte pour tout homme titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

Tandis qu'une curioſité épidémique s'empreſſoit à contempler ſa figure, comme ſi l'ame d'un écrivain n'étoit pas encore plus dans ſes ouvrages que ſur ſa phyſionomie, l'empereur ſeul trompa ſon attente, en paſ-

ſant au pied du château de Ferney ſans daigner s'arrêter, & ne voulant pas voir celui que chacun vouloit avoir vu. Ce dédain bleſſa la vanité de l'écrivain.

Arrivé à Paris, la ſecte encyclopédique arrangea ſon triomphe. Elle ſaiſit l'occaſion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliſer avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'oppoſer à l'orgueil fondé ſur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux ſuccès de l'eſprit.

On prépara à loiſir l'impromptu ſolemnel auquel tout le public averti devoit aſſiſter. La ſecte encyclopédique mettoit ainſi la cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire : ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laiſſa faire la ſecte, quoique pluſieurs grands & tous les prêtres murmuraſſent beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en-

poche

poche, lui dire, *vous m'avez loué;* & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

Les ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur; mais la secte qui n'existoit que par son chef, & qui se couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

On ne vit pas sans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de fortes d'adversaires, jouir avec sécurité de sa renommée orageuse, & offrir un front qui n'avoit pas succombé à tant de traverses & à de si longs travaux. Il sembloit triompher en ce moment & de la haine sacerdotale, & de l'envie littéraire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-siecle menaçoit d'embraser sa cime.

Ce vieillard, trop fidele à l'art qu'il avoit cultivé, ne songeoit nuit & jour qu'à sa chere tragédie d'*Irene;* & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir représenter. Il rapportoit là tous ses desirs & toutes ses

idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui l'intéressoit le plus dans l'immense capitale, absolument changée depuis son départ. Il n'y vit rien, ne songea à y rien voir; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

Les visites & les louanges, auxquelles son amour-propre voulut riposter, userent bientôt ses forces; sa carriere fut abrégée par ses bons amis, & l'apothéose tua le poëte.

Ce fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens sensés. Qui posa ces couronnes de laurier sur le buste, en face de l'original? Des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne soubrette s'émancipa même jusqu'à caresser & flatter de la main en plein théatre le buste triomphant de l'auteur; mais le public, qui s'étoit imaginé qu'on vouloit persécuter son poëte, redoubloit d'enthousiasme, comme pour le prendre sous sa protection; & cet enthousiasme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

Les encyclopédiſtes, cachés dans un coin, croyoient voir rejaillir ſur eux une partie des applaudiſſemens. Le poëtereau, diſciple du grand poëte, ayant fait auſſi une tragédie, s'imaginoit que les lauriers du couronnement devenoient fraternels, & s'étendoient juſques ſur ſa tête. Enfin, les philoſophes académiciens, en portant ce *Pharamond* ſur le pavois, vouloient inſinuer qu'ils avoient conſenti à rompre l'égalité, mais en faveur des circonſtances & pour l'exemple. Ces honneurs indiſcrets qui lui furent rendus de ſon vivant, le priverent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la ſecte encyclopédique ſon petit divertiſſement, on ne voulut pas refuſer au clergé le ſien, on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la perſécution ſur le cadavre que ſur l'homme, & tout étoit concilié par ce moyen.

Il fut ordonné que, ſans pompe & ſans funérailles, ſon corps ſortiroit de Paris pour aller chercher au haſard un tombeau ſur la

route. On vit pour la premiere fois un mort prendre la poste pour se faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la solemnité du convoi ; la foule des assistans n'eût pas manqué d'observer le cercueil de Voltaire, environné de prêtres catholiques, portant un cierge béni, & disant la messe sur son corps pour le repos de son ame. On ne voulut pas de cette seconde représentation.

Soit qu'on se fut repenti d'avoir permis le bizarre couronnement, soit toute autre raison, on poussa tout-à-coup la sévérité jusqu'à interdire aux journaux l'annonce de sa mort. On ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers soupirs dans la capitale, lieu de sa naissance. La même défense s'étendit sur J. J. Rousseau, lorsqu'il décéda à Ermenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient universellement connus, & la rumeur que leur décès occasionna, piquerent sans doute l'orgueil des rangs, puisqu'il eut recours à des moyens aussi petits, & que la

poſtérité ſans doute aura peine à croire.

Il falloit tout uniment laiſſer faire Jeannot, dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai ſucceſſeur de Voltaire; Jeannot tout ſeul eût appaiſé la fermentation & rétabli l'équilibre dans tous les eſprits.

Trois mois après le triomphe de Voltaire, le Pariſien oubliant les trente-neuf académiciens qui reſtoient, accueillit ce Jeannot avec le même enthouſiaſme. Il repréſentoit dans une farce qui, plus heureuſe qu'*Irene*, n'eut depuis que cinq cents repréſentations. L'idiôme de la derniere claſſe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, ſon accent ſûr, formoient un tableau qui, dans ſa baſſeſſe, avoit un mérite extrêmement rare ſur la ſcene françoiſe: la parfaite vérité.

Pourquoi n'a-t-on pas enterré Voltaire? Cette queſtion a été bien vîte étouffée, par ces mots plus fameux encore: *c'en eſt; ce n'en eſt pas;* tirés de la parade dont je viens de parler.

Ces mots ont fait une fortune incroyable ; on les a prononcés dans les meilleures sociétés & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant six mois que ces mots, pris & reçus, dans tous les sens possibles, & commentés avec tout l'esprit dont le Parisien assaisonne les nouveautés.

Enfin, on a modelé Jeannot en porcelaine, ainsi que Voltaire. On trouve aujourd'hui l'acteur forain sur toutes les cheminées, faisant pendant au Préville ; & pourquoi ne fraterniseroient-ils pas ?

Il est donc prouvé qu'il n'est pas besoin de persécuter un vivant, ni même un mort. Quand il s'élevera quelque Voltaire, il y aura toujours quelque Jeannot à lui opposer. Si la foule trop nombreuse environne tel homme monté sur un tréteau & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut, voulez-vous disperser cette foule sans violence ? Etablissez à trente pas un autre tréteau ; le premier orateur verra son auditoire se dissoudre, & jetera sa parole au vent.

Depuis le triomphe de Voltaire, la secte encyclopédique ne bat plus que d'une aîle. En ramassant toutes les forces de son génie, elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire, pas même une de ses tragédies. O que deviendra-t-elle! Bien fol, bien repentant, je crois, qui s'est enrôlé sous ses drapeaux: voilà le régiment qui n'a guere marchoit d'un air superbe, le voilà licencié par Apollon, & devenu étranger au neuf Muses.

CHAPITRE DCVIII.

Jockeis.

LORSQU'ON hasarde de grosses sommes au sort d'une course, l'on purge la surveille les jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus dispos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs *qui*, dit un poëte, *sont des animaux.*

Précédant un carrosse & qui font faire place,
Automates courans & Biscayens de race,

Qu'on équipe à grands frais, portant visage humain;
Légers comme le vent, espece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on dresse, qu'on éleve,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

Un jockei est plus considéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes assistent aux courses, & ne paroissent avoir aucune pitié de ces adolescens aux cheveux tondus, qui se rendent poussifs ou asthmatiques, pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la course dans son lit.

Lorsque les femmes ont vu le matin la *course*, & le soir *d'Auberval*, elles parlent de leur sensibilité. On ne voit plus entr'elles que des ajustemens de cheveux. Elles portent des *autels à l'amitié*, elles récitent des *hymnes à l'amitié*. Le portrait de la *délicieuse amie* est caché dans le bracelet; elles ne parlent plus qu'en s'extasiant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *sensiblerie* date de la même époque que les jockeis; mais l'on ne

ſait ſi les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courſes de chevaux.

Par une ſuite du même eſprit, les femmes conduiſent des caleches; & après avoir paſſé des nuits au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockei perd ſon nom & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte; il eſt toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt & tout l'eſpoir.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie; mais il eſt entiérement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus, ajouté à nos incroyables petits ridicules? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale, qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

On a reconnu, il eſt vrai, qu'un courſier impétueux & docile ſuppoſoit à-la-fois la perfection d'une branche d'économie domeſti-

que, & l'art important de croiser les races. Mais l'extravagance s'est mêlée aux premieres spéculations ; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'espece, n'est plus devenu qu'un luxe fantaisie de prince. L'essentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en se perfectionnant : elle n'a point gagné avec ce goût qui, purement de parade, n'a voulu que faire spectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

Au mois de novembre 1754, milord Poscool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de distance ; le roi ordonna à la maréchaussée de lever sur la route tous les obstacles qui pourroient causer au coureur le moindre empêchement. Milord Poscool ne se servit point de jockei ; il partit de Fontainebleau à sept heures du matin, & arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes ; il avoit encore douze minutes. Ainsi il gagna cette gageure, & l'on en parla pendant six mois, tant les esprits commençoient à s'échauffer sur les courses.

CHAPITRE DCIX.

Diamans.

Cloris n'eſt que parée & Cloris ſe croit
belle,
En vêtemens légers, l'or s'eſt changé pour elle ;
Son front luit, étoilé de mille diamans,
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles ;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin, couleroient d'heureux jours,
Riches des ſeuls tréſors perdus pour ſes atours.
Fille de Scipion, illuſtre Cornélie,
Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie ?
Pour montrer à ton tour des bijoux précieux,
Tu fis voir tes enfans, dignes de leurs aïeux ;
Tu fis voir des héros. Et nos meres coquettes,
Etalent des colliers, arborent des aigrettes.

(*Gilbert.*)

S'il eſt permis aux rois & aux princes d'employer des ſommes conſidérables à l'achat des diamans, n'eſt-ce point une folie inſigne chez les particuliers de mettre tant de prix

à des brillans qui ne donnent point la beauté?

Que le *pytre* & le *grand-ſancy* appartiennent à la couronne, qu'ils rivaliſent avec le diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-duc de Toſcane, ce ſont là jeux de princes; mais que des hommes ſenſés conſacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui ſuffiroit à l'entretien des enfans, à la nourriture des pauvres, n'eſt-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité?

Ce délire de l'opulence n'eſt plus toutefois auſſi vif qu'il l'étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix exceſſif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainſi dire, par nos courtiſannes, commence à tomber.

Créſus, revêtu de ſes habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon, s'il avoit jamais vu une pompe ſi belle. Oui, dit le philoſophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Le philoſophe devroit s'étudier à flétrir les diamantaires, les lapidaires, à les repréſenter comme des peſtes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'êtres corrompus, qui ſe proſtituent pour des pierreries.

Le diamant eſt à mes yeux l'enſeigne de l'inſenſibilité morale; le diamant ſemble endurcir tous les êtres qui ſe pavanent de ſa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à ſon bras la valeur de quatre riches métairies, ſon bras ne m'inſpire plus l'envie de le baiſer. Mais un homme orné de diamans, uſurpant cette parure des femmes, me fait frémir, & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux brillans dont il eſt vain, ſont l'emblême de ſon ame froide & dure; & plus il eſt élevé en grandeur, plus il me paroît petit & livré à un égoïſme ridicule.

On a vu, dit-on, Rodolphe, empereur & roi de Boheme, écorcher ſes ſujets pour amaſſer une quantité prodigieuſe de pierreries. Il en avoit compoſé une table ſi artiſte-

ment garnie, qu'elle repréſentoit un payſage au naturel. Il perdit ſes bijoux avec ſon royaume, & mourut de chagrin.

O que j'aime la ſeconde femme de Phocion! Une de ſes amies lui montrant des colliers & des braſſelets magnifiques, elle lui dit: pour moi je n'ai point d'autre ornement que Phocion, qui depuis vingt années eſt toujours élu général des Athéniens.

Puiſſent tous les ſots & durs amateurs de ces miſérables ſuperfluités, qui aſpirent la ſubſtance du pauvre, partir pour le pays de Golconde, dans les états du grand-Mogol, à cent milles de Mazulipatan!

Il n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle ſur la volatiliſation. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

La poudre de diamant eſt-elle un poiſon ſans remede, ainſi que pluſieurs le prétendent? Le diamant en lui-même eſt un ſi grand poiſon au moral, qu'il peut l'être au phyſique; & cette dangereuſe qualité, je la

lui souhaite, afin que tout homme l'ait en horreur & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puéril & barbare.

Le *Mont-de-piété* regorge de pierreries, & leur valeur est tellement diminuée, que les diamans n'ont plus qu'un prix médiocre : les plus prisés autrefois sont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philosophe ne voudroit voir tous les joailliers obligés de renoncer à ce commerce futile & dévorant ! Il faut espérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliste n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts aussi extravagans, qui révelent tout-à-la-fois l'insensibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE DCX.

Petites filles. Marmots.

DÈS la plus tendre enfance on impregne, pour ainsi dire, l'ame des femmes de vanité & de légéreté. Tout le monde y concourt ;

le papa, la maman, la bonne & les amis de la maiſon: le maître de danſe, dans l'éducation d'une jeune demoiſelle, a le pas ſur le maître à lire, & ſur celui même qui doit lui inſpirer la crainte de Dieu & l'amour de ſes devoirs futurs. La marchande de modes & la couturiere ſont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'exiſtence du laboureur qui la nourrit, & du tiſſerand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra reſpecter, elle ſait qu'il ne s'agit que d'être jolie & que tout le monde l'encenſera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de ſageſſe. L'art de plaire & la premiere leçon de coquetterie ſont inſpirés avant l'idée de pudeur & de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice ſur cette premiere couche d'illuſion.

Qu'on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades, préluder aux ſottiſes & aux erreurs du reſte de leur vie. *Le petit monſieur*, en habit

habit de tiſſu, & *la petite demoiſelle*, coëffée ſur le modele des grandes dames, copiant, ſous les auſpices d'une *bonne* imbécille, les originaux de ce qu'ils ſeront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maître ſont raſſemblées chez *le petit monſieur*. Il eſt applaudi, careſſé, admiré en proportion des contorſions qu'il faiſit. *La petite demoiſelle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont ſon petit individu s'aviſe; & ſi ſon adreſſe prématurée lui donne quelqu'aſcendant ſur le petit *mari*, on en augure, avec un étonnement ſtupide, le rôle intéreſſant qu'elle jouera dans la ſociété.

C'eſt dans la capitale ſur-tout que ces abus exiſtent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philoſophie, je demanderois ſi le lien de l'hyménée n'eſt pas trop ſacré pour en faire ainſi l'objet de la premiere farce de la vie.

Quand la petite demoiſelle a amuſé pendant ſes ſept ou huit premieres années le papa & la maman par ſon caquet & ſes fin-

geries, lorſqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du ſieur Audinot, la plus mauvaiſe des écoles pour le théâtre comme pour les mœurs, on ſonge à la mettre au couvent pour y prendre quelque teinture & remplir les premiers actes extérieurs de religion.

Ici la ſcene change. Aux premieres impreſſions des leçons de coquetterie & de vanité, ſuccedent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantiſme femelle, & la morale rendue ridicule à force d'etre mince & ſuperſtitieuſe. C'eſt à travers ces ſentiers qu'une femme deſtinée à être épouſe & mere marche juſqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au ſein de ſa famille. Cette négligence, à la vérité, eſt un peu juſtifiée par la corruption de nos mœurs ; car ſi l'on oublie d'inſtruire les femmes de leurs devoirs, on les diſpenſe de les remplir. Mais n'eſt-ce pas les rendre mépriſables, & nous rendre malheureux ?

Examinons donc encore combien les deux

partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer : *on n'aime plus*, *on n'estime plus.* L'amour & l'estime sont cependant les deux plus grands trésors de l'humanité.

Paris est donc plein de jolis enfans, mais qui deviennent des hommes maussades. Quand je vois dans une maison qu'on serre, qu'on embrasse, qu'on étouffe de caresses un enfant de six ans, à raison de quelques saillies qui sont au-dessus de son âge ; qu'on l'appelle *un prodige ;* que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis sur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ses gentillesses fatiguent l'homme sensé, il plaint le sort de cette jeune tête, & voici pourquoi.

La trop grande souplesse de ses fibres annonce leur affaissement prochain ; elles ne résisteront pas à tous ce qu'on entasse dans son cerveau ; il est trop tôt mûr, trop tôt développé, & l'enfant tant admiré sera un homme médiocre à coup sûr.

Un jeune enfant, plein de vivacité & de

graces, court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce. Rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse; la mere y goûte, & dit: *ce fruit est trompeur, il ne vaut rien.* Un sage diroit à son oreille: *Pauvre mere abusée, vous voyez l'image de votre fils!*

D'après les avis de Jean-Jaques Rousseau, on a restitué à l'enfance cette liberté précieuse qu'elle tient de la nature, & qui convient à l'essor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même tems ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier & indécent, ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées; & ces applaudissemens indiscrets ne feront plus que les disposer à l'orgueil de la fatuité & à l'insolence de la présomption.

Aussi je crois remarquer que la généra-

tion qui s'éleve au caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le tems de la jeunesse est le tems de l'enthousiasme. Si, au lieu de le ressentir, elle veut juger & discuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la sécheresse, parce que la source de nos sentimens tarit bientôt, lorsque, rejetant l'instinct, nous voulons examiner de trop près la raison de nos jouissances.

CHAPITRE DCXI.

Journaux, le vrai Journaliste.

LES critiques en un sens, troublent toutes nos jouissances. Un art dans son enfance excite des transports très-vifs. Marche-t-il vers la perfection? la critique vigilante le suit du même pas. Il reste à savoir si le plaisir n'est pas interrompu par ces observations qui marquent toutes les taches & les font

appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorſque l'auditeur, moins fin, ou plus groſſier, ſe livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté.

Qu'avons-nous gagné en raffinant? Plus de gloire ſans doute, moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chauſſure, avoit raiſon; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du ſoulier. Appellez le tailleur, le chapelier, l'anatomiſte, chacun dans ſa partie trouvera des fautes; mais le gros du public ne les voit pas de même: ſans quoi l'art deviendroit auſſi effrayant que la nature.

Si l'art aujourd'hui n'avance point vers ſa perfection, ce n'eſt pas aſſurément faute de regles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d'une voix monotone & lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclorre tous les ans de gros volumes ſur les théatres & ſur les genres. Ils ne ſont point remplis de

réflexions neuves ; on y concentre toujours l'art dans la seule maniere de Corneille & de Racine, & l'on se dispense d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleusement à leur pratique.

Qui voudroit acheter tout ce qui s'est dit depuis cent ans sur l'art dramatique, composeroit une bibliotheque immense & inutile. Je crois que la postérité rira bien de cette idolatrie, qui a saisi toute une nation, pour des tragédies bizarres, & qui la fait tourner servilement dans le même cercle, toute excursion lui paroissant chimérique & insensée.

On a vu passer sous les yeux de tant d'aristarques cinq à six cents tragédies, qui ont absolument la même physionomie, toutes pâles & sans expression, parce que le souffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des scenes, le rang des personnages, la diction rimée, tout est uniforme & fastidieux. A quoi servent les aristarques ?

La même piece a été retournée tous les

vingt-cinq ans; & c'eſt en cela que la pauvreté de la tragédie françoiſe ſe manifeſte. Elle n'eſt point avertie de ſa foibleſſe, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes les richeſſes de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne poétique, c'eſt celle qui enſeigne à jeter au feu toutes ces feuilles, où des juges tranſcendans & des légiſlateurs ſuprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous diſent à Paris ce qu'il faut penſer de tout ouvrage littéraire compoſé chez les nations voiſines, dont ils n'entendent ſeulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'eſt plus qu'un ſatyrique. Mais voyez vous cet inſecte ailé, qui tourbillonne autour d'un flambeau? C'eſt l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours & qui finit par être écraſé d'un coup de mouchette.

La critique en littérature eſt la choſe du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine eſt imprimé; les fautes ſont commiſes,

& le tems qui plonge dans l'oubli les productions ſtériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliſte. On ne revient point de ſes jugemens ; il n'écoute ni la cabale ni les préventions; il abſorbe le livre dans ſon gouffre, ou le fait ſurnager ſur l'abyme.

Pourquoi donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux, & offenſer l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D'ailleurs l'invective eſt preſqu'inſéparable de la critique littéraire : on a beau choiſir ſes termes, on veut toujours dire que tel écrivain eſt un ſot ou un ignorant. On verſe le ridicule ſur ſon œuvre ; & de là à ſa perſonne il n'y a qu'un pas.

Les lettres faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme

aſſez maîtres de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtil pour être le juge ſuprême des talens & des réputations? Que le tems prononce; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

Mais ce qui doit conſoler les auteurs, c'eſt de voir que le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé. Qui ſe ſent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuſe pas à jeter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* ſont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le ſont de leurs productions. Ils prennent le talent d'injurier & de nuire pour la preuve d'une ſupériorité réelle & décidée.

Ainſi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts,
Que légions de rats & grouppes de lézards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées,
Le Pinde eſt envahi par d'inſolens Pygmées.

. . . .

Ces docteurs pointilleux dans leur triſte manie,
Le ſcalpel à la main, diſſequent le génie;

Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux, il penſe, écrive, & qu'il rampe
comme eux.

(*M. Guyetand.*)

CHAPITRE DCXII.

Tréteaux des Boulevards.

LA foule y abonde : & c'eſt une raiſon de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers ces théatres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diverſité, leur prix modique, des ſcenes changeantes & perpétuellement renouvellées, tout entraîne le citadin. Eh! c'eſt là qu'on peut voir combien la curioſité oiſive eſt ſur-tout affamée de ſpectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit ſavoir pourquoi dans cette foule de théatres de toute eſpece libres & ouverts, on proſcrit toute piece décente &

réguliere ; pourquoi un privilege exclusif, dont on n'apperçoit pas l'utilité, ôte au peuple une nourriture agréable & saine, & défend de mêler un grain de raison au breuvage grossier qu'on lui verse de toutes parts.

Les plus plates bouffonneries sont autorisées, & l'on fait *haro* sur toute piece qui a l'apparence d'être instructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit!) sont les censeurs nés, les rédacteurs en charge, & les mutilateurs sans rappel de toutes les pieces qui se jouent sur les boulevards.

Cette incroyable prohibition, au seul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

On a senti qu'il étoit ridicule de repousser tout-à-fait la raison de dessus les tréteaux des boulevards, & que le peuple qui couroit à ces spectacles étoit justement celui qui avoit le plus besoin de recevoir quelqu'instruction salutaire. On s'est donc relâché de cette loi bizarre qui n'admettoit que la sottise & le

mauvais goût : on a permis à quelques pieces raiſonnables de paroître ſur les tréteaux ; mais il faut qu'elles ſoient *en un acte*.

Un auteur qui auroit dans ſon porte-feuille des pieces touchantes & régulieres en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choiſir. On borne, on rétrécit les plaiſirs du public, en ne permettant pas à l'art de ſe faire entendre ſur le théatre de ſon choix.

Cés petits ſpectacles ſont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût univerſel pour les repréſentations dramatiques, ſi l'on ſavoit mettre par-tout le public à ſon aiſe.

Il ſeroit beau de préſider tout-à-la-fois à l'amuſement & à l'inſtruction publique, en briſant toutes ces vieilles & miſérables ordonnances qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'eſſor du talent & ſubſtituent des farces ou des pieces étranglées à des compoſitions nobles & intéreſſantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle ſur

les planches du théatre des boulevards, ou sur les planches du théatre françois ? Pourquoi rencontre-t-on, au-dessus de l'art dramatique, la main impérieuse qui coupe, qui hache, qui desseche & qui tue ? Eh quoi! ne verra-t-on jamais sortir de la bouche du ministere que le mot, *je défends*, & jamais le mot, *je permets ?* Sans la massue pétrifique qui frappe tous les arts, le génie des François auroit déjà surpassé en tout genre les autres nations.

Nicolet a gagné sur ces tréteaux cinquante mille livres de rente ; & son frere qui a fait long-tems le même métier, a mal fait ses affaires. Ainsi deux fameux cardinaux ministres, eurent des freres qui vécurent obscurément sous la pourpre, & qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

Taconnet a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il est mort à la Charité. *Volanges* enrichit les *Malteres*, & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paisiblement dans son sallon, tandis que ses petites actrices lui

gagnent de l'argent. *Sic vos non vobis.* Le boulevard reſſemble là-deſſus au reſte du monde.

Là, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l'enfance, des obſcénités choquantes, & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

Ces petits ſpectacles ſont des lieux de proſtitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage ſcandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théatres décens ſont fermés à neuf heures, ces théatres immodeſtes ſont ouverts la nuit. Ce ſcandale vient cependant de ſouffrir une interruption.



CHAPITRE DCXIII.

Egoïstes.

RICHES! je commence à me réconcilier avec vous; vous devenez moins égoïstes; vous donnez. Oui, vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.

Tant mieux, je veux que le riche jouisse; mais qu'il ne jouisse pas seul.

Je te félicite, homme riche, tu te trouves dès ta naissance plus près de la probité qu'un autre homme; tu as moins d'occasions d'être injuste; tu seras exempt de ces desirs violens qui, non satisfaits, jettent l'indigent dans le crime ou dans le désespoir. Les trésors des champs, les fruits de la terre sont à toi. On s'empresse, on te sert, on t'aime avant de t'avoir vu. La haine, l'envie, la jalousie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richesses donneront de l'éclat à tes moindres vertus

vertus ; on te tiendra compte de chaque acte de bienfaiſance ; la renommée enfin les publiera.

En voyant des heureux, tu verras tes ſemblables, & tu ne feras point tenté de les haïr. Tu auras le loiſir des études, & la facilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner, car tu poſſedes ; & quand tu mourras, en voyant tes rejetons t'environner, tu feras débarraſſé d'une vive inquiétude ; tu ſauras que tu leur laiſſes de quoi ſatisfaire les beſoins de la vie, & la vue du contraire eſt le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir, & n'oſe regarder ſes enfans avant d'expirer.

Homme riche, que tu es heureux ! tu peux eſſuyer des larmes. Un peu de cet or ſuperflu, en paſſant de tes mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom ; il s'appellera bienfait. Antoine, après ſa défaite, s'écria : *Je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Ce château ſuperbe ne flattera qu'une fois

ton œil; cette collection ne ſera jamais parfaite; ces magnifiques jardins t'inſpireront du dégoût : mais le ſoupir d'un malheureux qui t'exprimera ſa reconnoiſſance, ne ſera jamais perdu tant que tu conſerveras un cœur !

Le riche eſt plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable; car le pauvre eſt plutôt exempt de vices que vertueux; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit? La gloire elle-même, à mérite égal, favoriſe bien plus le riche que celui qui eſt né ſans fortune. Elle ſemble vouloir, a dit quelqu'un, *le récompenſer de s'être occupé d'elle.*

Bullion, miniſtre dans le dernier ſiecle, imagina de donner un dîner d'une eſpece nouvelle. Il fit ſervir des plats remplis de pieces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre ſur leurs aſſiettes à diſcrétion Chacun ſe jeta avidement ſur ce fruit nouveau, en remplit ſes poches, & s'enfuit avec ſa proie.

Ce n'eſt point là de la généroſité, il s'en faut. Riche, ſache mieux donner. Cette grande

ville offre un vaſte champ à une ame ſenſible & humaine ; les quartiers éloignés ſur-tout récelent nombre d'infortunés qui vont en gémiſſant y réfugier une miſere dont ils rougiſſent. Va les déterrer, & ſonge que le bienfait n'eſt ſublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné, & qu'il le ſurprend.

Que tout s'accorde aujourd'hui pour les flétrir, ces êtres vils & mépriſables, qui concentrent toutes leurs penſées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils réſident. Ils ont tout-à-la-fois une ame inſenſible, qui ſe peint ſur leurs phyſionomies avides, & une raiſon bornée qui ſe décele dans leurs moindres diſcours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des ſociétés ; ils ont interrompu la circulation des ſervices mutuels. Si chacun ſuivoit malheureuſement le ſyſtême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde ; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant perſonne, que quelqu'un les aime ; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les eſtime, qu'ayant opprimé l'état, ſans lui rien rendre, leurs noms ſoient à côté des hommes qui en font la gloire & l'honneur ? Ils oſeront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richeſſes, les a en horreur. Qu'ils tremblent ! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front du ſceau de leur infamie.

Egoïſtes, que deviendront au milieu de vos principes l'amitié, la bonté, la charité, tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & ſa foibleſſe ? Ingrat ! ſi tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux, regarde autour de toi, conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre bien avant ta naiſſance ; on t'a préparé des jouiſſances dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul. Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus,

ces arts consolateurs, ces vaisseaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix sages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'assurent la propriété du trésor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaisant, qui a étendu ses vues dans l'avenir, qui ne s'est point borné à des commodités personnelles & passageres, qui a embrassé dans une prévoyance généreuse les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant; & lorsqu'avançant dans l'âge & participant à des siecles de travaux accumulés & de combinaisons infinies, tu jouis des agrémens de la société perfectionnée, lâche! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un personnage opulent & isolé; tu rapporterois tout à toi sans honte & sans pudeur; tu croirois pouvoir disposer ton or à ta volonté, pour satisfaire tes vains caprices & tes folles fantaisies; tu ne feras rien d'utile, rien de grand!.... Tu me fais horreur: ta froideur annonce une corruption profonde, & le dernier degré

d'infenfibilité. Ah! puifque ton cœur eft mort & ne peut fentir la joie de l'homme qui a été utile à fes femblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & facrée, quand il a laiffé fur la terre quelques traces d'une ame généreufe & bienfaifante. S'il t'eft interdit de goûter les fatisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme jufte & bon, fois témoin de l'eftime, de l'admiration, du refpect qui accompagnent fes pas, & vois qu'il eft d'autres avantages que ceux que l'or procure; car il ne s'ennoblit réellement, qu'en fervant au bonheur des humains.

Il y a enfuite les égoïftes littéraires, c'eft-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui font dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Infupportables dans la fociété, on ne peut les écouter que pour fuivre curieufement toutes les rufes mal-adroites de l'amour-propre, & pour voir jufqu'à quel point il rabaiffe

quelquefois un homme d'eſprit au niveau d'un ſot.

CHAPITRE DCXIV.

Du Style.

Une diſpute familiere à Paris, c'eſt celle qui roule ſur le ſtyle. Chaque écrivain ne diſſimule pas qu'il préfere le ſien à tout autre ; cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchiſſe à la maniere dont ſe forment nos idées.

En quelque langage que ce ſoit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, ſur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui ſe forme en notre cerveau eſt vive & nette ; & quand nous voulons la tranſmettre ſur le papier, nous choiſiſſons les mots qui nous ſont les plus familiers, & qui nous paroiſſent les plus expreſſifs. Mais ces mots ſont plus bornés que les penſées & que les images. Le lecteur, faute

d'être au ſens fixé à ſon juſte point par celui qui a mis en avant ſa maniere & ſon expreſſion, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit. Ainſi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la penſée de l'auteur; il crée ſoudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la penſée de l'écrivain. Il eſt mécontent de ſon expreſſion, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y ſubſtitue ſa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, ſoit à tort, ſoit avec raiſon, & exige, pour ainſi dire, que l'auteur ait rendu ſa propre idée. Il ne lui permet pas la tournure d'une phraſe qui choque ſa tournure habituelle; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau ſous un tout autre point de vue; il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le deſireroit.

Comme il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la

maniere de ſon confrere; il ne doit pas ſe formaliſer, ſi l'on trouve à reprendre à ſon ſtyle, chacun ayant ſa maniere d'écrire, qu'il lui eſt tout auſſi impoſſible de changer que ſon geſte & ſa démarche.

Pourquoi tel mot expreſſif, harmonieux, néceſſaire, eſt-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon, & fera fortune, ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveauté? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie? Quoi! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument qui obéit à la main qui le guide? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur, & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

Il y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier, voilà l'art d'écrire.

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence ; on n'entend que ces mots : *c'eſt mal écrit;* & le ſens, la verité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui raffine les idées & les expreſſions, qui met de l'eſprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche ; peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme. Il eſt fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans ; il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe,

ne fera pas fortune, j'ose le prédire. Il faut, au lieu de tant de finesse & d'esprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon sens. Tout auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le suffrage de la multitude.

Un bon style, comme celui de J. J Rousseau & de l'abbé Raynal, mâle, clair, ferme & simple, est semblable à la baguette de Moyse changée en serpent. Ce style dévore & anéantit tous les styles inférieurs, ainsi que le serpent dévora les couleuvres égyptiennes.

On s'est avisé depuis peu de vanter le style des hommes de cour, comme le style par excellence, & même de le proposer pour modele. Je ne crois pas qu'il puisse jamais subir l'épreuve de l'impression. Il est simple, dira-t-on ; d'accord : mais pourquoi le style des hommes de cour est-il simple ? Par une bonne raison, parce qu'il ne s'y montre jamais de passions. Elles ont perdu dans ce pays, non-seulement leur expression, mais jusqu'à leur accent. Tout est uniforme, parce que tout se travaille derriere la tapisserie. Il faut paroître

fercin lorſqu'on brûle d'ambition ; calme lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon ennemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légérement. On évite juſqu'au ton de l'indifférence, qui pourroit marquer & dire quelque choſe.

Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu ſtyle, il n'eſt point convenable à l'homme de lettres, qui eſt par eſſence l'homme paſſionné, parce qu'il faut qu'il ſe pénetre, qu'il ſe tranſporte pour faire repaſſer dans les autres les ſentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner : qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle déclamation devient même néceſſaire, puiſque ce n'eſt que de cette maniere que l'on émeut la multitude : or, l'eſſentiel eſt de lui faire épouſer vos idées. Soyez concis, laconique, compaſſé, elle ne croira pas à vos ſentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à pluſieurs repriſes, & c'eſt ainſi qu'on l'entraîne.

J'aime l'innovateur en fait de ſtyle; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux; j'entends une ſignification neuve, donnée à telle expreſſion des mouvemens plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

Cette facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoiſſance des regles; l'uſage y ſupplée, la routine leur tient lieu d'études. Mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers même, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe qu'à la cour de Verſailles.

On ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien

écrire. Tel homme parle très-bien, vous rend attentif pour le choix & la netteté de l'expression ; s'il écrit, il est lâche & vuide. Tel autre ne forme point ses phrases en parlant, les acheve encore moins ; mais il pense fortement, & la précision énergique de son style, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoissance. Clair, rapide & chaud quand il converse, obscur, lourd, embarrassé quand il écrit. C'est qu'il parle avec ses amis d'abondance de cœur ; & quand il est à son bureau, il songe au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ses amis ; il a recours à l'art, il se fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieusement difficile, il fuit la maniere aisée qui lui est naturelle, pour se jeter dans des combinaisons recherchées où lui seul se reconnoît & s'entend.

L'homme qui parle le mieux à Paris sur tous les arts, & dont la conversation intarissable n'est pas inférieure au style ; l'homme

qui vous échauffe dans son cabinet encore plus que dans ses ouvrages, c'est Diderot. Je n'ai point entendu d'homme plus éloquent, plus net, plus varié, mariant avec le plus d'aisance & de force tous les tours, faisant jaillir enfin plus d'idées, plus d'expressions vivantes & pittoresques. On peut le considérer comme un improvisateur du premier ordre. Ce mérite est assez rare parmi les hommes de lettres de nos jours; ils conversent, mais ils n'ont pas le flot de l'orateur. L'esprit subtil & railleur a desséché l'éloquence.

CHAPITRE DCXV.

Ecole Vétérinaire.

ETABLISSEMENT utile & remarquable, qui a beaucoup contribué à la conservation du superbe animal qui sert à l'homme dans tous les tems, & qui a fait sa force dans tous les siecles; car le cheval doit être considéré comme une source de puissance.

Cette école est située à Charrenton. Ce ne fut d'abord qu'un simple essai. Comme tout est tardif, on ne s'étoit pas encore occupé de la guérison des épizooties : le plus noble compagnon de l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifesté en peu de tems leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui est leur maître.

Ensuite l'anatomie comparée a donné lieu à plusieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

Les maladies des chevaux sont suivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'espece humaine.

Au fond de la salle est un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il est exécuté en cire ; mais l'artiste a eu le secret de cacher tellement son art, que l'œil, après l'examen, est tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau unique en son genre m'a toujours singuliérement frappé.

Les

Les avantages non interrompus, qui ont résulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il faut multiplier ces établissemens utiles.

Si l'école de chirurgie est de toutes les sociétés de France celle qui a rendu le plus de service au genre humain, il paroît que les écoles vétérinaires rendront un service égal, puisque l'homme vit sur ces créatures qu'il s'est assujetties.

Le quinquina, employé par les membres de cette école, a produit des effets miraculeux sur les animaux; leurs soins s'étendent jusques sur les oiseaux de basse-cour: on leur tâte le pouls sous l'aile.

CHAPITRE DCXVI.

Usuriers.

Ce terme est susceptible de plus d'une interprétation. L'argent est une marchandise comme tout le reste; il a sa rareté; on ne fait rien sans argent; il est le principe & le

nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros, qui n'eſt point manufacturier? Ne place-t-il pas ſon argent à un gros intérêt? N'a-t-il pas calculé juſqu'aux revers? De même, il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les eſcompteurs à ſix, à ſept, & même à huit pour cent par an, ſelon les circonſtances; ils font un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent hauſſe & baiſſe; il eſt ſubordonné au cours des événemens politiques. Le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards. L'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques; le contrat enſuite eſt volontaire; & quand des loix bizarres ont voulu régler, d'une maniere fixe & invariable, l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques; loix aveugles, qui contrediſent les grandes loix politiques, leſ-

quelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'uſurier dangereux, l'uſurier qu'il faudroit flétrir, eſt l'uſurier voilé, qui, chaque année, fait gagner le tiers de ſon capital ſans induſtrie & ſans riſques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie. Agioteur, d'autant plus tyrannique, d'autant plus effronté, que toutes ces opérations ſont des œuvres de ténebres.

On ſoupe ſouvent en bonne compagnie à côté d'un uſurier de cette ſorte; mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens ſubalternes qui expoſent leur front à la honte & au mépris. Pour lui, prêteur en chef, on ne le voit jamais; auſſi conſerve-t-il une conſidération uſurpée, quoiqu'on ſoupçonne qu'il fait valoir ſon argent de cette maniere; mais on eſt convenu dans les grandes villes d'appeller vertus les apparences.

L'affaire du comte de Morangiés, (ſi fameuſe par les plaidoyers de Linguet, & ſur-tout par ſon iſſue) véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

Les Pariſiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaiſies pour des beſoins, & ils ne ſe réveillent de cette folie que dans l'âge où l'on eſt incapable de réparer le vuide.

C'eſt à eux ſur-tout que les uſuriers s'attachent. Je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite ſemaine; ceux-ci ſont ſouvent moins âpres, moins barbares; d'ailleurs, ils ſont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foibleſſes & leur inexpérience, & qui jouiſſent de leurs larcins, *par des contrats paſſés devant notaires.* Comment les qualifier? On dit néanmoins, mon-

ſieur un tel vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait ſaiſir par-deſſous main, eſt celui qui ſe l'approprie pour une ſomme modique.

Ces uſuriers-là ne prêtent pas ſur gages ; ils ſont cent fois plus dangereux ; ils eſcamottent les biens & apanages des familles les plus diſtinguées, & l'opprobre n'accompagne point leurs pas.

CHAPITRE DCXVII.

Egoïſme des Corps.

LES corps qui ſont permanens, tandis que les particuliers paſſent, ſont ſans yeux, ſans oreilles. Privés de ſenſibilité, ils ne connoiſſent point d'autre honneur que leur *point d'honneur*. Etres abſtraits, tandis que le moindre individu préſente une phyſionomie où la honte s'imprime, les corps ne ſavent point rougir ; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n'eſt pas eux, ayant obtenu ou ſurpris,

à l'aide des tems, quelques privileges particuliers, ils ſont tous excluſifs & petitement orgueilleux.

Le général des Capucins, arrivant à Paris du côté du Pont-Royal & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins, crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célebrer ſon entrée. Point de chef d'un corps qui ne reſſemble plus ou moins dans ſes prétentions au général des Capucins.

Entendez le recteur de l'univerſité; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battans* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil uſage pour la marque infaillible de la ſupériorité de ſon corps.

Lors de l'inſtitution de l'académie françoiſe, le parlement ſe montra jaloux; il étoit ſur le point de faire des *remontrances*, lorſqu'on lui prouva qu'il ne s'agiſſoit que de *diſeurs de mots*. Tous les petits corps ſe modelent ſur les grands & adoptent leurs principes. Ainſi dans les claſſes des colleges l'on voit *l'empereur*, *le dictateur*, *les conſuls*, &c; &

le ſyndic de ſa communauté, qui ſourit quand ſon fils vient lui dire, *je ſuis conſul*, va jouer le même rôle au milieu de ſes confreres, & il s'enflera des dignités les plus riſibles.

Par la même raiſon que dans la communauté des cordonniers le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté ferment pardevant *monſieur le procureur du roi*, fît-il un ſoulier plus parfait que les maîtres jurés; de même dans les académies on a beaucoup de peine à ſuppoſer qu'au-dehors un écrivain ſoit un écrivain. Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, Eſpagnols, on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-ſérieuſement à des gens de lettres, *qu'on ne ſavoit faire un livre qu'à Paris.*

Or qui ne reconnoîtroit un académicien, de quelqu'académie qu'il ſoit, à ſon air avantageux? Imaginez-vous un homme qui ſe dit en lui-même: on m'a jugé avoir un mérite éminent, diſtingué; je ſuis du nombre

des élus. Qu'eſt-ce qu'un homme, s'il n'eſt académicien ?

Le peintre recommandera deſpotiquement ſa maniere ; le poëte fera ſecte pour ſes vers ; l'orateur prônera excluſivement ſon goût ; chaque membre de l'académie, quoique diviſée entr'elle, ſe réunira contre l'étranger & le regardera comme un profane.

Que fait-là, dans ce café ou dans ce ſallon, cet académicien, pilier de l'endroit? Quel eſt ſon emploi ? Il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enſeigne à la jeuneſſe à beaucoup reſpecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve inconteſtable, ſelon lui, de ſupériorité & de goût. Il gémit enſuite de la décadence de la littérature. Le ſiecle eſt indigne de le lire ; il faudroit que les eſprits fuſſent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter ſon ſtyle & ſes idées ; auſſi, s'enveloppant dans un dédaigneux ſilence, il paracheve académiquement ſon rôle de nullité, qu'il ne ſurmontera point, malgré les deux muſcles rengorgeurs de ſa tête capable.

CHAPITRE DCXVIII.

Sybarites.

JE te vois, jeune ſybarite, je te vois ſur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta penſée la plus légere réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs ; les travaux de tes eſclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouiſſances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te ſaiſir ſur ton lit de roſes. Ne la connoiſſant pas, ſon dard ſera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes ſens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

Mon imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je ? Une bibliotheque ſcandaleuſe, des miniatures d'une laſciveté qui fait honte à la nature, voilà ce qui orne le

cabinet ſecret d'un ſybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes, & à faire naître leurs égaremens.

Le ſybarite, dans l'analyſe de ces ouvrages corrupteurs, cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandeſtin, où l'on appelle les plaiſirs, la volupté n'y pénetre pas. La réalité n'a plus de charmes ſur des cœurs blaſés. Le ſybarite n'a plus de deſirs; il tombe dans l'aſſoupiſſement.

Quand on a dreſſé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l'eſprit humain n'ont jamais enfanté une ſenſation agréable; la honte la plus humiliante navre le cœur du ſybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces ſtatues indécentes, de ces livres diſſolus; & il ſent trop tard qu'il n'eſt plus de douce jouiſſance, dès que l'on a paſſé les bornes du reſpect que l'on doit à la nature.

En ſortant de ces boudoirs, il eſt des hom-

mes qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, sculpteurs, veulent paroître avoir tous les avantages, tous les talens; qui s'estiment capables de tout connoître, de tout apprécier. C'est le ridicule de certains grands qui ont une idée exagérée d'eux-mêmes: témoin ce satrape de Perse, qui alla visiter Appelles dans son attelier. Le peintre connoissoit le fastueux personnage, & ne voulut pas perdre un coup de pinceau. Le satrape errant avec toute sa suite, la robe de pourpre déployée, faisoit tout haut ses observations & se permettoit de disserter sur les tableaux & sur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit: « Mégabyse, tu te décou-
» vres mal-adroitement; il falloit rester muet
» sous ta robe de pourpre; tes bracelets,
» tes pierreries, ton turban t'auroient fait
» passer pour un connoisseur; mais vois-tu
» les petits garçons qui broyent mes cou-
» leurs, & qui rient sous cape de tes dis-
» cours? J'en suis fâché; ils n'auront plus le
» même respect pour toi. »

CHAPITRE DCXIX.

Champs-Elyſées.

LES Champs-Elyſées ſont trop alignés ; pas aſſez diverſifiés, & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs la proximité de la grande route de Verſailles y répand une pouſſiere inſoutenable. Comme on n'y voit aucun baſſin, & que l'eau y manque totalement, tout y a l'empreinte de la plus grande ſécheresse. C'eſt dommage ; car l'endroit d'ailleurs eſt vaſte, & l'affluence de toutes les conditions y produit un ſpectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable, dès que l'œil n'apperçoit pas l'élément fluide qui ſemble rafraîchir la penſée. Pourquoi tel endroit ſauvage devient-il attachant ? C'eſt qu'on y voit un ruiſſeau qui tombe, murmure, ſerpente & fuit.



CHAPITRE DCXX.

Journal de Paris.

Il a fallu faire une eſpece de violence au miniſtere pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions uſitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un inſtant tout Paris eſt inſtruit ou déſabuſé ſur ce qu'il lui importe de ſavoir au juſte.

Louis XVI, voulant couper une branche d'arbre, ſe bleſſe de ſon couteau-de-chaſſe à la cuiſſe. La capitale eſt en alarme ; on apprend en peu d'heures que la bleſſure eſt légere, & les eſprits ſont calmés. Il y a mille circonſtances qui intéreſſent le public ; il pourroit ſe tromper dangereuſement ; il eſt redreſſé tout-à-coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin-d'œil.

Mais ce qui rend cette feuille infiniment précieuſe, c'eſt qu'elle eſt devenue le véhicule

de la charité univerſelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaiſance ; la vertu qui ſommeille au fond du cœur de l'homme eſt avertie, & il s'établit une ſucceſſion de bonnes œuvres.

La correſpondance des lumieres gagne à la publication de cette feuille. Chaque art eſt pour ainſi dire ſtimulé, parce qu'aucun fait intéreſſant dans les arts n'eſt paſſé ſous ſilence.

On pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémeres ; car l'art du *ſouligneur* n'eſt pas celui du critique. Cette feuille devroit être uniquement conſacrée à ce qui peut intereſſer la curioſité publique.

Un fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues ſur les arts. Les réflexions communes ſont bientôt épuiſées, les faits ſont toujours nouveaux.

Il ſeroit bon qu'on y trouvât le récit fidele de tous les accidens qui arrivent ſur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougi-

roient peut-être, en lisant que tel & tel homme a péri sous les roues de leur char; que, pour gagner trois minutes au spectacle, ils ont écrasé un fantassin surchargé d'un fardeau qu'il voituroit pour l'intérêt de la société.

On a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix de ses bras & de ses jambes. Un habitant de Londres, qui lisoit cet article, n'en pouvoit croire ses yeux. Là, un boiteux traversant une rue, arrête à plaisir une enfilade de voitures. Mais puisque le gouvernement a permis la publication d'une annonce aussi extraordinaire, c'est qu'il veut mettre un frein à l'insensibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus sévere à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a passé sur le corps d'un de ses concitoyens, reverroit l'image sanglante; elle se marieroit à son nom, & ce seroit là son premier châtiment.

Toutes les violences commises & impunies pourroient être soumises de même à l'a-

nimadverſion publique ; & cette feuille, en exerçant une juſte cenſure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuiſent au repos public en expoſant les extravagances puériles ou barbares des riches qui ſe permettent tout, appuyés qu'ils ſont de leur crédit ou de leur opulence, les retiendroit peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, & feroit plus de bien que les ſemonces particulieres des magiſtrats.

La feuille de Londres paroît tous les ſoirs ; mais comme il faut que Paris contraſte avec cette ville dans les plus petites choſes, la feuille françoiſe paroît tous les matins.

Le Journal de Paris ſoutient le Journal des ſavans, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impreſſion: c'eſt un enfant en train de faire fortune, qui nourrit ſon vieux pere.

Les Journaux ſont claſſés rigoureuſement ; & comme on les aſſujettit à des penſions, on conſerve leurs privileges, quelqu'ennuyeux & ſots qu'ils puiſſent devenir. Mais pourquoi ne laiſſe-t-on pas à chacun la

liberté

liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainſi qu'il eſt permis de cultiver tout autre?

Au bout de deux ou trois ans, les bons Journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient tout-à-fait. On retrouveroit au moins la même ſomme d'argent; & le commerce de l'encre, du papier & des caractères iroit trois fois plus vîte: tout cela nourriroit le pays latin, où ſont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine.

Le gouvernement penſionne pluſieurs écrivains; mais pour cela il ne débourſe pas d'argent. Il aſſujettit les Journaux à une taxe, & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une penſion ſur une feuille ſatirique, où il eſt déchiré à belles dents: ainſi *il boit & mange ſon jugement & ſa condamnation;* ce qui eſt aſſez plaiſant.

On trouve ſur la même feuille l'article des ſpectacles & celui des enterremens. *Mon*

Dieu! s'écrie-t-on, *monsieur un tel est mort; le voilà enterré! Vîte, allons à l'Ambigu-comique, on y donne la pantomime de Dorothée.*

Quand aux *petites affiches* elles ne rendent service qu'aux feillers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamans; on y annonce les ventes après décès.

Il est clair qu'avec de l'argent on peut meubler une maison de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures: ce qui seroit impossible dans une ville du second ordre. Les choses invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

La répétition des articles, enterremens & spectacles, tels qu'ils sont dans le Journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même chose dans le même instant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire disparoître ce double emploi?

Les petites affiches, quoiqu'elles paroissent journellement, ne contiennent pas ce

qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au lieu de faire son métier, qui est d'annoncer les garde-robes & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des pieces de théatre, auxquelles il n'entend rien. Il est despote à sa maniere, avec son privilege exclusif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaise de poste à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refusera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui satisfait deux particuliers, sous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carrosses*, aux *messageries* ; & voilà comme le privilege met de la partialité & des entraves au bien général, jusques dans une misérable feuille. Ainsi du reste. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre service aux particuliers, & de faire quelque chose d'avantageux au bien public.



CHAPITRE DCXXI.

D'un ſecond théatre François.

LE public, les auteurs demandent à grands cris deux théatres; les gentilhommes de la chambre s'y refuſent. Les comédiens en province appartiennent au public, au lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement penſé que le parti le plus prompt & le plus ſûr, feroit de rétablir la concurrence, ainſi qu'elle exiſtoit aux jours brillans de Corneille, de Racine, & de Moliere; mais les gentilhommes de la chambre ſe ſont conſtamment oppoſés à la création d'une ſeconde troupe. Ils peuvent ſe vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente univerſelle, & le vœu de tous les auteurs.

On dit qu'il feroit impoſſible de former deux troupes ſupportables, quand nous ſom-

mes ſi loin, ſi loin d'en avoir une! Eh, c'eſt parce que nous n'en avons qu'une qu'elle ſera toujours foible, indolente, inactive, inſuffiſante; parce que chaque membre écarte de toutes ſes forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage; parce que l'emploi de chacun d'eux, par une loi qu'ils ſe ſont faite, n'eſt jamais rempli par un autre, & que le premier en date anéantit conſéquemment tous les rôles qui ne lui plaiſent pas; parce qu'ils ſe permettent tour-à-tour des abſences combinées, que le public paie & ſouffre en murmurant tout bas; parce qu'ils bâtiſſent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu'à légitimer leur pareſſe & à rabaiſſer les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuira toujours aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les buſtes radieux de Corneille, de Racine, de Moliere, de Voltaire; ils y regnent en maîtres: mais

l'homme de génie, qui s'apprête à courir cette lice glorieuse, tombe & pleure aux pieds d'une barriere invincible qui arrête sa noble impatience. Désespéré, il laisse échapper ses crayons & sa palette chargée de couleurs ; il reste dans une inaction funeste à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en soupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frémit en vain à la porte de la carriere qui ne s'ouvre point. C'est ainsi qu'au lieu de favoriser l'essor impétueux du génie, on se plait à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux, qui intéresseroient sa sensibilité & qui ajouteroient à ses plaisirs délicats ; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens, les privileges des auteurs & la gloire nationale. Qu'est-ce après tout qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, instructif, si on le compare au minois d'une actrice ?

Au milieu de ces entraves, on ne craint point de toucher à une question délicate. Les gens du monde vous disent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies sembla-

bles aux comédies de Moliere? On répond ſans héſiter: Eh! c'eſt la philoſophie moderne qui en eſt cauſe; car de quoi ne l'accuſe-t-on pas?

Si Moliere revenoit parmi nous, il pourroit, il eſt vrai, changer l'habit de ſes perſonnages; mais il auroit la même force, la même franchiſe de pinceau, la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité, il n'auroit ni bel-eſprit, ni phraſes gentilles, ni papillotages, ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait ſimple, fait pour nous faire rire malgré nous, parce qu'il auroit la connoiſſance du cœur humain. Ce trait exiſtant & caché, il eſt ſans ceſſe ſous nos yeux, & nous ne le voyons pas; mais lui, avec ſon coup-d'œil, le ſaiſiroit habilement, & nous ririons alors, autant du plaiſir de le voir, que de ſurpriſe de l'avoir manqué.

C'eſt le génie qui maîtriſe une nation indépendamment de ſes formes particulieres & changeantes. Il ne reçoit point la loi; il la donne. Le luxe, la mode, les idées du jour,

les nuances nouvelles, la confusion des rangs, les variations, l'esprit des différentes classes de spectateurs, frivoles excuses ! vains fantômes ! que n'apperçoit seulement pas celui qui va droit au cœur, souleve & pince la fibre cachée, à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une sensation agréable & profonde ; c'est une corde secrete, qui n'est mue que par une main particuliere. L'instrument, l'homme est toujours le même ; mais il attend le maître qui sache arracher l'expression naïve, & faire tressaillir notre enjouement à l'aspect du tableau.

Nous citerons ici un passage de la plume du traducteur de Shakespeare ; il vient ouvertement à l'appui de la cause adoptée par tous les gens de lettres.

« Les lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les soins journaliers de l'état. Que la terre soit bien préparée ; que le pere de famille écarte seulement de ces jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidissent & les étouffent ; que l'air libre circule autour

d'eux, & ils s'éleveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'eſt moins de faveur que de juſtice, que le talent a beſoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'eſt lorſqu'après avoir épuiſé ſes forces à produire, à vaincre les difficultés de ſon art, il lui faut encore lutter obſcurément & à forces inégales contre les vices & les paſſions des hommes, flatter le deſpotiſme, les préjugés & les petits intérêts des corps; c'eſt lorſqu'à l'entrée des tranquilles élyſées des arts, il trouve des ſouterreins tortueux, où il faut ramper, des Cerbere qu'il faut aſſoupir, des Caron qui ne paſſent aux rives fortunées de la gloire que des artiſtes déjà morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité, tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité. »



CHAPITRE DCXXII.

Trente Ecrivains en France, pas davantage.

CHEZ les anciens peuples la considération publique étoit vivante ; notre gloire est terne en comparaison de ces honneurs qui payoient les services rendus au genre humain.

Pour se délivrer parmi nous du fardeau de la reconnoissance, on s'écrie de toutes parts : *le nombre des auteurs est immense !* Oui, de ceux qui usurpent ce nom, ou qui ont fait une seule brochure dans leur vie. Mais de fait, il n'y a point en France plus de trente écrivains, (1) constamment livrés à leur art.

---

(1) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle pas ici des médecins, des jurisconsultes, des chirurgiens qui écrivent sur leur art ; je ne parle pas des compilateurs, des journalistes, des traducteurs à tant la feuille ; je ne mets dans la liste des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'i-

Le dégoût, la sécheresse, l'indigence, la crainte des persécutions, & sur-tout la paresse font sortir les trois quarts & demi de la carriere, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils se jettent dans le chemin battu de la fortune. Plusieurs écrivains, même célebres, (1) n'entretiennent leur renommée que par

---

magination ou de philosophie, & qui remplissent son attente par des productions successives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu près égales, relativement à l'importance ou à l'étendue de l'objet. Or sur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec assiduité & constance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris! Oui, dignes de ce nom; comptez: mais n'y faites pas entrer les paresseux ou ceux qui vivent uniquement sur leur réputation.

(1) On sait que dès qu'un auteur est académicien, il pense toucher au terme de la gloire littéraire; il ne fait plus rien que de courir les sociétés. Il est plus souvent à table qu'à son bureau; & quand il a passé des années entieres sans payer

quelques ouvrages, semés à de prudens intervalles. Or, qu'est-ce que trente hommes faisant profession ouverte de ces honorables travaux, au milieu d'une nation composée de plus de vingt millions d'hommes?

Les écrivains seroient dix fois plus nombreux, qu'ils mériteroient encore d'être considérés ; car sous quelque rapport qu'on les envisage, ils sont utiles. Outre le lustre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger, l'amusement qu'ils procurent par leurs productions, est de tous le plus touchant, le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres, leurs pieces de théatre, leur genre de vie, leurs rivalités même donnent lieu à des conversations intarissables, qui sont probablement les plus agréables de toutes, puisque tout le monde y revient si fréquemment. La vie d'une jolie femme est moins scrutée que celle de tel homme célebre.

---

aucun tribut au public, il appelle cela le *respecter*. A qui convient donc le fauteuil académique? A tout homme qui ne veut plus écrire.

On ne peut du moins leur refuser la gloire de répandre dans la société un langage épuré, le goût du savoir, la lumiere de la raison, & cette fleur de plaisanterie qui fait disparoître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaisir délicat des peuples policés, ce charme de la conversation qui enfante tant de choses lumineuses & qui instruit souvent mieux que les livres.

Quelqu'un a appellé les gens de lettres estimables, *les substituts de la magistrature*. Ce mot est très-bien trouvé. Ils font aussi la police, en frondant les abus les plus dominans. On les a vu s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux & les opinions fausses. Ils ont fait valoir les droits de la raison, depuis la satyre *Ménipée* jusqu'à la derniere brochure politique; & depuis peu, dans des crises très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence sur les événemens. Ils semblent former enfin l'esprit national.

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaiſſer tout ce qui eſt au-deſſus d'eux, ſecrétement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit poſſible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conſéquence de rendre les gens de lettres reſponſables en corps de toutes les ſottiſes que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut obſerver que les gens de lettres ne forment point un corps, & conſéquemment n'ont point de juriſdiction les uns ſur les autres. Ils ne peuvent impoſer ſilence au folliculaire effronté, au détracteur inſolent, au calomniateur, à l'écrivain ſatyrique ou ordurier; ils ſont iſolés dans leur genre de vie, ainſi que dans leurs travaux; ils ſe cherchent d'abord par curioſité, & ſouvent ne ſe cultivent point par le peu de reſſemblance de leur caractere; car l'amitié ne ſe commande pas; & pourvu qu'ils ſe reſpectent, on n'a rien à leur reprocher.

Tel homme célebre n'a jamais rencontré dans le cours de sa vie tel autre homme célebre, son rival ou son antagoniste, quoiqu'habitant tous deux la même ville ; il n'a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance.

Il me prend fantaisie de donner ici la liste complete des inévitables ennemis des gens de lettres ; on verra qu'ils sont en nombre & en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déserteurs sont les soldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté, & les apostats les ennemis les plus perfides de leur religion ; de même l'homme qui n'a pu réussir dans les lettres, devient à coup sûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adversaires les plus sourds & les plus redoutables sont toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carriere de la littérature, & qui se sont retirés, soit par impuissance, soit renvoyés par les sifflets. Les lettres ont commencé le plus souvent leur fortune, & ils sont ingrats en-

vers les lettres ; leur avancement eſt un ſecret reproche qui leur dit ce qu'ils voudroient ſe déguiſer à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

Eh ! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuſe de l'homme de lettres ? Voici, ſi je ne me trompe, le ſecret du cœur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richeſſes, tous agréables qu'elles ſont, ne frappent qu'une ſeule fois par leur éclat, & l'on ne leur paie pas un tribut conſtant d'eſtime. Elles n'apportent rien de perſonnel, rien de ce qui flatte tant l'amour-propre ; les dons du génie ſont brillans, exiſtent par eux-mêmes, & intéreſſent la curioſité. Quelques perſonnes dînent chez un riche ; mais des milliers d'hommes liſent un excellent ouvrage, & ne ſont pas maîtres de ne point être reconnoiſſans du plaiſir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches, au milieu de leur opulence, ſont preſque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

Pour

Pour peu qu'un riche ne ſoit pas un ſot, on lui donnera du goût : par conſéquent il paſſera pour avoir de l'eſprit, & de là au génie il n'y a qu'un pas. S'il ne ſe fait point un beau livre, c'eſt qu'il ne le veut pas, & qu'il emploie mieux ſon tems à d'*illuſtres affaires*. Il dit mille impertinences, & on l'écoute parce qu'on eſt à ſa table, & que ſon gros cuiſinier, au tact délicat, a de la fineſſe pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique, pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint exceſſif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages qui ne ſont point remplis d'un reſpect profond envers le travail de la finance moderne, & de ce qu'on ne célebre pas, par exemple, les fortunes rapides, comme les exploits guerriers & les talens littéraires.

Qu'il jouiſſe de ſes richeſſes : d'accord ; qu'il accumule autour de ſa perſonne toutes les voluptés ; qu'il s'en raſſaſie, à la bonne heure : les plaiſirs qu'il achete lui appartiennent ; qu'il

les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le considere, qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'estime ? A quel titre ? que nous fait son opulence ? Elle n'est utile qu'à lui seul. Que toutes les jouissances l'environnent dans sa maison ; mais que hors de là, il laisse à l'homme de lettres l'estime publique qui lui est due, seule récompense de ses nobles travaux.

Tout lecteur doit de la reconnoissance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit savoir encore que la langue, la société & les mœurs doivent infiniment à la classe des écrivains.

CHAPITRE DCXXIII.

Carrabas, pots-de-chambre.

QUI connoît le majestueux carrabas, attelé de huit chevaux, lesquels font quatre petites lieues en six heures & demie de tems. Il mene les gens à Versailles ; il renferme dans une espece de longue cage d'osier vingt person-

nes qui ſont une heure à ſe chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles ſont preſſées ; & quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entre-choquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin, ou dans les tetons d'une nourrice. Un eſcalier de fer, à larges degrés, oblige vieille & jeune à montrer au moins ſa jambe à tous curieux paſſant.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Verſailles. (1) Tous les enfans qui vont ſucer le lait des nourrices Normandes, font leur entrée le lendemain de leur naiſſance dans le carrabas de Poiſſi ; c'eſt un choc dur & perpétuel à caſſer la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine ſur la route

---

(1) On connoît le mot de Duclos. *Quand je dîne à Verſailles, je crois manger à l'office ; je n'entends que des valets qui parlent inceſſamment de leur maître.*

royale, le leste équipage, passant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait soleil, vous y arrivez grillé; s'il pleut, vous êtes trempé comme une soupe. C'est dans cet état qu'on débarque les Parisiens empressés de voir la majesté du trône, devant le château magnifique & la grille dorée du riche souverain.

Quand cette lourde & vilaine cage croise un équipage royal, il n'y a plus d'expression pour rendre le contraste qu'offre le coup-d'œil; il faut en rire malgré soi. On diroit qu'on a voulu conserver la premiere voiture qui fut imaginée pour rehausser l'éclat & la légéreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette espece, & il écrivoit à Sully : *je ne pourrai vous aller trouver d'aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche.* Comme deux cents années font absolument changer de face aux mêmes objets!

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des

carroffes dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais conftamment ouverts à tous les vents.

Quand vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze fols par tête quatre perfonnes, deux fur le devant, & deux fur le derriere. Ceux qui font fur le devant s'appellent *finges*, & ceux qui font fur le derriere *lapins*.

Le *finge* & le *lapin* defcendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs fouliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, & les voilà qui contemplent à leur aife la famille royale, & qui jugent de la phyfionomie & de la bonne grace des princeffes. Ils font enfuite les courtifans tant qu'ils veulent. Ils fe placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empreffé, qui retient fon gefte quand il l'a outre-paffé, & rien n'empêche le *lapin* & le *finge* de figurer dans les appartemens & au grand couvert, comme fuivant de la cour.

Tandis que ces hideuses voitures vous estropient ou vous ennuient, il est défendu à la charrette oisive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode, de voiturer personne sur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, sans que je le dise, qu'il s'agit là encore d'un beau privilege exclusif.

Mais que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* sont éloquens ! Ils semblent vous annoncer la foule des désagrémens qui vous attendent dans ce lieu de splendeur, ils vous diseut de rétrograder ; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre.* On avance, on prie, on sollicite, on perd des années, on use sa vie dans l'attente.

Que le petit ambitieux, qne l'intrigant, que le froid adulateur, que l'extravagant à projets soient cahotés dans ces voitures, ils le méritent bien ; mais à ceux qui n'ont que la curiosité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les statues & les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaisie, s'ils

ſont gênés, contrariés dans leur marche ; & pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le deſir d'aller voir, par moi-même, comment ſe porte en ſon château le roi de France ?

Tel qui n'a été à Verſailles qu'en *carrabas*, de retour dans ſon bourg de province, fait un roman effronté & ridicule ſur ce ſéjour du ſouverain. Il a vu le roi, les princeſſes, le grand couvert, rien de plus vrai ; mais il y ajoute des circonſtances menſongeres, qui ſont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a ſon paſſe-port, & le conte le plus bizarre eſt écouté. Le raconteur perſuade à ſes compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de ſon pays, & ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en haute conſidération. Il s'échauffe en répétant la même hiſtoire, & parvient lui-même à la croire véritable.

On ne ſauroit imaginer ce qui ſe dit de Verſailles au fond de la Gaſcogne, & dans les tavernes Suiſſes. Les deſcriptions fabu-

leuſes deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'eſt une ſuite de menſonges facécieux, enchaînés les uns aux autres; & j'oſe aſſurer que tel Suiſſe, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard ſur le plus déterminé Gaſcon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romaneſques, écoutées en ſilence, & qui deviennent encore plus plaiſantes par les remarques ſérieuſes que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en ſcene devant Leurs Majeſtés le dialogue incroyable du menteur intrépide, & des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir par-tout de la cour de Verſailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance ſi rare, qu'on ne ſait ce qui a pu enfanter ces détails imaginaires, dont on auroit peine à déſabuſer les perſonnes qui les ont adoptés, quelques raiſonnables qu'elles ſoient d'ailleurs.

CHAPITRE DCXXIV.

Raretés.

LA recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

Chaque curieux, dans chaque genre, trouvera un fonds inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes peuvent faire ſéparément l'occupation d'une vie entiere.

Tel ſavant qui a demeuré à Paris pluſieurs années, eſt parti, oubliant quelque choſe de ce qu'il avoit à y voir. On fait ſouvent, au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles découvertes auxquelles on ne ſe feroit pas attendu.

C'eſt la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des ſcellés, l'inventaire

étonne & confond les ſpectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loiſir d'aſſembler tant d'objets. Mais le tems, l'argent, la patience, & ſur tout l'engouement ont compoſé ces grandes collections.

La vente du mobilier de la marquiſe de Pompadour a duré un an ; & les richeſſes des quatre parties du monde ſembloient raſſemblées dans les objets de luxe, de fantaiſie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le viſitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

Un Chinois, un Turc, un Arabe, un Guebre, peuvent voyager dans notre ville; ils trouveront à qui parler. Moyſe, Zoroaſtre, Abraham, Mahomet, Confutſée n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere, Eurypide, Démoſthene, il eſt ſi ordinaire de les entendre, tant bien que mal, que ce n'eſt plus une diſtinction.

Des talens particuliers ne ſont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras; M. Laurent lui en fait un dont il ſe ſert. A

un autre il manque une jambe. M. Perrier lui fait une jambe sur laquelle il monte & descend les escaliers.

D'autres talens qui ont un caractere unique sont ignorés. Qui sait, par exemple, qu'une demoiselle (mademoiselle Biheron) imite des squélettes si parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muscles, les nerfs sont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle emploie est un secret qu'elle se réserve. Vous diriez de la cire ; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu sans qu'elles soient endommagées ; vous pouvez les laisser tomber de la hauteur du plancher sans qu'elles se brisent. Le même auteur de cet étonnant travail, vous nommera toutes les parties de l'ostéologie en grec & en latin. Des éleves font sous elle un cours anatomique, & le font sans que les sens soient frappés de ce dégoût qu'on ne surmonte pas toujours, lorsqu'il faut voir & manier des ossemens qui semblent devoir tressaillir sous la main qui les touche.

On peut amaſſer beaucoup de connoiſſances, ſans autres frais que la ſociété des ſavans, preſque tous communicatifs ; & le baron de Holberg a eu raiſon de dire, *qu'à Paris il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché que la raiſon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez pluſieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils ſemblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiſſances dont ils ſont privés. Mais pluſieurs hommes diſtingués par leur naiſſance & leur ſavoir, ne rougiſſent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils ſe plaiſent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

Eprouvez-vous quelqu'accident ? l'art vient à votre ſecours. On connoît le bras artificiel du ſoldat invalide. Mais ne vous reſte-t-il que quatre pouces de cuiſſes tout au plus à partir de la hanche, on enfermera le tronçon dans une boite qui

formera le haut de la cuiſſe artificielle ; le ſeul mouvement de la hanche, ſuffira pour imprimer aux différentes parties de cette curieuſe machine, les divers mouvemens qui imiteront ceux de la nature. Ces mouvemens s'opéreront à l'aide des lames d'acier qui, logées le long de la cuiſſe & formant des charnieres mobiles en toutes ſortes de ſens, vous donneront le genou, le pied & les doigts même que vous n'avez pas.

Allez donc, malheureuſes victimes des fureurs de la guerre & du caprice des rois, allez vous dédommager des membres que vous avez perdus, en trouvant des cuiſſes & des jambes artificielles chez les méchaniciens de nos jours. L'art, par une inconcevable adreſſe, a ſu réparer ce que le boulet frappant comme la foudre avoit emporté.



CHAPITRE DCXXV.

College de Chirurgie.

On a long-tems confondu les chirurgiens avec les barbiers ; c'étoit une confusion injurieuse, elle devoit cesser.

La fondation d'une école pratique ou de dissection, est un de ces bienfaits publics qu'on ne sauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cents éleves assistent aux leçons. L'auditoire est composé de fraters, de garçons perruquiers en habits de poudre. L'un retient un quart de la leçon, celui-ci un sixieme. Ils l'appliquent ensuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l'instruction, paient l'apprentissage ; mais on n'est pas habile du premier coup.

Un cadavre, venu de Bicêtre, est étendu sur le marbre noir ; huit cents hommes voient

l'intérieur du corps d'un pauvre homme que perſonne ne regardoit la veille. Les miracles du Créateur ſont empreints dans ce corps, comme dans celui du ſouverain.

Les membres de cette académie ont composé, dans l'eſpace de quarante ans, cinq volumes de diſſertations ſur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de choſe ; mais tous les mémoires qu'ils renferment ſont très-bons & ont été traduits dans pluſieurs langues.

Tous les jeudis de chaque ſemaine, les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à diſcuter le pour & le contre ſur un point de leur profeſſion.

L'académie de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'admet point *d'académicien honoraire*. Tous les membres ſont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne ſont pas en état de concourir aux progrès de l'art, viennent néanmoins exactement aux aſſemblées pour leur inſtruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traite-

ment journalier des malades confiés à leurs ſoins. C'eſt un cours toujours ouvert & qui guide inceſſamment l'œil & la main de l'opérateur.

Tandis qu'on diſſerte théoriquement tous les jeudis ſur des maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir dans la même maiſon un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainſi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les ſciences pratiques, la ſcience & le métier; & pour réuſſir pleinement, il faut réunir l'un & l'autre.

Cet hôpital particulier eſt un lieu de grande inſtruction, parce que rien ne s'y fait que les profeſſeurs n'aient d'abord donné leurs avis & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Auſſi y a-t-on vu & fait des obſervations très-précieuſes.

Quand un homme de la lie du peuple eſt frappé d'une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l'objet des ſoins

les plus attentifs. Plus la nature s'eſt montrée impitoyable à ſon égard, plus la chirurgie s'empreſſe à lui offrir des ſecours, & il en trouve de plus conſtans & de plus délicats, que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout ſon or.

C'eſt un ſpectacle remarquable que de voir tous les hommes de l'art raſſemblés autour d'un miſérable qui a une fracture particuliere. Il eſt heureux dans ſon malheur; il guérit, parce que l'accident a manifeſté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine, on l'eût jeté à l'Hôtel-Dieu; mais ſa maladie intéreſſe l'art: l'art enfante des miracles.

L'infortune a donc encore ſon lot; mais il faut qu'elle ſe trouve dans une ville comme Paris. Le porte-faix reportera quelques jours après ſon accident, le lourd fardeau ſur ſes épaules, tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra, pour peu que l'accident ſorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l'art ſe ſont exercés

ſur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croiſſant. Toutes les découvertes particulieres aboutiſſent au dépôt commun : l'opération de la main n'eſt jamais voilée ; c'eſt au grand jour que tout eſt jugé.

L'académie de chirurgie n'a aucune liaiſon directe ni indirecte avec la faculté de médecine. Ce ſont deux compagnies très-diſtinctes, qui ont chacune leurs travaux à part. Leurs travaux ne ſe mêlent point, quoiqu'ils ſemblent avoir les mêmes rapports, & qu'ils tendent viſiblement au même but.

L'anatomie, quoique cultivée avec le plus grand ſoin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une obſervation vraiement importante. On a beau interroger le cadavre, le méchaniſme qui entretient la vie échappe ; le cadavre eſt couché, l'organiſation qui le tenoit debout, ſe dérobe conſtamment à l'œil. Tous les anatomiſtes ont ignoré comment on digere, comment le chyle ſe change en ſang ; comment ce ſang anime le cerveau, le rend

l'organe de nos idées ; comment, dans un autre réservoir, il sert à la génération.

L'anatomie pourra guérir un coup d'épée, & sera impuissante quand la fleche invisible d'un miasme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine, il y a un espace infini que rien ne peut combler

Le tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoissances naturelles, laborieusement acquises depuis deux mille ans, nous a été donné par M. Lassus, & l'on ne voit pas sans étonnement que le dix-huitieme siecle a été le moins fécond en découvertes, quoique le scalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait constamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie, malgré la profonde attention qu'elle a donnée à l'anatomie, n'a pas caractérisé ce siecle, comme devant figurer parmi les siecles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative est plus avancée.

Que de réflexions s'offrent en foule! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps

matériel ; nous en avons calculé les parties grossieres, & les petits rouages qui sont sous nos yeux nous sont inconnus.

Comment lire dans le vrai livre de la nature, lorsque l'intérieur du corps, curieusement visité dans tous ses points, ne nous offre encore qu'une nomenclature ? Les différences qu'il y a entre la sensibilité qui appartient exclusivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appar.ient exclusivement aux muscles, démontrent que l'histoire de l'anatomie ne présente que des découvertes éparses, isolées, sans but, sans liaison, & qui ne peuvent qu'éclairer foiblement la physiologie.

La connoissance de la nature de l'homm e, par rapport à la guérison de toutes ses maladies, appartient visiblement à une autre science.

Est ce la physique ? est-ce la chymie qui aura la gloire, par ses hypotheses, d'effacer cette stérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette physionomie morte & impassible, qu'elle semble avoir contractée avec

les cadavres qu'elle mutile, & de bannir ces termes muets, propres ſeulement à enfler le catalogue des mots d'une langue ?

CHAPITRE DCXXVI.

Griſettes.

On appelle *griſette* la jeune fille qui, n'ayant ni naiſſance ni bien, eſt obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre ſoutien que l'ouvrage de ſes mains. Ce ſont les monteuſes de bonnets, les couturieres, les ouvrieres en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuſe de cette claſſe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail aſſidu dont elles doivent tirer leur ſubſiſtance, ſe ſéparent à dix huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre particuliere, & y vivent à leur fantaiſie ; privilege que n'a pas la fille du bourgeois un peu aiſé ; il faut qu'elle reſte décemment à la maiſon avec la mere impérieuſe, la tante dévote, la grand'mere qui raconte les uſages

de ſon tems, & le vieil oncle qui rabache.

Cloîtrée ainſi dans la maiſon paternelle, la bourgeoiſe attend long-tems un épouſeur qui n'arrive pas. S'il y a pluſieurs ſœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, & toute ſa félicité ſe borne à ſe requinquer le dimanche, à mettre la belle robe & à ſe promener en famille au jardin des Tuileries.

La griſette eſt plus heureuſe dans ſa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle ſe licencie dans l'âge où ſes charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, & ſon bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artiſan de ſon état, qu'aſſujettiſſement, peine & miſere; elle prend de bonne heure un eſprit d'indépendance. Aux premiers beſoins de la vie ſe joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaiſe conſeillere que la miſere, lui répete tout bas d'ajouter la reſſource de ſa jeuneſſe & de ſa figure à celle de ſon aiguille. Quelle vertu réſiſteroit à cette double tentation? Ainſi la

grisette devient libre; à l'abri d'un métier elle suit ses caprices, & ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique passager. Les plus sages économisent & se marient quand elles sont sur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immense de filles nubiles, qui, par leur position, sont devenues étrangeres au mariage & au célibat. C'est là le grand vice de la législation moderne, & ce vice embrasse aujourd'hui non-seulement Paris, mais toute la France & même une partie de l'Europe. Qui ne sent pas la nécessité d'une loi nouvelle, propre à remédier à ce qui ne s'étoit point encore vu dans les siecles antérieurs?

Il seroit du moins nécessaire d'assurer une existence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur sexe. Il faudroit ensuite qu'elles fussent autorisées à exercer celui qu'elles choisiroient sans maîtrise, sans gêne ni contrainte,

ſans taxe quelconque. L'homme pauvre a une multitude de reſſources; la fille indigente n'en a guere, & encore ſont-elles embarraſſées d'obſtacles. Pourquoi lui ôter preſque le pain, en grêvant ſon métier d'un impôt? Quoi, une lingere ſera taxée; il faudra payer avant que de faire une robe!

Qu'aucune eſpece de tyrannie n'empêche ces filles d'embraſſer tous les petits travaux ſédentaires qui aident à les nourrir. Laiſſons-leur toutes les reſſources qu'elles peuvent ſe créer; que l'impoſition pécuniaire leur ſoit inconnue; que la protection due à leur foibleſſe leur ſoit accordée: les mœurs y gagneront, & une induſtrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouiſſent les hommes, avec qui elles ſont inceſſamment mêlées, ou que, ſuivant l'uſage aſiatique, elles ſoient ſéqueſtrées & n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu; car c'eſt le pire.

Une autre idée ſe préſente; c'eſt celle de

priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe, & ne mettroit d'autre différence entr'elles que celle qui naît de la beauté & de la vertu. Cette idée non encore approfondie, ainsi qu'elle le mériteroit, pourroit être la matiere d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle soit de nos mœurs & de nos loix, comme tout doit être subordonné peu à peu à la vérité & à la raison, il viendra un siecle où l'on sentira la nécessité de cette loi pour le bon ordre domestique, l'avantage des mœurs & le repos public. Cette situation de tant de femmes qui couvrent la France & à qui il est défendu tout-à-la-fois d'être concubines & d'être mariées, exige un changement prompt dans des loix que le tems, les mœurs & le luxe ont si prodigieusement altérées.



CHAPITRE DCXXVII.

Vénalité.

ELLE eſt par-tout : c'eſt le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainſi que les meubles. L'argent empoiſonne tout; ſon beſoin éternel dénature le ſang, l'amitié, la juſtice, la reconnoiſſance. Les places ſe donnent à l'intrigant qui les achete, au traître dont on récompenſe la délation obſcure, au méchant qui ſe fait craindre. La politique ménage certains hommes, leur accorde des faveurs, des emplois. On tâche d'aſſoupir leurs qualités mal-faiſantes; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme, on le laiſſe là. *A quoi eſt-il bon?* dit-on ouvertement. Oui il eſt paſſé en proverbe de dire aujourd'hui, *un honnête homme n'eſt bon à rien.*

Tous les emplois ſe vendent, ainſi que les charges. Le protecteur de nos jours eſt une

eſpece de *croupier* qu'il faut payer & qui ne vous fait participer aux profits d'un travail quelconque, que quand il a aſſuré ſon bénéfice ſur ce même travail.

La vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de juſtice. Comment concevoir que Monteſquieu ait jamais voulu excuſer cette vénalité, & la raiſon de Monteſquieu, ſans doute, c'eſt qu'il avoit acheté ſa charge.

Ce fut le chancelier Duprat, dont la mémoire ſera à jamais odieuſe, qui introduiſit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité; ce qui a ſi bien fait dire à l'auteur de la *Henriade*, en parlant de ces avides calculateurs:

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.

Deux ſiecles & demi ont à peine commencé à diſſiper les nuages épais, que les fauſſes maximes de Duprat avoient répandus ſur le droit naturel, ſur le droit public, ſur les principes de la légiſlation & du gouvernement. C'eſt lui qui le premier oſa dire à

un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue: vous pouvez tout, & votre vouloir eſt la loi ſuprême ; ce qui ſignifioit en d'autres termes : dépenſez, ruinez-vous, ruinez les autres ; n'importe, c'eſt votre droit. Comme ſi le droit d'être déraiſonnable appartenoit à d'autres qu'aux inſenſés ; le droit de nuire & dévaſter, qu'aux furieux. La vénalité des charges eſt une plaie qui ſaigne encore, & qui ne pourra jamais être guérie.

Louis XII étoit beaucoup plus excuſable d'avoir aliéné ſes domaines. Que n'a-t-il plutôt ſuivi ce plan que la vénalité des charges! Le ſouverain d'un état auſſi grand que la France, eſt ſans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puiſſe avoir un fonds cultivable, de quelqu'eſpece que ce puiſſe être.

La dégradation des eſprits eſt peut-être née de ce malheureux ſyſtême réglementaire & fiſcal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choſes? Quand les

empires seront-ils assis sur leur véritable base? Quand la confusion des idées cessera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables, *charges créées, places inamovibles?*

CHAPITRE DCXXVIII.

Femmes de quarante ans.

Il est une situation cruelle, embarrassante pour une femme qui a excité long-tems les desirs des hommes & la jalousie de son sexe; c'est le moment où son miroir lui dit: vous n'êtes plus charmante comme autrefois; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface; & quoique l'éclipse de vos attraits soit imperceptible, elle n'en est pas moins réelle.

Elle voudroit démentir ce crystal véridique; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, & pousse un profond soupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible

eſt plus forte que lui. Une angoiſſe amere abat ſon cœur ; en perdant ſes agrémens, elle ſent qu'elle perd ſon exiſtence.

Quoi, ceux qu'elle avoit enchaînés à ſon char, bientôt ne laiſſeront plus tomber ſur elle qu'un regard de complaiſance! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ſes attraits flétris! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole, à peine ſe ſouviendra d'elle! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politeſſe, ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ſes voiſins ; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, ſur-tout lorſque le cœur eſt encore avide du deſir de plaire, lorſque l'on veut toujours paroître, & que perſonne ne s'empreſſe à vous remarquer!

C'eſt alors qu'une femme, exilée de la ſociété, reſſent un chagrin cent fois plus vif que le miniſtre ambitieux qui ſe trouve tout-à-coup dépoſſédé du pouvoir dont il étoit ſi fier & ſi jaloux. Tous deux verſent des larmes ſecretes, en jetant de loin un coup-d'œil vers

le monde, vers ce maître changeant & tyrannique, qui dans son ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux sont encore dévorés d'une ambition sourde ; celle d'une femme se trouve la plus impuissante. N'être plus de mise dans le tourbillon du monde, lui semble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

Pour la sauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfinissable, il se présente à elle deux ressources, la dévotion & le bel-esprit. Mais ces deux états sont surannés; la dévotion n'est plus de mode, & l'affiche du bel-esprit est devenue trop difficile à soutenir.

Que fait-elle donc ? Elle s'entoure de jeunes demoiselles, brillantes de fraîcheur & de beauté ; elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs secrets, & parvient ainsi à faire encore rechercher sa société & à prolonger cette espece d'empire dont elle est si jalouse.

L'expérience du monde lui a appris que

toutes les affaires se travailloient comme la tapisserie. On voit naître les couleurs, & la main est cachée : elle se livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un secretaire; elle écrit trente lettres par jour, vingt-neuf sont rejetées. Une réussit, & la voilà satisfaite. Elle protege; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'espérance qui vous abuse, fait qu'on ajoute foi à ses promesses; elle se mêle d'un emploi de quatre cents livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute; & pourvu que son nom soit cité chez les ministres, pourvu qu'on dise qu'elle négocie des places & des mariages, qu'on a apperçu dans son sallon un évêque & un maréchal de France, on lui attribue une grande existence, & quelquefois elle est contente de la simple apparence du crédit & du pouvoir.

Il faut bien que plusieurs femmes, qui à la lettre ont leurs bureaux, chérissent à un certain âge ce genre d'occupation; car dès qu'une petite place vient à vaquer, cent lettres

lettres de recommandation la sollicitent. Chaque postulante fait autant d'efforts que s'il s'agissoit d'un objet de la plus grande importance.

La femme qui ne se sent pas les qualités requises pour ce grand rôle, ou qui n'a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite santé, s'environne de médecins, sans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d'une migraine éternelle; mais c'est un artifice ingénieux, pour donner à ses attraits expirans un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre sa porte à cette foule de gens qui portent par-tout leur désœuvrement, qui viennent sans façon bâiller dans leur visite, & accuser l'excessive lenteur du tems. Enfin, après avoir eu nombre d'amans, elle doit s'estimer heureuse, si elle a su en convertir un en fidele ami.

Au reste, une femme à Paris n'a jamais quarante ans; elle en a toujours trente ou soixante; & comme personne ne dit le contraire, la femme quadragénaire n'existe pas.

CHAPITRE DCXXIX.

Feuilles périodiques.

Les journaux ſont les trompettes de la rénommée, les plus menteuſes & les plus impudentes. Tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle ; l'autre le traite d'oiſon ; le panégyrique & la ſatyre de l'écrivain paroiſſent le même jour. A qui s'en rapporter ? A ſoi-même ; lire l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

Le critique impartial & ſans préjugés littéraires n'a point encore exiſté. Mais l'homme en état de produire ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages ; il en enfante.

Se fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

Le miniſtere protege les petites feuilles ſatyriques, où les auteurs ſont déchirés à belles-dents, afin d'entretenir la rivalité, la

haire & la jalousie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oisif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministere sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits, si l'estime universelle répondoit à ses travaux. Il tâche de lui ravir cette estime précieuse ; & une foule d'aboyeurs, doués d'un esprit médiocre & d'une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

On ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l'ouvrage se défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des sots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des

hommes célebres se donner en spectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'est pas d'accord sur-le-champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer? il ne connoît plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France, & dit: *Ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler!* Qui diroit-on qu'il regrette? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre? Non, il s'agit de *Lekain*.

CHAPITRE DCXXX.

Distribution des aumônes.

Il est plus aisé de donner l'aumône que de la répandre avec une juste répartition. Les besoins de convenance ne devroient point passer avant les besoins de premiere nécessité. C'est ce qui arrive néanmoins. Les au-

mônes montent annuellement à des ſommes conſidérables. Mais on tue pour ainſi dire la charité publique par des préférences inconſidérées & criminelles; on enleve aux véritables pauvres les aumônes qui leur ſont ſpécialement conſacrées. Tantôt c'eſt une fille de qualité qu'il faut ſoutenir, & l'on éloigne la pauvre couturiere. Tantôt c'eſt une maiſon jadis opulente tombée par ſon luxe, & qu'il faut relever. Les pauvres de la paroiſſe, ignorés dans leurs greniers & n'en ſortant pas, reçoivent peu, tandis qu'une famille qui ſe dit importante, va chez le curé, demande & exige de l'argent avec une fierté impoſante. S'il veut uſer d'une fermeté judicieuſe, on prend un ton preſqu'arrogant; on oſera lui dire, que les pauvres roturiers ſont une canaille inutile à la ſociété, dont l'exiſtence ou le non-être doivent être fort indifférens à l'état; que les nobles pauvres ont droit d'épuiſer avant tout les reſſources des largeſſes particulieres & publiques.

Les ames pieuſes tombent fréquemment

dans les pieges que lui tend l'orgueil importun de ces mendians titrés, & l'on donne pour le soutien du luxe, de la mollesse & de l'oisiveté, ce qui étoit réservé pour soulager les besoins de l'artisan laborieux, dont la famille, faute de secours, périroit de langueur & de désespoir.

Ainsi des noms & des prééminences chimériques égarent la main des dispensateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

Or, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le besoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs sensibles.

La noblesse, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui est possible d'obtenir, se rabat après ses dissipations au pied de l'autel, & absorbe les produits que la religion & l'humanité avoient mis en réserve pour le soulagement des infortunés.

Voilà pourquoi, après tant de largesses, les hôpitaux sont encore le temple éternel du dé-

ſeſpoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaiſance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renverſé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude empêche de recourir à un travail utile.

Graces à leurs demandes audacieuſes & à la foibleſſe des diſtributeurs, ils trouvent plus de ſecours que ceux qui luttent pour ſortir de l'indigence. *Ils ſont accoutumés à l'aiſance*? s'écrie-t-on ; & ce raiſonnment vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la claſſe obſcure.

La bourſe, dans la main de la femme de qualité, ſe remplit ; elle leve un impôt ſur quiconque l'aborde ; il faut que cette bourſe égale en groſſeur celle que ſa voiſine a ſu créer. Il y entre une ſorte de rivalité, pour ne pas dire d'oſtentation. Mais cet orgueil ſeroit moins blâmable, ſi la main qui amaſſe ne ſavoit pas pour qui elle amaſſe, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'eſt plus obéir à la compaſſion ; c'eſt faire entrer dans le

ſentiment de la charité une eſpérance confuſe de vaine gloire, & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite eſt d'être caché à l'œil du monde.

Mais que l'homme charitable ſe nomme publiquement, j'y conſens; & il le peut, pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre diſtinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de ſe tromper, qu'il écoute la voix publique; elle lui apprendra ſur quel terrein deſſéché doit tomber la roſée que le Créateur, jugeant en ſilence les actions des hommes, a confié entre ſes mains.

A Dieu ne plaiſe que j'accuſe ici les diſtributeurs des aumônes de détourner une obole des ſommes ſacrées qui leur ſont remiſes! C'eſt un forfait dont la ſuppoſition ne doit pas entrer dans notre eſprit. Mais on violente de tous côtés les paſteurs & les aumôniers de la capitale. Ils cedent malgré eux aux ſollicitations preſſantes. Tel nom leur en impoſe, & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'eſt-ce pas ici qu'il fau-

droit appliquer ce beau vers de Voltaire?

Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.

On dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment se peut-il après cela qu'il y ait tant de misérables? Le vice vient donc de la distribution. Ce qu'il y a de plus difficile, n'est pas de faire le bien, mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui souffre accuse les administrateurs des maisons de charité. Quand il les voit au bout de quelques années étaler un équipage brillant, ouvrir une maison magnifique, dresser une table somptueuse, il pense que cette opulence est prise sur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît si monstrueux que, malgré les apparences, je persiste à le croire impossible ou du moins chimérique.

Des ames charitables, au lieu de déclamer inutilement, ont pris à tâche d'essayer la pratique & de vaincre les préjugés & les obstacles qui s'opposoient aux projets d'une bienfaisance active. Leurs yeux ont vu, leurs mains ont palpé; les détails n'ont point rebuté leur

vigilance journaliere ; le succès a confirmé leur théorie éclairée ; & l'on est parvenu, ainsi qu'il résulte des registres du *nouvel hospice de charité*, à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'est un grand exemple récemment offert à ceux qui sont chargés de l'administration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hospice de charité* pourra dorénavant servir de modele à tous les établissemens de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au tems de le perfectionner, c'est-à-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE DCXXXI.

Ecole de Boulangerie.

IL y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne sait pas lui donner sa perfection : cela est démontré. C'est parce que tout le monde a cru

le bien faire, & que tout le monde l'a fait assez mal.

La panification du froment est une opération chymique, qui doit être éclairée par les chymistes. La routine aveugle la dénature. L'expérience seule peut la conduire au degré de perfection dont elle est susceptible. Les arts de premiere nécessité sont restés dans l'enfance, précisément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n'y a point de servante qui ne croie fermement qu'il est impossible de lui apprendre quelque chose sur la maniere de faire le pain. Les servantes pourroient se succéder pendant vingt siecles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'est ce qui est déjà arrivé.

Le pain se fait mieux à Paris que par-tout ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont su raisonner leur art. Ensuite les chymistes ont su nous instruire à analyser le bled, & suivre cet art depuis la préparation des levains jusqu'à la cuisson ; & graces à ces professeurs, le pain qu'on mange dans les hôpi-

taux eſt meilleur que celui qui eſt ſervi ſur la table la plus opulente de la Suiſſe, où l'on ne ſait pas faire le pain, parce que toutes les ſervantes croient le ſavoir faire.

On laiſſera les ſervantes gâter le bled & en diminuer le poids; mais la Suiſſe qui a peu de bled, & où le pain en général eſt très-mal fait, devroit ſavoir que l'amélioration, loin d'ajouter à la dépenſe, donne des bénéfices conſidérables, parce qu'en boulangerie, l'économie marche de front avec la perfection.

L'école de boulangerie eſt gratuite & doit changer inſenſiblement la routine pour y ſubſtituer des procédés plus ſimples & plus heureux. Elle enſeigne tout ce qui concerne cet art, juſqu'ici méconnu dans ces premiers principes. Elle expoſe les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les eſpeces de pains.

Voilà une ſcience toute nouvelle qu'on ne ſoupçonne point ailleurs, & dont on ſe moque peut-être avec la bêtiſe de l'ignorance. Pendant ce tems, le profeſſeur chymiſte tire

une farine belle & favoureufe de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonnier, & de ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

Mais comment recevoir des profeffeurs dans l'art de faire le pain? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les fervantes, & même leurs maîtreffes qui fe liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu'on le fait, & que c'eft ainfi que le mangeoient les grands-peres.

Plufieurs villes étrangeres feront peut-être encore un fiecle avant de lire l'*Avis aux bonnes ménageres des villes & des campagnes.* Mais on y lira de fottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloife, des rubans & des ariettes; mais on ne fera pas venir un boulanger inftruit à l'école des chymiftes. Les étrangers diront: qu'eft-ce que la chymie? Nous prend-on pour des barbares qui ne favent pas faire le pain? Et ces étrangers, admirateurs de leurs fervantes, & n'en fachant pas plus qu'el-

les, quoiqu'ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement & fur la qualité & fur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, & qui accueillez avec tranfport un cor-de chaffe de la capitale, faites venir un difciple de l'école de boulangerie, & votre petite ville y gagnera quelque chofe de plus fubftantiel que le fon du flûreur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des foins les plus néceffaires à la fubfiftance & à la confervation de l'homme. On y joint l'expérience manuelle Ceux qui enfeignent fe fervent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent font à la portée des mitrons. Voilà comme on s'éleve en paroiffant s'abaiffer.

Le pain qu'on mange à Paris eft devenu excellent. On a réprimé tout-à-la-fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il eft à defirer que dans le refle du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être

ſurveillé ; car le pain eſt en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compoſe à la campagne preſque ſa ſeule nourriture. Or qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

Quand je ſonge aux huit ou neuf cents mille ames qui peuplent la capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économiſtes ne les aiment pas ; elles dérangent un peu leur ſyſtême Les pommes de terre, réuniſſant toutes les propriétés alimentaires, ſont ſuſceptibles d'une infinité de préparations & peuvent remplacer les gruaux, la ſemoule, le ſalep, le ſagou. Quelles reſſources ouvertes pour la miſere !

Ces végétaux, à ce qu'il paroît, ſont tous doués des propriétés nutritives qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'exiſte point de végétal ni même de partie végétale qui ne recele une ſubſtance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura ſu l'extraire ; & cet art eſt bien moins compliqué que celui de faire du pain.

Quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas aux chymiſtes, tels que MM. Parmentier, Cadet de Vaux, qui, par ces découvertes ſimples & utiles, auront tué le monſtre de la famine, cet enfant de notre ignorance qui domine les empires! Ils auront juſtifié la Providence, en montrant aux rois & aux peuples que la ſtérilité n'eſt qu'apparente, & que tout ce qui végete offre à la faim une ſubſtance nourriſſante; que la diſette eſt un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires, & pluſieurs en ſont pourvues plus ou moins.

C'eſt donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment, & avec une ſorte d'opiniâtreté. Le regne alimentaire eſt par-tout, ainſi que l'eau qui nous ſert de boiſſon.

Probablement le vin eſt par-tout auſſi. Ces ſubſtances précieuſes qu'on n'attribuoit qu'au bled & à la vigne, répandues avec profuſion ſur le ſein de la nature, n'attendent que

que la main de l'art pour se développer, nourrir & protéger l'humanité entiere contre la fureur des élémens & le monopole non moins redoutable.

Plus de ces années désastreuses où l'on a vu l'homme, couché sur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoissant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine, il ne craindra plus les révolutions physiques ni politiques. Partout où le Créateur a fait lever un végétal, là se trouve de quoi l'adorer & le remercier de ses bienfaits.

Honneur au nouveau Triptolême, qui le premier a développé ces importantes connoissances! Si les Indiens mangent la cassave, le tapioca, après une certaine préparation, si d'autres usent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuses. Le systême qui admet une Providence éternelle & bienfaisante n'avoit pas besoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais observons que c'est après la composition de l'*Iliade* &

de l'*Esprit des loix*, que l'homme a enfin soupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

Venez économistes qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767 l'exportation illimitée du bled, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le signal d'affamer le royaume; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & songez qu'une seule découverte en chymie vous condamne au silence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre systême. Que deviennent vos grands mots devant une seule expérience chymique? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phrases oratoires. Eh! vous n'avez jamais soupçonné l'influence que pourroient avoir sur le gouvernement des empires certaines découvertes. Réfléchissez-y; il se peut très-bien qu'elles entraînassent la dissolution de nos sociétés, si horriblement inégales, & qu'elles

portassent au plus haut degré la perfectibilité humaine.

Avant peu, un chymiste nous donnera peut-être un vin généreux, qui n'aura pas été fourni par le bois noir & tortueux, dont la façon coûte tant de peines. L'acide, le sucre sont sous nos mains. La nature est une ; mais nous ne la voyons pas.

Les économistes & leurs semblables s'étourdissent de mots qu'ils n'entendent pas. Ils se plaignent ensuite du peu de conception d'autrui ; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand systême. Comme tout cela rit à l'œil sur le papier !

CHAPITRE DCXXXII.

D'Argenson.

IL monta en 1697 la machine de la police, non telle qu'elle existe aujourd'hui ; mais il en a imaginé le premier les ressorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-

fait. Son jeu admet des modifications variées; mais elles ne ſont pas toutes également difficiles, parce que la machine eſt toute dreſſée & ſubordonnée dans toutes ſes parties bien jointes à la main du chef: ce qui étoit néceſſaire; les agens de la police devant être ſoumis à une diſcipline exacte, qui doit ſe rapprocher beaucoup de la diſcipline militaire.

D'Argenſon fut ſévere, peut-être parce qu'il ſentit, en donnant la premiere impulſion, une réſiſtance que ſes ſucceſſeurs ont moins éprouvée. On a cru long-tems qu'un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Pluſieurs ont trop appeſanti la main, parce qu'ils ne connoiſſoient pas le peuple de Paris; peuple chaud, mais ſans férocité, dont tous les mouvemens ſe devinent, & par conſéquent facile à mener. Qui ſeroit ſans pitié dans cette place, ſeroit un monſtre.

Le peuple qui a toujours des idées confuſes de licence, & qui craint le lieutenant de po-

lice, comme les écoliers craignent le correcteur du college, n'a pas toujours eu pour cette place le respect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une espece de commissaire dont on pouvoit bafouer la robe ; & cette magistrature a paru plaisante à la folie inconsidérée de quelques jeunes colonels. Mais on a senti de nos jours que l'administration d'un lieutenant de police devoit avoir sa force, son poids, sa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *correcteur* subordonné à son tour, répete les mots que lui adresse, à ce qu'il prétend, le premier président du parlement : *clarté*, *propreté*, *sûreté*. Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne sait pas que ce n'est qu'une vaine formule, & que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

Il est assez plaisant d'imaginer que l'on espionne, en tems & lieu, celui qui fait espionner à son gré les autres citoyens. Ainsi

les chaînons qui lient les hommes dans l'ordre politique, sont réellement incompréhensibles. Celui qui n'admire pas comment la société existe & se soutient, par la réaction simultanée de ses membres, & qui ne voit pas la *queue* du serpent rentrant dans sa *gueule*, emblême antique de tout gouvernement, n'est pas né pour réfléchir.

On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle, sur la police de Paris & sur M. d'Argenson, premier du nom. On pourra faire une comparaison secrete de ce qui ressemble encore aujourd'hui avec ce qui ne ressemble plus. Je me dispenserai du commentaire.

« Les citoyens d'une ville bien policée » jouissent de l'ordre qui y est établi, sans » songer combien il en coûte de peines à » ceux qui l'établissent, ou le conservent, » à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes, sans en avoir aucune connoissance; & » même plus l'ordre d'une police ressemble » par son uniformité à celui des corps céles-

» tes, plus il est insensible ; & par conséquent
» il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est
» plus parfait. Mais qui voudroit le connoître
» & l'approfondir, en seroit effrayé. Entre-
» tenir perpétuellement dans une ville, telle
» que Paris, une consommation immense,
» dont une infinité d'accidens peuvent tou-
» jours tarir quelques sources ; réprimer la
» tyrannie des marchands à l'égard du pu-
» blic, & en même tems animer leur com-
» merce ; empêcher les usurpations mutuelles
» des uns sur les autres, souvent difficiles à
» démêler ; reconnoître dans une foule in-
» finie tous ceux qui peuvent aisément y ca-
» cher une industrie pernicieuse, en purger
» la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils
» peuvent lui être utiles par des emplois dont
» d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou
» ne s'acquitteroient pas si bien ; tenir les
» abus nécessaires dans les bornes précises de
» la nécessité qu'ils sont toujours prêts à fran-
» chir, les renfermer dans l'obscurité à la-
» quelle ils doivent être condamnés, & ne les

» en tirer pas même par des châtimens trop » éclatans ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & » utilement ; pénétrer par des conduits souterreins dans l'intérieur des familles, & » leur garder les secrets qu'elles n'ont pas » confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en » faire usage ; être présent par-tout sans être » vu ; enfin, mouvoir ou arrêter à son gré » une multitude immense, & être l'ame toujours agissante, & presqu'inconnue de ce » grand corps : voilà quelles sont en général » les fonctions du magistrat de la police. Il » ne semble pas qu'un homme seul y puisse » suffire, ni par la quantité des choses dont » il faut être instruit, ni par celle des vues » qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il » faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caracteres » qu'il faut prendre ; mais la voix publique » répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

» Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent por-

» tées au plus haut degré. Auſſi le feu roi ſe » repoſoit-il entiérement de Paris ſur ſes » ſoins. Il eût rendu compte d'un inconnu » qui s'y ſeroit gliſſé dans les ténebres ; cet in- » connu, quelqu'ingénieux qu'il fût à ſe ca- » cher, étoit toujours ſous ſes yeux ; & ſi » enfin quelqu'un lui échappoit, du moins ce » qui fait preſque un effet égal, perſonne » n'eût oſé ſe croire bien caché. Il avoit » mérité que dans certaines occaſions impor- » tantes, l'autorité ſouveraine & indépen- » dante des formalités appuyât ſes démar- » ches ; car la juſtice ſeroit quelquefois hors » d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe dé- » barraſſer de tant de ſages liens dont elle » s'eſt chargée elle-même.

» Environné & accablé dans ſes audiences » d'une foule de gens du menu peuple pour la » plus grande partie, peu inſtruits eux-même » de ce qui les amenoit, vivement agités » d'intérêts très légers & ſouvent très-mal » entendus, accoutumés à mettre à la place » du diſcours un bruit inſenſé, il n'avoit ni

» l'inattention ni le dédain qu'auroient pu » s'attirer les personnes ou les matieres. Il » se donnoit tout entier aux détails les plus » vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison » nécessaire avec le bien public ; il se con- » formoit aux façons de penser les plus gros- » sieres ; il parloit à chacun sa langue, quel- » qu'étrangere qu'elle lui fût ; il accommo- » doit la raison à l'usage de ceux qui la con- » noissoient le moins ; il concilioit avec » bonté des esprits farouches, & n'employoit » la décision d'autorité qu'au défaut de la » conciliation. Quelquefois des contestations » peu susceptibles ou peu dignes d'un juge- » ment sérieux, il les terminoit par un trait » de vivacité plus convenable & aussi effi- » cace. Il égayoit même, autant que la ma- » gistrature le permettoit, des fonctions » souverainement ennuyeuses & désagréa- » bles, & il leur prêtoit de son propre fonds » de quoi le soutenir dans un si rude travail.

» La cherté étant excessive dans les années » 1709 & 1710, le peuple injuste, parce

» qu'il souffroit, s'en prenoit en partie à » M. d'Argenson, qui cependant tâchoit par » toutes sortes de voies de remédier à cette » calamité. Il y eut quelques émotions qu'il » n'eût été ni prudent ni humain de punir » trop sévérement. Le magistrat les calma; » & par la sage hardiesse qu'il eut de les bra- » ver, & par la confiance que la populace, » quoique furieuse, avoit toujours en lui. » Un jour, assiégé dans une maison où une » troupe nombreuse vouloit mettre le feu, » il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla, » & appaisa tout. Il savoit quel est le pouvoir » d'un magistrat sans armes; mais on a beau » le savoir, il faut un grand courage pour » s'y fier. Cette action fut récompensée ou » suivie de la dignité de conseiller d'état.

» Il n'a pas seulement exercé son courage » dans des occasions où il s'agissoit de sa » vie autant que du bien public, mais encore » dans celles où il n'y avoit pour lui aucun » péril que volontaire Il n'a jamais manqué » de se trouver aux incendies, & d'y arri-

» ver des premiers. Dans ces momens si » pressans & dans cette affreuse confusion, » il donnoit les ordres pour le secours, & en » même tems il donnoit l'exemple, quand » le péril étoit assez grand pour le deman- » der. A l'embrasement des chantiers de la » porte Saint-Bernard, il falloit, pour pré- » venir un embrasement général, traverser » un espace de chemin occupé par les flam- » mes. Les gens du port, & les détachemens » du régiment des Gardes hésitoient à tenter » ce passage. M. d'Argenson le franchit le » premier, se fit suivre des plus braves, » & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie » de ses habits brûlés, & fut plus de vingt » heures sur pied, dans une action conti- » nuelle. (1)

» Quelqu'étendue que fût l'administra-

---

(1) Fontenelle ajoute: *Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du sénat à la tête d'une armée.* C'est une phrase collégiale, & qui déparoit, je crois, ce beau morceau. Je l'ai retranchée.

» tion de la police, le feu roi ne permit pas
» que M. d'Argenſon s'y renfermât entiére-
» ment; il l'appelloit ſouvent à d'autres fonc-
» tions plus élevées & plus glorieuſes, ne
» fût-ce que par la relation immédiate qu'el-
» les donnoient avec le maître, relation tou-
» jours ſi précieuſe & ſi recherchée. Tantôt
» il s'agiſſoit d'accommodement entre per-
» ſonnes importantes, dont il n'eût pas été
» à propos que les conteſtations éclataſſent
» dans les tribunaux ordinaires, & dont les
» noms exigeoient un certain reſpect auquel
» le public eût manqué. Tantôt c'étoient des
» affaires d'état qui demandoient des expé-
» diens prompts, un myſtere adroit, & une
» conduite déliée. Enfin, M. d'Argenſon
» vint à exercer réglément auprès du roi un
» miniſtere ſecret & ſans titre, mais qui n'en
» étoit que plus flatteur, & n'en avoit même
» que plus d'autorité »

Fontenelle n'a point parlé de la ſévérité de M. d'Argenſon, de ſon penchant à punir; ce qui eſt plutôt un indice de foibleſſe que de force.

Hélas, les loix humaines, imparfaites & grossieres, ne peuvent descendre dans l'abyme du cœur humain & y surprendre la cause des délits qu'elles ont à punir! Elles ne jugent que des surfaces ; elles absoudroient peut être celui qu'elles condamnent ; elles frapperoient celui qu'elles laissent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l'avoue. Cependant elles ne devroient pas négliger tout ce qui sert à révéler l'intérieur de l'homme. Elles doivent estimer la force des passions naturelles & indestructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes ; avoir égard à l'âge, au sexe, au tems, au jour ; ce sont des regles fines, qui n'ont pu se trouver dans la tête du législateur, mais qui doivent se rencontrer dans celle d'un lieutenant de police.

Il y a aussi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s'égarent semble diminuer la faute ; où il faut une sorte de circonspection, pour que le châtiment ne se trouve pas en opposition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtiment paroîtroit ridicule

ou barbare, & que l'indignation pourroit rejaillir ſur la loi & ſur le magiſtrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions ſur le caractere de pluſieurs lieutenans de police, ſavoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry*, M. *Nicolas-Jean-Baptiſte Ravol d'Ombreval*, M. *Réné Hérault*, & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynaſtie, qui s'appelloit M. *Gabriel-Nicolas de la Reynie*. Les autres plus liés aux événemens publics me ſont connus.

M. Le Noir eſt aujourd'hui le quatorzieme lieutenant-général de police de Paris. Il a changé pluſieurs fois en un miniſtere de compaſſion & d'indulgence un miniſtere de juſtice & de rigueur, & l'ordre public n'en a pas ſouffert.



CHAPITRE DCXXIV.

Maître-ès-Arts.

C'EST un homme qui a mis dans ſa tête quelques fragmens de la pitoyable logomachie, baſe de cette philoſophie ſcholaſtique, l'opprobre de la raiſon humaine. On appelle ces cahiers obſcurs, *Cours complet de philoſophie.* Ces cahiers ne font qu'induire la jeuneſſe en erreur, lui rendre l'eſprit faux, l'accoutumer à ſe payer de mots, alimenter ces queſtions frivoles qui ont retardé les progrès de l'eſprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge, ait grand ſoin de n'avoir rien dans la tête qui reſſemble aux idées de Locke, de Newton & de Deſcartes, après quoi il lui eſt permis d'enſeigner les mêmes ſottiſes à ſa claſſe.

On avoit propoſé l'impreſſion des cahiers; mais le profeſſeur fait prudemment de s'y oppoſer. Que ſeroit ce galimatias dicté dans la

la pouſſiere des claſſes, devant les lumieres de notre ſiecle ?

C'eſt avec raiſon qu'on a dit : comment ſe fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens, & pas une bonne grammaire ; des milliers de profeſſeurs en éloquence, & pas un ſeul profeſſeur éloquent ; des milliers de rhéteurs, & pas une bonne rhétorique ; des milliers de profeſſeurs de philoſophie, & pas un ſeul bon ouvrage philoſophique émané d'eux ; des milliers de régens, & pas un bon plan d'études ? C'eſt qu'il n'appartient qu'à la voie de la preſſe de réformer les erreurs, de propager les vérités. Telle eſt la vraie langue de l'inſtruction univerſelle.

Il ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire & pas le ſens commun ; ainſi qu'il ne faut que douze ſols à un homme & la trouvialle d'un vieux bouquin pour en faire un académicien de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il rencontre ſur le quai un volume vermoulu, de ces peſans érudits du quatorzieme ſiecle. Ce bouquin trai-

tera des noms & ſurnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'eſt un fatras immenſe, mais étonnamment docte De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que perſonne n'aura eu le courage de lire, mon aſpirant tirera ſans peine quatre ou cinq diſſertations qui obtiendront trois médailles ; & le voilà dans l'anti-chambre de l'académie françoiſe.

CHAPITRE DCXXXIII.

Du ſiecle littéraire de Louis XIV.

On le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaiſſer les écrivains actuels. Il eſt tems de les venger. Le ſiecle de Louis XIV n'a produit que des poëtes ſous le nom même d'orateurs. Rien ſur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'eſprits, eſt peut-être la ſcience la plus ſuſceptible des ornemens de

l'éloquence. La morale ſe prête à toutes les formes agréables; & comme elle embraſſe les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails qui, dans les autres ſciences, ſont froids & inanimés.

L'attraction newtonienne eſt admirable ſans doute; mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus ſociables, qui perfectionne en nous le ſentiment de la bienfaiſance, eſt bien préférable à peindre & à démontrer. Elle exiſte, cette attraction intime; elle eſt le lien des hommes & le chef-d'œuvre de la légiſlation.

Notre éloquence, fondée ſur ces principes, eſt donc bien ſupérieure à celle du ſiecle dernier. Des poëtes rampans, des orateurs mercénaires, ont fait fumer un encens dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la proſtitution du bel-eſprit n'a été pouſſée ſi loin qu'aux pieds de Louis XIV.

Les hommes ſont de grands enfans. Quelques ſtatues, quelques tableaux, quelques mor-

ceaux de poésie font donner à un siecle, qui d'ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de siecle des beaux-arts, de siecle de gloire.

La révocation de l'édit de Nantes en 1685 a passé sans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous disons donc hardiment que ce siecle, malgré sa renommée, n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en seroit pas de même aujourd'hui. La littérature surveille le gouvernement, & lui sauveroit un pareil écart.

Qu'importe que l'on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, grossier flatteur; & des tragédies de Racine, simple & fin courtisan, qui s'occupoit de la grace versatile? Ce sont là des niaiseries en comparaison des matieres politiques sur lesquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

Un grand bien que la philosophie moderne a fait aux hommes, c'est de les convaincre, après tant de siecles d'erreurs & de persécutions, que la religion se persuade & ne se

commande pas ; que le premier doute ſur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embraſſer. L'expérience prouve que cette ſage tolérance eſt avantageuſe à tous les pays qui l'ont adoptée ; que la paix y regne & que les eſprits y ſont plus diſpoſés aux vertus qui caractériſent le vrai chrétien.

Toute la littérature du ſiecle dernier a été infeſtée non-ſeulement de l'adulation la plus contagieuſe, mais encore des idées les plus fauſſes & les plus ridicules ; & nous n'appercevons, dans ces prétendus modeles d'éloquence, qu'un aſſemblage de mots oiſeux, qu'un jargon inſoutenable, pour peu qu'on ſoit accoutumé aux ouvrages modernes & ſubſtanciels, où la raiſon élevée parle, touche & convainc.

C'eſt encore là une de ces vérités combattues ; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons eſprits attentifs. Ils examineront les reproches juſtement faits à cette éloquence du dernier ſiecle ; & avec

le tems cette même vérité que l'on couvroit d'outrages, fortira de deffous le nuage & fera généralement admife

Il ne faut donc point s'étonner des contradictions ; elles font néceffaires ; elles fervent plus qu'elles ne nuifent ; elles portent la lumiere dans les yeux qui refufoient de voir ; & ce n'eft toujours qu'après la plus belle défenfe que la prévention & la fottife abandonnent les préjugés littéraires.

Celui qui le premier a eu le courage de les combattre, effuie le torrent d'injures que le pédantifme tient en réferve. Mais il faut fourire des attaques du pédantifme.

L'humanité, ce mot que le *journalifme* voudroit encore profcrire ; ce mot, commenté dans les écrits de plufieurs fages modernes, eft celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendriffantes : il a mérité conféquemment de devenir le plus beau qui foit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs refpectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans fon

ſillon, a rendu ſes travaux reſpectables, a enfanté des lumieres nouvelles ſur la culture, la population, l'induſtrie, le commerce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot ſera développé, plus grande ſera la gloire de l'homme; & c'eſt aux écrivains, qui hâtent les progrès de la raiſon univerſelle, auxquels on ſera redevable du bien qui ſe fera au nom de ce mot, qu'ils doivent s'appliquer conſtamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

Notre ſiecle, malgré ſes avantages, doit cependant être conſidéré, moins comme le ſiecle des vérités, que comme le ſiecle de tranſition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre, qu'on n'a pas eu le tems de fixer, d'une maniere invariable, des principes ſolidement établis. Auſſi, (faut-il l'avouer?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque choſe d'arbitraire & de flottant, qui s'oppoſe à la perfection de la morale & de la politique.

Préſentement que les principales erreurs

ſont expulſées, il ſeroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de haſardeux. Il faut ſoumettre à l'examen juſqu'aux inſtrumens employés à renverſer l'édifice du menſonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

Séneque a dit quelque part : il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plus tôt ; on le ſeroit de même, ajoute-t-il, ſi l'on ſouhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je ſuis fou de cette maniere. Je voudrois que l'inſtant de ma naiſſance eût été marqué dans cinq à ſix cents ans, parce qu'il y a à préſumer que les arts conſolateurs iront en ſe perfectionnant, que l'imprimerie, qui ne fait que de naître & qui a déjà produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers, & d'enſeigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'eſt en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philoſophie. Le fanal eſt allumé & domine l'Europe. Le vent du deſpotiſme, en courbant la flamme, ne

peut que l'attifer & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être juſtes & modérés. S'ils ne le ſont pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées ſur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre? Il écraſe, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laiſſe la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre la vérité s'écriera: *tel homme eſt un oppreſſeur & l'ennemi des hommes!* Alors les ſyllabes qui compoſent ſon nom, ſeront une injure. Dès qu'il ſera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un ſon odieux.

L'homme a connu ſes droits. Le regne du menſonge eſt paſſé. L'homme fait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliſte, le chantre de la vertu; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la ſociété. Il déteſte l'oiſif adulateur, habitant des

cours ; il méprise la trop grande foule de ces hommes inutiles qui disent servir les autels ; il marque du doigt les *narcisses*, les tyrans de la pensée, & ceux qui prennent le masque de la religion pour la déshonorer ; & ce qui augmente la force légitime de cette philosophie, qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre, c'est que les connoissances des écrivains sont détaillées aujourd'hui à l'usage de tous les individus de la société.

Mais les Parisiens, gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs misérables journaux & aux prononcés académiques, sont encore presque tous esclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux, coulans, de la grace & de la mollesse dans la langue, comme s'il s'agissoit de mettre en chant toutes les phrases de la langue. Telle est l'ame d'un écrivain, tel est son idiôme.

On devroit rappeller plutôt les mots hors d'usage ; on devroit même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieusement accumulées, il faudroit étendre la lan-

gue & la renforcer. N'eſt-il pas déplorable que notre penſée ſoit toujours au-deſſus de notre expreſſion, & que l'inſtrument qui devroit obéir ſe trouve rebelle? Qu'il ſoit moins poli, qu'il ait plus de mouvement, & il aura plus de juſteſſe. Tant que notre eſprit eſt bon, notre diſcours eſt excellent.

Quand vous verrez un auteur obéiſſant à ce goût conventionnel dont le langage ſera affecté & fardé, penſez la même choſe de ſon ame: la parole eſt le viſage du caractere intérieur: n'attendez rien de mâle, ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'apperçois la franchiſe & la probité de Corneille dans ſon ſtyle plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme ſouple & adroit. Fénelon trempe ſa plume dans ſon cœur, lorſqu'il écrit. Je vois le front ingénu de la Fontaine empreint à chaque vers de ſes fables. La préciſion de la Bruyere m'annonce un caractere ferme & ſévere. Le ſtyle de Rouſſeau me révele un homme ardent & paſſionné. Enfin, je goûte

la réponſe de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen ſûr de domter tous ſes rivaux : *Mon fils, vivez bien*, lui dit-il ; *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le ſont pas.*

CHAPITRE DCXXXIV.

Originalité.

RIEN ne diſpenſe des uſages, des modes & des cérémonies, comme l'originalité. Tel ſe fait original pour dire ſans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, & pour ſe diſpenſer des devoirs & des bienſéances de ſociété. On l'excuſe de tout, & en tout, parce qu'il eſt original ; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au-deſſous de l'homme médiocre. Ainſi l'originalité touche à la ſottiſe, quand on ne ſait pas s'y maintenir avec une ſupériorité décidée. On ne ſauroit étudier ce rôle ; il faut qu'il vienne d'inſtinct.

De même qu'il eſt toujours permis aux

femmes de ne favoir point l'orthographe, à condition qu'elles mettent beaucoup d'efprit dans leur ftyle, on accorde à un homme le privilege d'être original, s'il a vraiment une maniere à lui, & bien caractérifée. On paffe auffi la bizarrerie à celui qui excelle dans une fcience ou dans un art.

Mais ce n'eft point dans la foule immenfe de la capitale, parmi cette multitude dont le langage & les manieres font uniformes, que l'on trouvera l'homme vraiment original; c'eft dans la province, dans la campagne, au fond d'un cloître, hors de l'empire tyrannique de l'ufage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different effentiellement des François fur ce point; les uns, comme dit Sterne, font des médailles dont l'empreinte eft entiere; les autres, des pieces de monnoye où elle ne paroît plus, à raifon du trop grand frottement qu'occafionne l'abus de la fociété.

CHAPITRE DCXXXV.

Bâtimens.

LA maçonnerie a recomposé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a ſpéculé ſur des terreins ; on a appellé des régimens de Limouſins, & l'on a vu des monceaux de pierres de taille s'élever en l'air, & atteſter la fureur de bâtir.

Si ce goût ſervoit à la commodité publique, on pourroit lui donner des éloges, mais c'eſt la maçonnerie, & non l'architecture, qui triomphe : le parvenu veut avoir des appartemens ſpacieux, & le marchand prétend ſe loger comme le prince.

Tandis que les ſalles de ſpectacle s'élevent de toutes parts, qu'on a rebâti l'opéra, le théatre françois, le théatre dit italien, l'Hôtel-Dieu demeure reſſerré dans ſon enceinte mal-ſaine ; on a conſtruit des boudoirs, des ſalles de bains ; chacun a bâti pour ſoi, s'eſt

livré aux recherches voluptueuſes, & les lits des hôpitaux ſont demeurés les mêmes.

Les ſpéculateurs ont appellé les entrepreneurs qui, le plan dans une main, le devis dans l'autre, ont échauffé l'eſprit des capitaliſtes. Les jardins ſe ſont pétrifiés, & de hautes maiſons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

Le milieu de la ville a ſubi les métamorphoſes de l'infatigable marteau du tailleur de pierres : les Quinze-vingts ont diſparu, & leur terrein porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers ; les invalides, qui ſembloient devoir repoſer au milieu de la campagne, ſont environnés de maiſons nouvelles ; la Vieille-monnoie a fait place à deux rues ; la chauſſée d'Antin eſt un quartier nouveau & conſidérable.

Plus de porte Saint-Antoine. La Baſtille ſeule a l'air de tenir bon, de vouloir épouvanter ſans ceſſe nos regards de ſon hideuſe figure. Sur ces foſſés, témoins des jeux ſanglans de la fronde, s'élevent des bâtimens qui feront

douter s'il y eût jamais là des remparts que le boulet a frappés.

Les grues qui font monter en l'air des pierres énormes, environnent Sainte-Genevieve & la paroiſſe de la Madeleine. Dans les plaines voiſines de Mont-Rouge, on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diametre, & qui épuiſent les carrieres.

Malgré cette multitude de bâtimens nouveaux, les loyers n'ont pas baiſſé de prix; la population n'a point augmenté; il eſt venu une foule d'étrangers, de curieux, de provinciaux oiſifs, de laquais. On demeure à Paris, mais on n'y ſéjourne que l'hiver. Paris eſt déſert l'été: il n'en faut pas moins des appartemens vaſtes, qui demeurent vuides pendant la moitié de l'année.

Les chambres trouvent toujours des locataires; & tandis que pluſieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits ſe diſputent des tanieres & des manſardes.

L'architecture a cherché des formes nouvelles;

velles ; & ce caractere d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantasque, & les palais sont devenus des bagatelles. La maison de feue madame Thelusson offre un domicile étrange ; mais on dit qu'il étoit tems d'ôter à l'architecture sa pesante gravité, & de la soustraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'architecture, jadis majestueuse & qui ne dérogeoit pas, s'est ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & satisfait toutes les intentions de la débauche & du libertinage ; les issues secretes & les escaliers dérobés sont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de nos désordres, est non moins licencieuse que notre poésie érotique.

Il paroît qu'on ne songe pas à déserter Paris ; car c'est à qui se logera d'une maniere plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du siecle, est jugé sans ima-

gination, eût-il quelque chofe du ftyle de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la juftice. Oh, fi l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles, ce code ténébreux & ces formes barbares où fe plait & fe nourrit la chicane, comme dans un labyrinthe approvifionné & digne d'elle!

Verra-t-on la population s'augmenter lorfqu'il y a de quoi loger le double d'habitans?

Les maçons ont dû faire fortune: auffi font-ils fort à leur aife, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur; mais le pauvre Limoufin, qui plonge fes bras dans la chaux, femblable au foldat, refte au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maçon qui voit la truelle, mais qui ne la touche pas, vifite en équipage les phalanges éparfes de fon régiment plâtreux, & reffemble à un colonel qui fait une revue.

Tandis que l'on ne parle que de quitter

Paris & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit ſans ceſſe à la ville.

Je ne ſais ſi les maiſons appellent tôt ou tard les habitans; s'il faut qu'elles ſe rempliſſent inévitablement; ſi la caſe ſuppoſe néceſſairement l'animal qui doit en remplir le vuide; ſi les murailles attirent & fixent l'eſpece humaine: mais ce n'eſt pas tout que d'être logé.

En attendant que toutes les autres aiſances ſe joignent à celle-ci, on déſerte les provinces beaucoup plus que l'on ne faiſoit autrefois. On retombe l'hiver & de toutes parts ſur la capitale; c'eſt un penchant univerſel & preſqu'invincible. On dit qu'on aime le lieu où triomphent les beaux arts, & l'on n'avoue pas que c'eſt le goût du plaiſir & ſouvent du libertinage qui vient chercher ces aſyles, où l'on file à ſon gré une vie voluptueuſe & clandeſtine.



CHAPITRE DCXXXVI.

Ouvriers en bâtimens.

MAIS celui qui veut bâtir, en achetera le plaiſir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes, de maçons, de charpentiers, de ſerruriers, de menuiſiers, de couvreurs, de carreleurs ; & puis ſurviendront les jurés experts, qui ont leur marche oblique.

Vainement aura-t-il fait un devis avec un ſeul homme, pour que celui-ci lui livre la maiſon, *les clefs à la main.* Des loix bizarres proſcrivent ce marché pour la bonne ville de Paris ; elles y défendent les marchés en gros ; il faut en faire un pour chaque ſorte d'ouvrage.

Un ſeul homme ſe contenteroit d'un profit honnête ; mais il faut être mangé par pluſieurs artiſans, chacun dans ſon métier.

Il faut donc appeller *deux entrepreneurs*, l'un pour la maçonnerie, l'autre pour la charpente. Il faut traiter ſéparément avec eux; mais le maçon & le charpentier s'entendent d'abord entr'eux, enſuite avec les autres ouvriers, pour cacher reſpectivement leurs fautes & leurs malverſations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage ſous main à multiplier les frais, ſe liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude, par un uſage antique & verbal, ils ſont unis pour ſe répondre des événemens, & pour partager la perte, ſi contre toute attente leur manœuvre étoit dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts eſt préparé d'avance; ils ſont d'intelligence avec les ouvriers en bâtimens; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne ſortira point du dédale où il ſe trouve enfermé. Chaque ouvrier, ſa toiſe en main, viendra lui demander le double; le procès-

verbal du juré-expert diminuera quelque chose pour la forme ; & la besogne, fût-elle mauvaise, sera payée, parce que les jurés-experts sont les juges de tous ceux qui refuseroient d'être ruinés à l'amiable.

Les ouvriers en bâtimens sont plus rusés & encore plus heureux que les procureurs dans ce qu'ils piratent ; car ils ont eu l'art jusqu'ici de conserver leur réputation.

Un procureur, lorsqu'il manque à la probité, est obligé, pour s'enrichir, de travailler sur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ses adversaires & ses cliens deviennent ses antagonistes & ne lui épargnent pas les épithetes. Plusieurs voix le dénoncent, & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte, l'ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen, qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'éleve ; & la bâtisse d'une maison vaut plus que dix procès.

L'architecte ne manque jamais de pré-

texte à changer de plan, & à demander des augmentations. Le moindre embelliſſement doublera la ſomme.

Tel *devis* ne monte ſur le papier qu'à trois ou quatre cents mille livres; l'architecte a donné ſa parole d'honneur que la dépenſe n'ira point au delà. On commence la conſtruction; l'édifice à moitié achevé coûte déjà ſept cents mille livres, parce que le propriétaire a eu une petite fantaiſie; c'eſt la tache du péché originel. Le propriétaire eſt dégoûté; il ne peut ni vendre ni continuer; il faut qu'il ſe ruine; il l'eſt méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec ſon plan. Le propriétaire n'a ni terrein ni hôtel; il a des pierres & des terraſſes qui attendent leur toiture.

C'eſt l'architecte qui a inſpiré lui-même au bâtiſſeur l'idée de quelques changemens. Dès que celui-ci a donné dans le piege, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers preſque toujours leurs confreres, ſoutiennent leurs prétentions déréglées.

CHAPITRE DCXXXVII.

Maçons.

Qui eſt-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette eſpece fît de la *muſique*, en conſtruiſant un mur ? Voici comment il veut participer à l'art des Pergoleſe, des Gluk & des Grétri.

Tous les murs des maiſons de ville doivent être conſtruits en totalité, ou en pierres de taille, ou en moëlons ; ou partie en pierres de taille, & partie en moëlons. Ces trois conſtructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, conſtruit de l'une des trois manieres citées, eſt de ne point ſe trouver d'à-plomb. Il eſt rare que le maçon commette cette faute ; elle eſt trop viſible ; il en feroit trop tôt convaincu.

A l'égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de

chose, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les frais de voiture, pour les transporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruse & la fripponnerie du maçon triomphent & se cachent, c'est dans les murs en pierres de taille, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaisseur du mur, pour que le mur soit très-solide; & le propriétaire paie cher pour cette dépense fondamentale.

Que fait le maçon imposteur? Il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaisseur, il le met debout de chaque côté du mur, de maniere que les deux carreaux ressemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil est trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaisseur en un seul morceau de pierre, il n'en a que six en deux morceaux; & si le morceau en pierre vaut six livres, les deux morceaux ne valent que vingt ou trente sols.

Il reste un vuide de quatorze pouces entre

les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laiſſe le vuide par économie ; mais quand il a un reſte de pudeur, il le remplit avec des débris de cheminées, ou par de petits morceaux de moëlons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit puniſſable, en terme de coterie ou de maçonnerie, eſt appellé *faire de la muſique*, par reſſemblance des lignes & des eſpaces dans les papiers de muſique. Ainſi, non-ſeulement le maçon vole, mais il en plaiſante encore.

Il enleve au propriétaire la ſolidité de ſon mur, & à ſa bourſe quatre livres dix ſols, ſur ſix livres, chaque fois qu'il répete ce vol.

Beaucoup de maçons s'en rendent coupables, d'autant plus intrépidement, que les gens du métier ſont les ſeuls qui puiſſent s'en appercevoir ; encore faut-il que le maçon ſoit groſſier dans ſon travail. Quand il ne l'eſt pas, quand il a eu recours à une certaine ruſe, les gens du métier eux-mêmes n'y connoiſſent plus rien qu'en perçant la pierre au

milieu, ou le mur à côté de la pierre *soupçonnée carreau.*

On s'en apperçoit si la pierre n'est point piquée à la pointe du marteau, ou si elle n'est pas sciée dans le sens du plat de la pierre; mais les maçons habiles la font piquer ou scier dans le sens du plat représentant la pierre.

Qu'on s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs. C'est en faisant de *la musique* de cette sorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra; & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de sa musique sublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'est jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'esprit d'un particulier, ou d'une communauté, manque seulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la suite; il va abuser un autre citoyen que la ruineuse manie de bâtir a saisi, & qui ne sait pas que le maçon est expert *en musique.*

Les constructeurs du Colysée ont été de

grands *musiciens*. Aussi contemplez sa figure.

On voit encore des vestiges du Colysée bâti par les Romains ; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année on a vu une portion se briser, se fendre ou s'écrouler. A la septieme année, il a été interdit pour toujours, à cause de sa mauvaise construction & des risques que le public courroit en le fréquentant. Il seroit déjà écroulé entiérement, si en attendant le jugement des procès, il n'y avoit pas été mis bien des étais ; mais avant peu il n'en existera plus rien par sa chûte universelle.

Les procès résultans de sa vicieuse construction ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens, & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

La tête la plus fortement organisée ne sauroit débrouiller ce chaos juridique ; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point bailler désormais des fonds pour tout édifice où ils ne seront pas maîtres absolus.

Monſeigneur le comte d'Artois vient de purifier ce terrein par une acquiſition ſolemnelle.

Les ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colyſée. Quel que ſoit l'arrêt qui interviendra, il eſt de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuiſiers, ſerruriers écraſent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de juſtice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour. *Quod erat demonſtrandum.*

CHAPITRE DCXXXVIII.

Charpentiers.

Ils commencent par demander au propriétaire qu'il leur fourniſſe les *bois de charpente.* La hache les a bientôt défigurés ; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers ſuppoſent quelquefois plus de chevrons

que la longueur & la largeur du plancher ne pourroit en contenir, quand même tous les chevrons seroient mis à côté l'un de l'autre & sans aucun espace.

Un mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante-cinq mille livres.

On vient d'imaginer tout récemment une nouvelle construction qui économisera la charpente en grosses poutres, partie très-coûteuse. On donnoit aux charpentes une pesanteur inutile, & qui écrasoit les bâtimens. On va dresser les charpentes d'une maniere non moins solide & infiniment plus légere. C'est une coupe géométrique, très-ingénieuse & très-simple; mais il faut la décrire avec le crayon & non avec la plume.

On dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale, n'ayant point été coupé dans les tems convenables, est sujet à pourrir avant un demi-siecle, & que dans cent ans, toutes les charpentes des maisons seront vermoulues &

tomberont en poudre. Ceux qui feront alors vérifieront fi cette affertion eft fondée.

Si elle l'étoit, les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux, & leur négligence intéreffée auroit peut-être eu une prévoyance toute particuliere comme très-favorable à l'efprit de corps, que l'on reconnoît dans toutes fes œuvres.

Je n'ai pas befoin de dire que les charpentiers ont pris faint Jofeph pour leur patron; plufieurs s'eftiment ennoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaifanteries bouffonnes des actes de piété; car tout fe concilie dans la tête des charpentiers comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne paffent pas néanmoins pour irréligieux, malgré les gaudrioles licencieufes qu'ils fe permettent, en préfence de leurs femmes & de leurs enfans, fur la bonhomie du patron. Il eft raillé & invoqué.

CHAPITRE DCXXXIX.

Jurés-experts.

Il eſt défendu aux jurés-experts de recevoir aucun préſent des parties. Croyez-vous que cette loi ſoit religieuſement obſervée ? Ces jurés-experts ſont quelquefois les véritables entrepreneurs ſecrets ; & quand ils ne le ſont pas, ils ſe font nommer par les ouvriers, & pour y parvenir ils les favoriſent de préférence.

La dangereuſe vénalité des charges a fait créer ces offices qui ne manquerent pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faiſoient bâtir, alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres, ſi l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts, l'une ſous le titre d'*architectes jurés experts bourgeois*, avec défenſe d'entreprendre aucun ouvrage ; & l'autre de

jurés-

jurés-entrepreneurs, c'eſt-à-dire, de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

Quand les deux experts nommés ne ſont pas du même avis dans une conteſtation relative à un bourgeois, ſurvient un troiſieme expert ; mais il ne peut être pris que dans la premiere colonne. Le troiſieme expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti mitoyen, un peu plus haut que l'un & un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle *ſavoir ſon métier*. Auſſi l'ouvrier devine-t-il d'avance & ſans ſe tromper à quoi ſon mémoire ſera réduit ; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtiſſeur paie donc trois jurés-experts ; &, gagnât-il, il eſt toujours foulé par les frais en juſtice réglée.

Le juré-expert pince toujours un ſol pour livre de ſa taxe. N'eſt-ce pas inviter l'ouvrier à enfler ſon mémoire ? Il eſt de fait que le plus honnête homme le groſſit d'un ſixieme de trop. Que penſer des autres ? Et comment parer à la ſéduction à prix d'argent ? Com-

ment ôter aux jurés-experts la facilité de se laisser corrompre?

CHAPITRE DCXL.

Du ton militaire.

Le ton militaire a long-tems régné en France. On ne pouvoit se présenter sans un air dispos, leste & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté. Mais on passoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l'esprit de justesse, & l'on a tempéré cet air qui, dans son excès, n'avoit plus bonne grace.

Depuis on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé sensément qu'il y en avoit de plus réelles. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conséquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens, à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les

corrigera bientôt, le point de la vraie politesse a été enfin rencontré.

Le militaire ne craint point le péril, mais la fatigue & sur-tout l'absence du luxe. Il faut que le militaire traîne des chariots de cuisine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à son équipage. Aussi les vivres & les fourrages absorbent-ils toute l'attention des généraux. Et dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

Paris amollit les militaires plus que toute autre ville du royaume. Ils y perdent l'habitude indispensable de la discipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raisonnemens dangereux qu'ils ne doivent point connoître. Il est donc d'une saine politique de les éloigner de la capitale, de ses plaisirs & de sa licence, autant qu'il sera possible.

Le penchant à l'insubordination & à un examen téméraire se fortifie au milieu de cette

foule d'hommes oisifs & aisés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la sensualité.

Les jeunes officiers sont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux de leurs noms & échappés de la cour, dans un âge éloigné de l'expérience, se sont mis en tête qu'ils commandoient souverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité sous les noms d'*Instructions*, d'*Extraits de l'ordonnance*. L'officier fatigué d'une soumission toute nouvelle, à laquelle l'ordre du souverain pouvoit seul l'assujettir, rebuté de la multiplicité des exercices & de leur contradiction avec les manœuvres de *l'ordonnance* qu'il falloit savoir pourtant, (au moins pour la revue de l'inspecteur) a pris son état en dégoût, & a fait retomber sur le soldat la mauvaise humeur que lui inspiroit le caprice de ses chefs.

Le grand art de tout général est de bien

connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'usage. Le François bouillant, impétueux, est capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre sans témérité.

Quelques chefs se sont trop écartés d'un plan calculé sur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-ils pas tous senti la nécessité de conduire une nation d'après son caractere? La manie de la plupart de nos colonels de traiter officiers & soldats à l'allemande, n'ayant point eu une certaine gradation, offensoit le caractere national & pouvoit faire passer le soldat par tous les degrés du désespoir. Et la nation Françoise est peut-être la seule qu'avec ces deux mots, l'*honneur* & la *confiance*, on élevera, dans tous les tems, à tous les genres de prodiges.

On a donné quelquefois aux dames dans le *Champ de Mars*, attenant l'école militaire, le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ont été invitées nommément; & les soldats, cheveux poudrés, le *roi de carreau*

pommadé, formant une boucle de face, ont manœuvré pour elles. Or, il faut avouer que la *parade* des princes Allemands eſt toute autre choſe.

CHAPITRE DCXLI.

Duels.

AUJOURD'HUI les duels ſont peu communs, graces à la philoſophie. Les jeunes officiers ne mettent plus leur bravoure à figurer dans les rixes particulieres. On avoit pris d'eux la leçon du duel; on a abandonné à leur exemple cet uſage inſenſé & barbare.

On ne ſe bat donc plus, lorſque les gardes de deux épées viennent à ſe choquer dans un paſſage étroit, lorſqu'on ſe marche ſur le pied par inadvertance, lorſque les regards ſe rencontrent ou ſe prolongent ſans une indécence marquée, ou bien lorſqu'on n'eſt pas du même avis, & qu'on défend ſon opinion avec une entiere & libre franchiſe. Les hommes ne ſont plus des bêtes féroces, prêtes à

ſe déchirer pour un *oui*, pour un *non*.

Il n'y a pas ſoixante ans que la manie de ſe battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus ſage & le plus circonſpect ne pouvoit éviter une querelle ſanguinaire, & que l'honneur étoit compromis dès que l'on ne s'appelloit pas ſur le pré au moindre geſte équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de pluſieurs hommes obéiſſans au préjugé qui vouloit qu'on s'égorgeât ſans réflexion. On ſe choiſiſſoit même un ſecond dans toutes les diſputes qui intéreſſoient la vanité. Ce ſecond n'étoit pas libre de refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faiſoit, & il alloit ſe couper la gorge complaiſamment & ſans trop ſavoir pourquoi.

Des ſpadaſſins qui priſoient leur exiſtence ce qu'elle valoit, jouoient leur vie à tout venant. Ce miſérable point d'honneur, d'autant plus tyrannique qu'on ne ſavoit comment l'interpréter, obligeoit l'homme le

plus réservé au moindre défi d'offrir sa poitrine à l'épée de son adversaire, fraîchement endoctriné par un prévôt de salle d'armes.

Cette inconcevable frénésie est tombée, sans que la législation s'en soit mêlée. On ne s'en respecte pas moins dans la société ; mais on y est beaucoup plus libre en paroles : & ce droit étant réciproque, personne ne s'en formalise. Athenes fut subtile & disputante ; on dispute tout autant à Paris, & la discussion vive ne fait qu'aiguiser les esprits sans les aigrir. Il faut qu'il y ait dans la répartie un caractere d'insulte bien prononcé, pour qu'on soit obligé d'en tirer vengeance. On contredit un homme fort & long-tems & avec tous les droits que donne la raison ou la fine raillerie, sans qu'on soit réputé l'avoir offensé : ce qui n'étoit pas encore reçu dans le monde il y a soixante ans.

Les militaires, plus susceptibles que les autres classes, souffrent eux-mêmes la contradiction ; ils n'en sont pas moins courageux, moins prompts à repousser un affront : mais

ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure, pour réprimer la légéreté indiſcrete ou punir l'inſolence.

On va par-tout ſans armes; on ne porte plus l'épée du matin au ſoir; on entre dans les jardins publics ſans cette arme inutile; on ne la met au côté que lorſqu'on s'habille.

On n'auroit pu déſarmer le Pariſien qu'avec beaucoup de peine; il s'eſt déſarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas ſongé à l'y contraindre.

Les maréchaux de France connoiſſent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il eſt reçu, quand on ſe bat, que le tribunal n'en ſoit pas importuné; & l'on augure fort mal de ceux qui ſe laiſſent prévenir par *les gardes de la connétablie.*

Il eſt de fâcheuſes circonſtances, où l'honneur perſonnel force le plus doux, le plus honnête des hommes à ſe meſurer avec ſon adverſaire. L'opinion publique alors juge & abſout l'un des combattans, parce que chaque corps, chaque état a ſes loix, & qu'ils pen-

ſent qu'il ne ſeroit pas bon d'étouffer ce ſentiment légitime qui repouſſe l'inſulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poſte où il ſe trouve placé. Mais ces cas deviennent très-rares aux yeux de la prudence, de la raiſon & de la vraie valeur.

Quant à ces ſpandaſſins obſcurs & forcenés qui, dans les garniſons, vont au-devant des diſputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferrailler, qui penſent couvrir leur mauvaiſe conduite en expoſant leur vie, en attaquant celle d'autrui, je ne vois pas, dit le docteur Swift, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entre-tuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

Les édits de Louis XIV contre le duel n'ont pu empêcher qu'une multitude d'hommes ſe ſoient égorgés ſur le pré, ſans que la haine ou la vengeance entraſſent pour

quelque chose dans leurs sanglans démêlés. Les paroles de quelques philosophes, plaidant la cause de la raison & de l'humanité, ont obtenu de ces hommes furieux ce qu'ils avoient refusé au monarque & à ses loix solemnelles.

CHAPITRE DCXLIII.

Tribunal des Maréchaux de France.

On voit dans l'histoire qu'ils avoient une jurisdiction souveraine & sans appel sur les gens de guerre & la noblesse. De nos jours ils prennent encore connoissance de tout billet & engagement d'honneur.

Le tribunal des maréchaux de France est le seul qui soit redoutable aux égrefins; & il faut avouer que quelques militaires ne sont point assez délicats, lorsqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il seroit à desirer que les citoyens portassent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur sur lesquelles nos loix

groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

Les tribunaux n'écoutent nos demandes que lorſqu'il s'agit d'*argent*; & cette foule d'offenſes qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous; ils avoient des tribunaux ouverts pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

Les maréchaux de France ont deux juriſdictions, l'une volontaire, quoiqu'en partie contentieuſe, concernant le point d'honneur entre la nobleſſe & les gens de guerre; l'autre, purement contentieuſe & qui ſe régit par les formalités ordinaires aux loix générales, inſtituées pour l'adminiſtration de la juſtice. Les maréchaux de France exercent la premiere eux-mêmes dans leur tribunal; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoiſſance.

Le ſiege de la connétablie du palais eſt une

jurifdiction fous l'autorité immédiate des maréchaux de France ; on y juge toutes les affaires contentieufes de particuliers avec gentilshommes ou militaires, les rebellions envers la maréchauffée. Les jugemens de ce fiege fe rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des perfonnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien précifément l'extenfion que l'on pourroit y donner ; c'eft l'objet d'un réglement auquel on travaille depuis long-tems.

Tout homme d'honneur devroit de fon propre mouvement fe rendre jufticiable de cet augufte tribunal, lui foumettre d'avance fes engagemens, fes paroles & fes actions. S'il connoît de toutes les conteftations concernant le point d'honneur entre les gentilshommes & les officiers, n'y a-t-il pas une nombreufe claffe d'hommes qui, fans être militaires, vivent noblement, & qui ont auffi

leur point d'honneur ? Si l'engagement de tout homme libre étoit porté devant ce tribunal ; s'il embraſſoit toutes les perſonnes qui ont reçu cette éducation diſtinguée, laquelle établit une différence réelle entre les hommes, une foule de procédés honteux qui déshonorent la ſociété diſparoîtroient. On ne connoîtroit plus ces débats qui donnent un ſpectacle ſcandaleux & tendent à avilir des profeſſions honorables : les engagemens les plus ſacrés ne ſeroient pas annullés par la lenteur des loix ; le reſpect de ſoi-même, ce ſentiment énergique, connu de nos ancêtres, renaîtroit dans toute ſa dignité ; la parole deviendroit un contrat ; toute injure ſeroit effacée ; toute accuſation gratuite ſeroit punie ; le fourbe, l'intrigant, le menteur n'ayant plus pour égide les formes tortueuſes & ténébreuſes de la chicane, ſeroient à découvert devant la franchiſe & la loyauté des juges. Le regne de l'honneur reparoîtroit ; on ſeroit ſoumis à d'auguſtes loix, & le lâche ſeroit celui qui eſquiveroit ou voudroit in-

firmer les ſentences émanées d'un pareil tribunal.

Le doyen des maréchaux de France porte, par diſtinction des autres, au côté droit de ſes armes une épée nue, & au côté gauche un bâton d'azur ſemé de fleurs de lis d'or, ſoutenu & porté par deux mains droites.

Louis-François-Armand du Pleſſis, duc de Richelieu & de Fronſac, pair de France, eſt aujourd'hui doyen des maréchaux de France. Il a pris au bas de ſes armes le titre de *connétable.* C'eſt chez lui que ſe tient le tribunal, & que la compagnie de la connétablie y fait un ſervice des plus aſſidus. Il eſt né le 13 mars 1696; & ſon nom, ſes ſervices, ſon caractere, ſa fortune, ſa renommée, l'influence de ſon eſprit & ſon âge lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curioſité de leur ſiecle, & dont le portrait reſſemblant ne manquera pas d'être tranſmis à la poſtérité, à qui ſeule il appartient de les juger en dernier reſſort.

❦

CHAPITRE DCXLIII.

Vins.

PARCE qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n'imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaiſon entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le ſavetier & le prince.

O pouvoir de l'argent, aimant univerſel! Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper ; on l'enchaîne, on le fait voyager ; il n'eſt pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une piece de monnoie, lui défend de le boire. Ce liquide tranſporté avec art, arrive des quatres coins de l'Europe, & deſcend dans les caves voûtées & ſablées du fauxbourg Saint-Germain & du fauxbourg Saint-Honoré.

Là,

Là sont les robinets des fontaines abondantes & pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croissoient aux portes de la capitale. Le tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champagne (1) ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie; & le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

Vous, beaux esprits, philosophes, peintres & musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez & venez à la table des riches; ce qu'on y sert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vivent*, de *Cîteaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc; humez le vin

(1) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne; les avis sont partagés depuis long tems. Ma voix au Champagne rouge.

de *Rota*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, la *malvoisie de Madere*, le *Malaga*, le *Malaga-muscat*, le *Syracuse*; donnez quelques saillies aux convives pour la bouteille d'*Aï*, de *Rozé*, & appuyez sur le *Tokai*, si vous le rencontrez, car c'est, à mon avis, le premier vin de la terre, & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renversement de la joie françoise! On ne boit plus, ou plutôt l'on craint de boire; on avale de l'eau devant ces flacons qui rafraîchissent dans des seaux d'argent, & dans la glace pilée. La gaieté légere & brillante, si nécessaire aux écrits & à la santé, n'est cependant qu'au fond du verre; mais l'avide esprit de calcul suit les gens à table. On y rêve encore à sa fortune; on y parle de ses projets ambitieux; on y immole ses victimes sous les traits de la satyre. Quoi, être encore dur à table! O forfait! On n'y jouit plus; & l'on a peur que Bacchus, qui chasse quelquefois de force toute dissimulation, ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

Riches ! que faites-vous de vos vins exquis ? Vous les avalez : mais vous ne les ſavourez pas. Faites-les boire aux enfans des arts ; leur verve en ſera échauffée ; il en naîtra quelques traits heureux ; & vous qui ne faites rien, vous ſerez à moitié abſous.

CHAPITRE DCXLIV.

Aller à pied.

CE ſera bientôt une choſe ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'eſprit dans les voitures ; mais le génie eſt à pied.

Quand l'homme à talent, maltraité de la fortune, ſort d'un ſallon peuplé de gens à équipages, & qu'il traverſe la cour quarrée, où la bouche des chevaux oiſifs ronge le frein & diſtille l'écume, tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteuſement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil ſon fiacre grommelant, qui eſt dans

la rue ; il se précipite dans la vieille caisse avec une sorte de confusion, & sans oser regarder derriere lui. Si les flambeaux des chars dorés qui sortent éclairent son malencontreux équipage, il n'ose saluer les dames qui passent, & avec lesquelles il conversoit il y a six minutes. Le cocher à moustaches humilie le carrosse à trente sols par heure, & tout ce qu'il renferme, portât-il Homere ou Platon.

Or, une voiture est le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin scabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un cabriolet qu'il conduit lui-même ; au second, vient le carrosse coupé ; au troisieme, carrosse pour monsieur ; puis enfin, carrosse pour madame.

Quand la fortune s'est arrondie, le fils a son *cabriolet ;* l'homme d'affaires de la maison a son *cabriolet ;* le maître d'hôtel va à la halle en *cabriolet ;* bientôt le cuisinier aura le sien, & tous ces cabriolets, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans des rues sans trotoirs.

La premiere chose que fait un médecin ; c'eſt de ſe donner un carroſſe. Son extérieur eſt modeſte ; la remiſe eſt ſous la porte cochere, & la bouche entiérement. Les chevaux ſont preſque dans l'anti-chambre du docteur ; le cocher a ſoixante & dix ans : n'importe, c'eſt un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il ſort de ſa porte bâtarde avec ſa perruque poudrée, ſon habit noir, & ſon cocher ſeptuagénaire. On ne pourra monter l'eſcalier que lorſqu'il ſera ſorti : qu'importe encore ? C'eſt un médecin à équipage, on le conſulte. Imaginez Boerhaave allant à pied ; on n'iroit point le chercher, & s'il faiſoit des viſites, on ne le paieroit pas.

Tel garçon, au lieu de ſe donner une maiſon de campagne, une bibliotheque, une jolie maîtreſſe, ſe donne une voiture. Il y emploie la moitié de ſon revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuiſinier & de maiſon de campagne ; il ſoupe tous les ſoirs en ville ; il reconduit les dames, il les mene à leurs loges, le lendemain aux courſes ; il

leur envoie ſa voiture deux fois par ſemaine ; tandis que les incivils maris, toujours bêtement affairés, font trotter ailleurs les chevaux. (1) C'eſt donc un homme précieux qu'un garçon qui a voiture ; il eſt le lien de toutes les parties de la campagne ; on prend tour-à-tour, mais ſéparément & pour cauſe, ſes chevaux & ſa perſonne. Auſſi les femmes, depuis l'inattention des maris, ont-elles adopté le ſyſtême de ne plus regarder tout garçon qui n'a pas une voiture ; & tout conſidéré, elles ont raiſon.

Et comment une femme pourroit-elle exiſter ſans chevaux ? Ne faut-il pas, dans l'eſpace de douze heures, avoir vu l'opéra, la revue, la foire, avoir aſſiſté au bal, au pharaon ? Puis il lui eſt auſſi impoſſible de manquer l'audience du miniſtre, que la danſe du

---

(1) Un grand ſujet de débat à Paris entre mari & femme du plus haut parage, c'eſt l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas encore fait une comédie.

petit-diable. Les femmes, menant la vie la plus diſſipée, ſe montrant partout, ont mis dans leur genre de vie la mobilité de leurs traits.

Ainſi la premiere choſe que doit faire un provincial, n'eût-il que dix mille livres de rentes, c'eſt de prendre une voiture; il en ſera quitte d'abord pour cent écus par mois, & l'on ſaura alors à quoi l'employer. Il paiera la voiture & ne s'en ſervira guere: tant mieux pour lui. S'il a ce trait de politique, il avancera. Tout calculé, une voiture qu'il prêtera obligeamment, deviendra pour lui un objet d'économie; s'il s'obſtine à ne point faire cette dépenſe, il eſt ruiné.

Certains garçons ne louent une voiture que pendant l'hiver: ils vont à pied l'été, diſant qu'il fait beau; mais c'eſt qu'ils n'ont réellement que dix-huit cents livres à placer ainſi. Forcés d'opter entre les deux ſaiſons, ils montent tout-à-coup en équipage le 1er décembre & en deſcendent le 31 mai, lorſque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'eſt

un grand problême à résoudre de savoir, lorsque l'on n'a que dix-huit cents livres à dépenser ainsi, laquelle des deux saisons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-dessus, & la chose reste encore indécise. Ainsi tel garçon joue à lui seul le personnage de *Castor* & de *Pollux*. Tantôt il est dans l'Olympe, & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabousse, & tantôt il est éclaboussé.

Or le mérite, le talent, le génie, la vertu, & toutes les vertus que vous pourrez imaginer, ne sont rien, logées chez l'homme qui va à pied. Supposez le contraire en tout point; mais roulant dans une voiture élégante, & voici que toutes les portes s'ouvrent, que tous les regards deviennent caressans, & que le rang s'établit. Pauvres humains, ainsi vous êtes faits!



CHAPITRE DCXLV.

Mémoires de la Société Royale de Médecine.

CHAQUE jour l'utilité de son institution se fait plus sentir. Le goût du siecle, heureusement dirigé vers les sciences qui intéressent l'homme, s'est occupé de l'art de guérir.

Les médecins répandus dans les provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs visites, ne se communiquoient point leurs lumieres & vivoient isolés. L'établissement de la Société royale de médecine les a réunis en un seul corps. Leurs correspondances avec elle sont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les observations nouvelles sont transmises avec la plus grande promptitude d'une extrêmité du royaume à l'autre.

Aussi-tôt qu'il regne une épidémie, la société royale en est informée, & le traitement convenable est indiqué. On a mis en question

si la médecine existoit ; & ce doute des incrédules étoit en quelque sorte justifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce problême va bientôt être résolu ; & l'on saura si elle est réellement susceptible de perfection ; ce que je crois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

La société royale de médecine est comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient aussi ses assemblées deux fois par semaine, sans aucune vacance quelconque. Celles qui sont publiques & qui ont lieu deux fois par an, sont très-brillantes ; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réussit tout aussi bien qu'aux autres corps académiques. Au reste, tout dans ce bas monde a besoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la société royale sont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refusé de consulter avec les membres de la société royale ; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuste, de plus criminel & de plus barbare que de dire à un

malade : *je possede des remedes qui diminueroient tes souffrances & te rendroient la santé ; mais j'aime mieux te laisser souffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrere que j'estime, mais que je n'aime point, parce qu'il est membre d'une académie légalement établie par le roi, & tenant ses séances au Louvre, comme l'académie royale des sciences.*

Les administrateurs des provinces ont demandé en 1779, 1780 & 1781, des avis sur le traitement des diverses épidémies ; & les conseils donnés par cette compagnie ont été suivis avec plein succès.

La société royale de médecine s'occupera sans doute des moyens de simplifier les pharmacopées. Elle fera disparoître la cuisine dégoûtante des apothicaires ; elle proscrira ces épouvantables mêlanges que l'ignorance hardie faisoit avaler aux malades ; car à la honte de l'art, la médecine, par son alliance étroite ou intéressée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance : & le tems est venu, que la chymie & la saine physique proscriront ce

galimatias en boutique, ainſi que la ſaine philoſophie a proſcrit enfin le jargon ſcholaſtique qui triomphoit dans les claſſes.

CHAPITRE DCXLVI.

Queſtions.

EH ! qu'eſt devenu le maire du palais, qui avoit la triple ſurintendance de la guerre, de la juſtice & des finances ? Il s'eſt repréſenté néanmoins ſous la troiſieme race, dans la perſonne de Richelieu.

Qu'eſt devenu le connétable, dont l'épée rivaliſoit avec le ſceptre ?

Où eſt le grand-maître de la maiſon du roi? On en a conſervé le titre ; mais où eſt ſon gouvernement ?

Le grand-tréſorier a diſparu auſſi : les anciens feudataires de la couronne ne ſont plus que des ſimulacres qui aſſiſtent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos rois.

Il ne reste de ces anciennes charges, dont l'autorité étoit investie, que le chancelier, qui jouit encore de singulieres prérogatives. Mais un mot du souverain exile sa personne.

Le surintendant des finances a fini dans la personne de l'infortuné Fouquet, que ses parasites abandonnerent, & que les hommes de lettres défendirent constamment.

Le contrôleur-général des finances n'est ni *ordonnateur*, ni *comptable*; il est perpétuellement dans une singuliere situation; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'est le ministre aujourd'hui sur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non sans raison. Autant les opérations des autres ministres sont voilées, & pour long-tems, autant les siennes sont éclatantes. Il est jugé chaque jour; & comme il est l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'espérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inspire! Il soutient seul la confiance publique; il l'invite à venir au-devant de ses

projets ; il fait une douce violence à la bourſe des ſujets, quand il a ſu confirmer ſon déſintéreſſement & ſon habileté.

Les autres miniſtres ne peuvent guere être jugés lorſqu'ils ſont encore en place : toutes leurs opérations ſont, pour ainſi dire, ſecretes ; on ne ſauroit les diſcuter, & il faut attendre que le tems ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embraſſent un demi-ſiecle pour certaines opérations miniſtérielles, leſquelles s'étendent ſur les deux mondes.

Mais en fait de finances, celui qui ne fait que paſſer ſur la terre, & qui attend ſon revenu annuel, crie, parce qu'il eſt ſenſible, & qu'il faut qu'il faſſe deux repas par jour.

Quand Terray nous mangeoit.... Cet hémiſtiche de feu Voltaire eſt excellent, & reſtera. Jamais on ne vit un deſtructeur plus leſte ; il travailla ſur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer, recréer, anéantir, prendre un quart, une moitié, mettre de nouveaux impôts, en étendre

d'anciens, fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conseil*, il alloit, brisant les engagemens les plus solemnels. Enfin, il força une caisse étrangere, prit l'argent des rescriptions & des billets des fermes, & mit une audace inouie dans ces violations de la foi publique.

Il eût été capable en finance d'un grand coup politique, d'où il auroit pu résulter quelque chose de grand ; mais il n'a pas su frapper ce coup important, quoiqu'il fût fort au-dessus de la crainte & du remord.

Son successeur, M. Turgot, trop entêté de ses idées, avec des lumieres & des vertus, n'avoit aucune connoissance des hommes. Une secte irréfragable, d'une dureté presque théologique, vouloit qu'il fût entiérement soumis à ses vues. Demi-économiste, pêtri de bonnes intentions, voulant le bien & le cherchant, l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance, parce qu'il lui ôta la connoissance détaillée, & la vraie conduite de l'homme d'état proprement dit.

Avec des projets hardis qu'il ne déguisoit

pas, il débuta par deux réformes abfolument inutiles, au lieu de profiter de l'inftant de faveur & d'enthoufiafme qu'il avoit infpiré, & dont il jouiffoit, pour frapper avec force & fermeté un coup régénérateur, qui l'auroit invinciblement lié à fa place, en foumettant jufqu'à l'opinion de fes antagoniftes.

Il annonçoit une métamorphofe univerfelle, & il ne fut ni étonner ni réduire fes adverfaires au filence. Connoiffant peu la marche des affaires, encore moins la cour; battu des vents contraires, il tendoit au port fur une ligne droite, mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de fes propres principes étoit dans tous les efprits comme dans fa tête; & le cœur plus vertueux ne laiffa que des fpéculations ftériles. Mais on lui doit l'idée heureufe & patriotique de mettre toutes les provinces de France en pays d'états.

On nomma à Verfailles une petite tabatiere plate, *turgotine* ou *platitude*; ce qui devint fynonyme. Plufieurs courtifans la porterent en poche, affectant de pefer fur fa

dénomination

dénomination. Ces miferes-là peignent les cours & les hommes.

La mort, en enlevant M. de Clugny, dont le miniftere ne dura que cinq mois, arrêta le cri public foulevé contre lui. Il paroiffoit avoir en vue d'abymer tout ce qu'avoit fait fon prédéceffeur.

J'ai vu paffer quatorze à quinze contrôleurs-généraux, & je m'amufe quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur efprit miniftériel : c'eft la lanterne magique.

Je ris tout feul quand je fonge qu'un verfificateur avoit hiffé, dans une éminente place, un homme fur qui la France entiere a tourné fes regards ; que ce poëte, renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec eftampes, ainfi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaiffeau, & qu'il s'en étoit approché de très-près. Trame finguliere ! Rêverie politique !

Le fpectacle le plus curieux pour un homme défintéreffé, c'eft d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du royaume de

France, criera la premiere *miséricorde*. La France eſt bien robuſte, puiſqu'elle a réſiſté à tant de remedes violens, à tant d'opérations ruineuſes. La banque d'Angleterre eſt le plus inconcevable phénomene politique qui ait jamais exiſté. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une baſe durable à ſes ſingulieres deſtinées. Le parchemin de nos contrats ſera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque? C'eſt ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de contrôleur-général des finances eſt devenue conſéquemment le fardeau le plus peſant pour un adminiſtrateur. C'eſt en France le limonier de l'état; toute la charrette porte ſur lui; il a beſoin de toutes les lumieres. Et ſous le miniſteré de M. de l'Averdy, on vit paroître une *déclaration du roi*, défendant de rien écrire ni publier ſur la réforme ou l'adminiſtration des finances. Il y a auſſi une *ordonnance du roi*, qui défend de rien écrire contre la religion, *ſous peine de mort*. Il y en a auſſi une d'un ſiecle

antérieur, qui condamne *quiconque mangera de la viande le vendredi, à avoir toutes les dents arrachées sur la place publique.* Le tems, qui est aussi un législateur, heureusement fait tomber en désuétude ces loix, quoique nouvelles, parce qu'elles ont un caractere d'erreur & de barbarie, qui ne permet plus aux hommes assemblés de les mettre en exécution, quelques jours après leur publication solemnelle.

Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser & d'écrire sur l'administration des finances! Donne t-il une bonne idée? fait-il naître un réglement utile? Il est examiné, discuté, adopté, perfectionné. Déraisonne t-il? On rit, & la brochure disparoît. La clarté part du centre de la nation; elle obéit à sa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres mystérieuses, refuge des esprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercénaires & satyriques obscurcissent quelquefois la vérité, elle n'est aussi que le résultat du choc des opinions:

alors elle ſort de la profondeur des nuages, & la raiſon, dans tout ſon éclat, fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs l'eſprit national prend une conſiſtance, a une phyſionomie ſur laquelle on lit & dont on devine les mouvemens. Ce qui en politique devient le gage du ſuccès.

La finance, c'eſt-à-dire, la machine-preſſoir qui nous foule, a tant d'agens particuliers, que ſon apologie commence aujourd'hui à ſe rencontrer dans pluſieurs bouches. On plaint ſérieuſement un traitant de ce qu'il gagne moins que ſes devanciers.

Le travail de la finance eſt toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le preſſoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandiſe; il diviſe, il ſubdiviſe les impoſitions; il invente tous les noms poſſibles pour déguiſer ce qui n'eſt que la même choſe. Enſuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle meurtriere, ruinent & déſolent un canton ſans profit pour le canton voiſin.

La finance enfin arrache constamment à l'autorité, la plus sacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire les loix. Elle dresse, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient sa proie, elle l'emporte, la soustrait aux tribunaux du prince; & dans son antre obscur, elle est à-la-fois témoin, juge, partie & bourreau; mais on commence à Paris à oublier tout cela, & peut s'en faut qu'on ne soit réconcilié avec les gens de finances! Et déjà l'on absout pleinement ce métier, en attendant qu'on l'honore! Quel changement dans nos idées!

. . . . *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fames! . . . .

CHAPITRE DCXLVII.

Gouvernement.

L'Anglois aura dit : le roi de France jouit d'une autorité presqu'indéfinie ; il a le fer dans une main, l'or dans l'autre ; il fait

ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier ; il est sûr que la noblesse sera à ses ordres quand il le voudra ; la magistrature lui apporte des remontrances, & se retire ; le peuple n'a aucune voix, aucune force ; il a livré ses biens & sa personne à son maître, qui de plus possede depuis cent ans sa fortune pécuniaire, & qui d'un mot peut libérer ses immenses dettes. Il a un plus grand pouvoir encore : il défend à la pensée de paroître ; il flétrit ou ridiculise les idées qui ne lui plaisent pas ; & s'il n'y parvient pas pour toujours, il y parvient pour un certain tems. Il n'y a pas jusqu'à la place d'académicien qui ne soit de son choix ; & Louis XIV pouvoit dire à Corneille : *Vous ne serez pas de l'académie.*

Voilà bien des prérogatives ! Eh bien, l'Anglois se trompe, d'après les apparences. Les François, avec tout cela, ne sont pas asservis ; les mœurs s'opposent au pouvoir absolu, & le rendent modéré, civil, policé, lui ordonnent des égards & des ménagemens. La puissance du souverain, fondue, pour ainsi

dire, dans le caractere des ministres fréquemment déplacés, devient prudente, circonspecte, & ne trouble point la sécurité continuelle où vit la nation Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitraires. Les privileges de plusieurs corps ne peuvent être subitement anéantis: des barrieres antiques contre l'autorité qui deviendroit oppressive, quoique foibles & pourries, font obstacle, & le génie national, en défendant aux sujets de désobéir, ne permet pas au souverain d'abuser durement de son pouvoir.

Relativement aux lumieres dont il jouit, jamais peuple ne fut plus soumis que le peuple François; mais c'est qu'il a calculé, pour ainsi dire, avec une raison qu'on pourroit appeller inspirée, qu'il devoit céder la moitié de sa liberté, pour jouir sûrement & agréablement de l'autre.

Le prince est législateur suprême, & possede toute l'autorité; mais il n'ose anéantir les droits & privileges de plusieurs ordres

de citoyens : il les respecte, ou ne les attaque que d'une maniere lente, adroite, détournée, qui laisse aux adversaires le tems & le pouvoir de sauver les propriétés personnelles.

En supposant le prince naturellement dur & méchant, ou abusant de sa grande puissance, bien propre néanmoins à calmer ses passions, la politique l'avertiroit de ses devoirs, & lui représenteroit les suites de ses entreprises téméraires. La satyre audacieuse & indestructible mineroit insensiblement son pouvoir dans l'esprit des peuples ; il se trouveroit bientôt seul, environné de quelques courtisans pervers, qui ne rencontreroient plus leur sûreté que dans le palais, & qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (& nous en sommes bien éloignés) étoufferoit, dans l'ame de ses sujets, ce courage gardien du trône ; & en détruisant cette qualité, il feroit aussi disparoître le principe de sa force. Le prince en

France se trouve, comme il l'a dit lui-même, dans l'heureuse impuissance de frapper ces coups d'autorité, qui épouvantent la liberté des citoyens. Il est des bornes qu'il ne sauroit franchir ; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre (à raison de tant d'anciens abus incorporés avec l'état) lui est interdit, un grand mal est hors de son pouvoir.

Les sujets obéissent sans opposition à ce prince tout puissant, parce qu'ils se contentent des probabilités qui sont un garant, qu'il ne passera point de son côté les limites que la raison & la politique lui prescrivent.

C'est une espece de démonstration morale qui leur ferme les yeux sur des *abus* qui, ne détruisant pas le *gouvernement*, leur semblent pardonnables, comme s'ils admettoient d'inévitables désordres dans la monarchie, & qu'ils ne voulussent pas courir à la liberté orageuse & inquiete des républiques.

Ils croient enfin que le monarque puissant ne peut manquer d'appercevoir que l'intérêt des sujets n'est point séparé de l'intérêt de

ſa couronne, & qu'il ſeroit extravagant de ſe déclarer l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug inſultant & deſpotique.

Pluſieurs individus reſſentent donc par erreur le poids ou le caprice de l'autorité. Les *lettres de cachet*, qui quelquefois volent au haſard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation eſt à l'abri de ces actes hardis & violens; & en ruinant ouvertement les loix, le monarque ſe briſeroit lui-même contre l'écueil.

La confiance le ſoutient; la défiance le priveroit de ſa force réelle.

Ainſi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuie avec plus de ſuccès encore ſur les coutumes & ſur les mœurs que ſur les loix écrites. L'empire des mœurs plus abſolu que les loix parce qu'il eſt perpétuel, commande la modération à ceux qui ſeroient tentés de ne pas la connoître; car les loix ne ſont reſpectées & ſuivies qu'autant que le légiſlateur a eu l'art de les enter ſur les mœurs & les idées natio-

nales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privileges que la raiſon a créés, les maintient, & défend aux ſouverains d'oſer les attaquer.

Et ne voit-il pas un gouvernement qui préſente un vrai phénomene, puiſqu'il offre une eſpece d'équilibre, tandis que toute la force écraſante eſt d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contre-poids que les lumieres, les mœurs & le principe inné de l'honneur? Lorſqu'on ſonge à ce qui arrête le poids immenſe de la ſouveraineté, on demeure immobile de ſurpriſe, & l'on contemple avec une ſorte de reſpect cette autre autorité tranquille & déſarmée, qui contrebalanceroit les paſſions trop fougueuſes du pouvoir.

Les mœurs du François & ſes lumieres ont dicté ces loix non écrites, parce que la baſe réelle des empires repoſe ſur les coutumes & les idées. Il ſeroit donc impoſſible à nos monarques de les détruire & même de les altérer; il faudroit qu'ils nous fiſſent perdre tout ſentiment d'honneur, toute idée de

liberté par un esclavage prompt & entier. Ils n'y songent pas, & ils auront plutôt fait d'intéresser leurs sujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

On dira qu'une telle monarchie est plutôt l'ouvrage du sort que de la politique. Je l'avouerai. Aussi dès que la masse de la nation renoncera aux lumieres que les écrivains lui ont données, elle marchera à l'esclavage, & ses souverains au despotisme ; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir & l'ignorance ignominieuse des peuples ; mais ceci n'est plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré sera toujours la foule d'hommes instruits, & instruisant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur est dans le génie de la nation, qui me paroît indestructible. Louis XIV le connoissoit bien, instruit par l'expérience de cinquante années de regne, lorsqu'il disoit au maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler son trône : *S'il vous arrive quelque*

malheur, vous me l'écrirez à moi ſeul. Je monterai à cheval, je paſſerai par Paris, votre lettre à la main; je connois les François, je vous menerai deux cents mille hommes, & je m'enſevelirai avec eux ſous les ruines de la monarchie.

Ce moyen ſera toujours infaillible; le monarque a dans ſa main le cœur de ſes ſujets; il peut les enflammer à ſon gré d'un enthouſiaſme preſqu'inconnu chez les autres nations. Un peuple auſſi chaud, auſſi abandonné dans ſon affection, & qui a donné tant de preuves d'un zele ardent & d'un amour qui monte juſqu'à l'héroïſme, doit être ménagé; & ce reſſort incroyable ſera toujours le même, tant qu'un monarque ſaura traiter noblement avec une nation auſſi généreuſe.

Il y a dans les états des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit exciter la jalouſie des empires voiſins. Cette jalouſie a dû la rendre guerriere, vive, vigilante, quelquefois remuante; une fois vic-

torieuſe, elle a dû donner le ton par ſes habits, ſes modes, ſon goût.

Un des plus grands avantages de la France, ſont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principe de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de ſplendeur. Les chemins, les canaux ſont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une riviere, où s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établiſſent l'induſtrie. L'obſtruction, au politique comme au phyſique, donne la mort. Percez des routes nouvelles, ouvrez des iſſues, la vie pénétrera avec ces ouvertures; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le reſſort ſe débande & le talent éclate.

Il n'y a point de pays où l'induſtrie ait été plus gênée à la ſuite des privileges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & que n'a pas fait cependant l'induſtrie captive! Les penſées étendues que roule tel homme dans ſa tête, y meurent trop ſouvent, à cauſe des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

Le gouvernement de la France eſt monarchique; mais il ne l'eſt pas eſſentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ſes oſcillations ; mais bientôt il reprend ſon point fixe, & qui paroît devoir être durable. Sa maſſe aſſure ſon repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte ; les vieux levains ſont tous ſans activité.

Mais que de queſtions ſur ce gouvernement ! L'un dit : eſt-il réellement monarchique, & dans tous les tems, lorſqu'à chaque entrepriſe le ſuccès dépend, pour ainſi dire, de cent capitaliſtes environ, qui, ayant en main toutes les richeſſes monnoyées, peuvent les prêter, peuvent les refuſer ? Les grands moyens appartiennent à ces capitaliſtes. Point d'opérations majeures ſans leur concours ; la puiſſance du roi ſe trouve ſubordonnée à leur volonté.

Ceci, malgré ſes difficultés, ne change rien à la conſtitution. Le monarque, jouiſſant du trône de l'Europe le mieux affermi, le

plus honoré, le plus tranquille; environné de tous les respects, de tout l'amour de ses sujets, enfin de toutes les jouissances, pourroit-il être méchant? Non; l'idée de peser sur un sujet par caprice ou par haine, ne peut pas plus entrer dans son esprit, que dans celui d'un sujet le projet insensé d'attenter à son autorité.

Or, quand un gouvernement modéré est toujours au dessus d'un particulier, ou d'un corps, quel qu'il soit, ce gouvernement, sans être parfait, est bon, & l'ordre & la tranquillité naissent de ce premier & indispensable moteur. Le reste, à ce qu'il me semble, ne sauroit être précisément calculé.

Tout considéré, vingt-deux millions d'hommes paisibles & non asservis, jouissant de leurs privileges garantis par la main qui les gouverne offrent, à tout prendre, une administration qui n'est pas malheureuse. Ses avantages contrebalancent une partie de ses défauts; & la preuve en est que la nation en gros subsiste sans avoir visiblement perdu de sa force

&

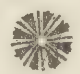
& de ſa félicité, que le citoyen en général ne ſonge pas à quitter le ſol de la patrie, & que l'étranger, contemplant les mœurs douces qui commandent des loix modérées, y eſt perpétuellement attiré par un charme que rien n'affoiblit.

Cette foule de petites loix, ſi diverſement interprétées, ſont encore un rempart pour les propriétés. Le caractere de la barbarie eſt ſans doute une complication de loix contradictoires ; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de loix de judicature, qui ſont une ſuite néceſſaire d'un nombre infini de poſſeſſions.

Dans un état où l'induſtrie eſt pouſſée loin, où chacun a & doit avoir ſa maniere d'exiſter, ces réglemens, ſubdiviſés d'après des principes généraux, appuyés par les divers tribunaux où chacun eſt cité, deviennent utiles ; & Monteſquieu a très-bien obſervé qu'ils défendoient & protégeoient les poſſeſſions particulieres. Il faut que la légiſlation en grand ſoit réduite à des principes ſimples & clairs.

L'état des perſonnes, les mariages, les héritages ne ſauroient être ſoumis à des loix trop poſitives : mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne ſauroit prévoir, qui ſont le fruit de toutes ces propriétés nourricieres qui ſe touchent & qui ſe croiſent, ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun ſaura défendre ſes droits contre les princes, & le prince lui-même; ce qui établira une eſpece d'égalité.

Que ces petites loix ſoient donc mouvantes & mobiles, comme les actives paſſions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement ſera vif, plus l'état ſera ſain & deviendra robuſte.



CHAPITRE DCXLVIII.

Paillasse.

TOUT théatre veut un *paillasse.* Point d'habile entrepreneur de spectacle, qui avant l'ouverture ne se munisse d'un *paillasse.* Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en scene; son attitude haute est toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire, si *paillasse* ne venoit détourner l'attention, divertir l'assemblée, & renforcer le sérieux de son camarade. D'ailleurs, dans toute piece il y a des entr'actes où personne ne paroît: *paillasse* vient à propos, & remplit le vuide. Il représente pour les absens.

Lorsqu'à la comédie françoise le moucheur de chandelles faisoit jadis le *paillasse*, & qu'on crioit, *il rira*, *il ne rira pas*, & qu'ensuite on levoit la toile, le roi des rois de la Grece, le superbe Agamemnon paroissoit alors plus majestueux. Ces vers devenoient plus ronflans & plus sonores:

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton roi qui t'éveille ;
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

Agamemnon conſervoit ſa dignité juſqu'au bout de ſon rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne ſont-elles ſifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheur de chandelles. Les choſes les plus graves deviendroient comiques, ſi l'on n'avoit pas là *paillaſſe* pour plaſtron de la riſée publique.

On en fait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéreſſer conſtamment: il a un bel habit, il doit jouer un rôle de ſentiment; mais enfin la gaieté publique l'environne tout comme un autre; elle pourroit tomber ſur ſa perſonne. La piece alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand ſpectacle? Ils ont ſenti, par inſtinct ou par réflexion, qu'il falloit que quelque comédien de la troupe ſe chargeât journellement du rôle de *paillaſſe*, pour relever la ſageſſe, le ſang-froid & le maintien du *beau Léandre*.

Quand *paillaſſe* aura tourné ſon chapeau comme ceci, aura coupé ſes cheveux comme

cela, aura fait un grand ſaut qu'on n'avoit point encore fait avant lui, aura mis ſa tête ſous les jupes d'*Argentine*; or, voyez ſi *Léandre*, le grand & ſérieux acteur, le chapeau ſous le bras, dans tout ce qu'il dira & dans tout ce qu'il fera, n'offrira pas dès lors la raiſon, la bonne grace & la dignité.

Vous ſavez que le *paillaſſe* fait le niais; mais il a plus d'eſprit à lui ſeul que tous les autres acteurs enſemble. Au milieu de ſes apparentes balourdiſes, il perſiffle camarades & ſpectateurs. L'entrepreneur du ſpectacle le choie, lui donne de bons gages; s'il vouloit quitter ſa troupe ou ſon rôle, il en feroit alarmé; il a beſoin de ſes mines pour captiver le parterre, accoutumé à lui ſourire. Il ripoſte avec le parterre, tandis que le *beau Léandre* ne s'abaiſſe jamais juſques là.

Eh! comment jouer telle piece ſans *paillaſſe?* s'écrieroit l'entrepreneur attriſté. Qui fera donc rire l'aſſemblée? qui communiquera avec mon public? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui; car enfin..... ſans

paillasse, on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On se moquera peut-être à la fin du *beau Léandre* & de la demoiselle *Izabelle*. Mon théatre tombe, si *paillasse* ne paroît plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre, ils se feroient expliquer ce qu'est un *paillasse* des boulevards, & progressivement. Ils trouveront dans le dictionnaire, *paillasse de corps-de-garde*, femme qui boit de l'eau de-vie, qui s'abandonne aux soldats, & qui n'a pas besoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu; mais ils n'y trouveront pas mon *paillasse* Cela fait voir combien les dictionnaires sont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-dessus du Grand-Vocabulaire.



CHAPITRE DCXLIX.

Noblesse.

APRÈS l'entiere destruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû sentir que l'autorité d'un seul, puisqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la noblesse s'est bientôt rassemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre ; elle a formé un corps séparé ; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuses qui lui faisoient mépriser tout ce qui ne tenoit pas à lui.

La noblesse, dans son origine, marchoit entre le roi & le peuple. Il seroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juste ce qu'elle est dans l'état.

Les grands ont été humiliés sous le monarque ; mais ils ont conservé leur crédit, leur opulence, une foule de privileges qui pesent en détail sur la multitude. Les rois, en

leur arrachant la puiſſance dangereuſe qui leur étoit contraire, n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient ſur les claſſes inférieures.

Les châteaux hériſſent nos provinces, englobent une partie des grandes poſſeſſions, ont des droits abuſifs de chaſſe, de pêche, de coupe de bois; & ces châteaux recelent encore de ſes fiers gentilshommes qui ſe ſéparent réellement de l'eſpece humaine, qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque, & qui oppriment trop facilement le payſan pauvre & abattu, s'ils ont perdu le privilege de le tuer en mettant dix écus ſur ſa foſſe.

L'autre portion de la nobleſſe environne le trône, les mains ſans ceſſe ouvertes pour mendier éternellement des penſions & des places. Elle veut tout pour elle, dignités, emplois, préférences excluſives; elle ne permet aux roturiers ni élévation ni récompenſe, quels que ſoient leur génie & les ſervices rendus à la patrie; elle leur défend de

ſervir ſur terre, de ſervir ſur mer ; puis elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, &c. pour tout ce qui ne veut pas ſervir.

Il eſt vrai que ce corps répand ſon ſang pour la défenſe du trône & de la patrie. Mais ſous prétexte qu'il porte l'épée, ſon avidité eſt inſatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d'autres d'approcher du monarque. Après avoir obſtrué toutes les avenues du trône, il aſpire tout ce qui pourroit être diſtribué avec plus d'égalité

Pourquoi cet orgueil inſultant de la nobleſſe dans un état monarchique ? Qu'il y ait diſtinction ; ſoit : mais pourquoi veut-elle établir une ſi grande diſtance entr'elle & les autres citoyens ? C'eſt la forme du gouvernement féodal, qui vient ſe mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

La nobleſſe ſert-elle mieux dans les armées que cette foule de ſoldats intrépides qui, ſortis des claſſes du peuple, ont tout auſſi bien qu'elle l'honneur pour mobile ? Qu'a-t-elle

fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obſcurs? Le grenadier qui, pour monter à l'aſſaut, plante ſa baïonnette dans la muraille, ne ſert-il pas noblement?

Sortons de la profeſſion militaire, & voyons les trophées de la nobleſſe dans l'égliſe, dans la robe, dans les arts, dans le commerce; je ne lui vois pas un caractere diſtinctif de ſupériorité & de grandeur.

Depuis que l'éducation a donné aux hommes à peu près les mêmes lumieres, ils ſont également propres au ſervice de la patrie. Les lumieres ont rendu les hommes à peu près égaux, en ce que pouvant tous faire les mêmes choſes; il n'y a plus lieu à une ſéparation outrageante, puiſqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois, ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans.

La foibleſſe & l'ignorance ont fait les nobles dans les ſiecles précédens, parce qu'ils avoient à eux ſeuls toute l'éducation du tems, l'équitation, l'adreſſe dans les tournois, le ſtyle de la galanterie uſitée, & des connoiſ-

fances conféquemment bien fupérieures au vulgaire.

Aujourd'hui que la nobleffe n'a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patriotique de la nation, l'égalité revient infenfiblement & de plein droit. Les fervices rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus fe diftinguer d'après des fyllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais eft le noble fils de fes œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil ftérile, doivent retomber dans la foule, jufqu'à ce qu'elles aient montré des vertus vivantes & non décédées.

Le peuple qui paie au fouverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéiffance & le refpect, devroit-il encore connoître le poids de cette nobleffe qui lui eft devenue étrangere, & qui voudroit admettre une féparation perpétuelle, injurieufe & conftante, entre les fujets du même prince; qui les frappe de fon orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement; qui parle de fes préroga-

tives antiques qu'elle a perdues; qui dit au cultivateur, *tu es payſan*, *tu n'es rien;* & qui étale la forme abuſive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus déſormais qu'un monarque & des citoyens?

Si l'homme noble n'a été que l'ouvrage de la politique, & ſes titres une juſte récompenſe du mérite réel, cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre les autres, n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là, adopter des préférences éternelles; ce qui feroit injurieux au corps de la nation, & imprudent pour le ſervice de la patrie.

Un auteur a dit derniérement, dans un gros livre ſur la nobleſſe, que la nobleſſe d'Adam étoit inconteſtable, & que Jéſus-Chriſt étoit né *gentilhomme.* Si cet auteur eſt conſéquent, il ne proſcrira aucun enfant de la noble famille du premier pere, ſur-tout ſi le deſcendant vénere ou adore le *gentilhomme.*

Le même auteur a imprimé ces deux phrases inconcevables : *L'homme noble n'eſt point l'ouvrage de la politique, il eſt par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'eſt dans l'homme noble que la nature à placé ſes vues les plus hautes, & que toutes ſes forces ont été réunies.*

C'eſt bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devroit, pour juger lui-même ſon ouvrage, ſuivre deux cours d'accouchemens.

Et pourquoi, me dira-t-on, *un cours d'accouchement ?* C'eſt que le même écrivain a encore imprimé la phraſe ſuivante : *C'eſt à l'époque même de ſa naiſſance* (l'homme noble) *qu'il parut s'annoncer comme un être ſupérieur à l'eſpece humaine. Les témoins de ſes premiers inſtans le virent s'élancer avec force des entrailles d'une mere courageuſe, pour tomber & bondir ſur la terre qui devoit le porter. Son regard prompt, &c.*

CHAPITRE DCL.

Baiſers, Embraſſades.

L'ON embraſſe très-facilement à Paris ; rien de ſi commun que cette remarque extérieure d'affectation. Il y a de ces *embraſſeurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent ; & c'eſt quelquefois un homme indifférent, oublié, preſqu'inconnu, qui vous ſerre entre ſes bras au détour d'une rue.

Tantôt il y a incertitude, tantôt il y a ſuſpenſion, & tantôt l'accollade ſe fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne ſait trop quand & qui l'on doit embraſſer : tout cela ſe regle par le caprice ou l'appel. L'un ſollicite une accollade que l'autre eſquive ou retarde, parce qu'il n'y ſongeoit pas, ou parce qu'il a quelque choſe dans l'ame qui s'y oppoſe.

On s'embraſſe dans les rues, dans les maiſons. Parmi la bourgeoiſie, on court embraſ-

ſer les femmes qui s'y attendent. Une mere ſe préſente, on la baiſe ſur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on ſerre bien fort la mere, pour avoir le droit de poſer ſa joue contre celle de ſa fille.

Il eſt des *embraſſeurs* impitoyables, qui épouvantent les demoiſelles avec leurs baiſers appuyés, tandis que l'homme délicat craint d'effleurer cette jeune peau ; il redoute l'approche, c'eſt-à dire, l'étincelle; il eſt trop ſenſible pour imiter ces muſeaux épais, qui vont tomber ſur ces viſages de roſes: c'eſt une pierre qui tombe ſur un pot de fleurs. L'homme ſenſible ne craint rien tant que d'embraſſer une femme ſur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher ſa main, que dis-je! le bout de ſa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes ſe baiſent toujours vivement en préſence des hommes ; mais c'eſt une agacerie: elles veulent montrer leur tendreſſe & combien elles ſauroient rendre douce cette faveur. Ces baiſers redoublés ſont artificiels ; l'œil n'eſt pas d'accord avec la bouche ; le baiſer

a beau crépiter, il n'eſt ni abandonné ni dérobé.

Il devroit être défendu d'embraſſer de jeunes enfans. Des phyſionomies bourgeonnées, des nez barbouillés de tabac, des barbes dures s'emparent de ces viſages délicats, ſans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main ſur les meubles d'un homme, & l'on applique la bouche ſur la joue de ſa fille âgée de cinq ans! Les gens qui ſe précipitent ſur les enfans, m'ont toujours paru manquer d'une ſenſibilité délicate On croit preſque voir le vice qui embraſſe l'innocence.

En Angleterre, les hommes ne s'embraſſent point; ils ſe prennent la main, ſe la ſerrent, ſans ôter le chapeau ni faire des courbettes, comme nous voyons dans les rues, où les deux perſonnages ſemblent jouer un rôle. Mais lorſqu'on eſt préſenté à une femme, on la baiſe, non ſur le viſage, mais ſur la bouche; c'eſt un vrai baiſer qu'on lui donne. Une Angloiſe, accoutumée à être ainſi *ſaluée*,

trouveroit

trouveroit insignifiant & même insultant le *salut* de l'étranger qui se contenteroit de poser sa joue contre la sienne.

Le premier jour de l'an est marqué chez nous pour tous ces baisers d'usage & d'étiquette. Que de caresses on se fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embrasseurs :* plus ils étendent les bras, moins ils sentent.

Toutes ces froides embrassades, images imparfaites d'une faveur précieuse quand le cœur la donne & la reçoit, devroient être à jamais supprimées. On diroit que le Parisien est très-chaud en amitié; & presque toujours l'homme qu'il embrasse avec tant de zele, n'est ni ne peut être son ami.

CHAPITRE DCLI.

Vieux Garçons.

Il y auroit bien des choses à dire sur le célibat, si commun dans notre siecle, & triomphant dans la capitale. En examiner les

caufes & en indiquer les remedes, ne feroit pas une petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaifes comédies, ne feront pas faire un mariage de plus.

Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de féparation entre deux êtres que la nature appelle, & qui fe fuient dans la crainte d'augmenter la pefanteur de leur chaîne.

La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, & l'homme frémit en appercevant l'affociation forcée du luxe & de la mifere. Il voit naître des enfans, dont tous les cris peut-être feront des cris de befoin, & qui font mieux dans le néant que fur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avénement au monde pas un pouce de terre.

Le lait nourricier leur manquera, s'il n'eft acheté; & s'ils parviennent à un certain âge, ce ne fera le plus fouvent que pour être les ferviteurs précaires de la portion opulente.

C'eft ainfi que le célibataire raifonne fon fyftême; mais pour éviter un danger, il embraffe un vice. Il eft feul, fon cœur fe durcit

ou se desséche ; il fuit les embrassemens de la tendresse, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refusé une compagne ; il rencontre une maîtresse impérieuse, qui n'a point d'intérêt d'être économe, qui lui donne des liens plus pesans que ceux qu'il a voulu éviter, dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie, qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober. L'habitude l'attache à une femme qui grossit clandestinement sa fortune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit insensiblement, & il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse, ayant repoussé ceux que la nature lui présentoit. Il n'a pas joui d'un cœur qui se soit pleinement fondu dans le sien ; & fût-il susceptible d'amour, le délicieux sentiment de l'estime ne s'y joindra pas, car il ne pourra nommer publiquement la compagne de sa couche ; & les baisers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit, seront des baisers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à son ame paternelle.

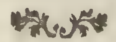
Vieux garçon, vieux coquin, dit le proverbe. En général, il n'eft pas menteur ; les exceptions font rares. Une vieille fille peut dire : *On n'a pas voulu de moi, j'étois laide, j'étois pauvre ; je n'ai point refufé.* Mais le vieux garçon qui, dans la carriere de fa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme, & (celle qu'il cherchoit n'exiftât-elle pas) qui n'a point fu créer une ame propre à fympathifer avec la fienne, quelle excufe peut-il donner ? De quelle foibleffe ne s'accufe-t-il pas !

Que font ces célibataires ? Errans dans la fociété, ils vont tendant des pieges à l'innocence, & femant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes & les foupirs de la foibleffe abufée.

D'autres plus coupables encore, attaquent le lien conjugal ; & réfléchiffant ce crime, joignent à leur perfidie l'efpoir affreux de croire mieux cacher leurs défordres, & de fe tranquillifer fur les fuites.

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l'amour-propre féminin, en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires est, qu'ils sont libres. Eux, libres ! eux esclaves le plus souvent des plus viles courtisannes ; eux qui portent à leurs pieds leur fortune ; eux qui sont le jouet de leurs caprices, de leurs fantaisies ; eux qui en comptant trouver la volupté, ne rencontrent que des faveurs meurtrieres ; eux trompés dans leur jeune âge, volés dans leur vieillesse, & qui seront abandonnés à leur lit de mort, si l'insensibilité qui les environne, juste punition de leur vie passée, ne précipite point leur trépas.



CHAPITRE DCLII.

Poëmes lyriques.

C'EST bien à tort qu'on a voulu retrécir le genre de l'opéra, lequel, étant par sa nature le spectacle de l'imagination, n'est point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'histoire, tout lui appartient. Le pays de l'illusion ne sauroit être trop vaste, parce que cette reine fantastique ne vit & ne se plaît qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuse. Vouloir borner l'espace immense où elle plane, c'est l'anéantir. Elle ne souffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

Aussi, dès que le poëte a fait pacte avec la brillante chimere, il est, pour ainsi dire, livré à cet agent surnaturel qui a droit de lui commander despotiquement. Il faut qu'il monte aux cieux, qu'il descende aux enfers, qu'il visite les dieux & les diables, les temples &

les cavernes; qu'il danſe, qu'il chante, qu'il ſommeille, qu'il vole ſur les nuages, & qu'il ne ſe plaigne jamais des chaînes ou des aîles que le monſtre lui donne Il eſt entiérement ſubordonné à cette baguette magique, qui commande aux élémens, aux airs, aux ritournelles, aux ballets & aux décorations. Il s'eſt enfin donné à une eſpece d'enchanteur qui lui a ravi ſa logique.

Rien au monde n'eſt plus oppoſé que le drame ſimple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu eſt le partage du premier; le ſecond ne ſe fie pas de même à une ſeule & même ſenſation prolongée; il les appelle toutes; il lui faut des moyens immenſes & diverſifiés; le cortege, le concours, la clameur de tous les arts & même leur lutte confuſe, s'il faut le dire, au lieu de leur accord.

Reſte à ſavoir ſi de tant de choſes diſparates, il peut jamais réſulter cette unité touchante qui pénetre le cœur; & ſi à force de vouloir prodiguer les enchantemens, on ne

parvient pas à fatiguer l'œil & à étourdir l'oreille. Quoi qu'il en soit, l'imagination du spectateur rencontre son plaisir dans la variété de ceux qui lui sont offerts ; il saisit à la volée ce qui parle le mieux à ses sens. Toutes les impressions viennent l'interroger ; celles qui plaisent sont admises.

On a voulu tracer la théorie de cet art. Ce seroit vouloir faire raisonner la folie ; & pourquoi lui ôter sa licence bizarre ? L'opéra ne frappe que par son extravagance, par la multiplicité & la confusion des objets. Il faut laisser à ce monstre brillant ses dimensions irrégulieres ; il ne pique la curiosité, il n'intéresse le cœur, il ne produit la surprise, que par la singularité de ses formes fantasques & changeantes.

On veut donner aujourd'hui aux poëmes lyriques une marche sage, une contexture raisonnée, un intérêt unique ; soit. Le poëme sera plus conforme aux regles ; mais j'aurai moins de plaisir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai assez ailleurs des pieces

raiſonnées & touchantes, qui parleront à la raiſon & à l'ame. Ici, je veux voir un monde étrange & de fantaiſie.

CHAPITRE DCLIII.

Ballets.

L'AMATEUR de la vérité & de la nature avoit ſouvent demandé ce que ſignifioit tel ballet, où l'on balançoit les bras, où l'on levoit alternativement les pieds ſans deſſein marqué, où l'on danſoit enfin pour danſer. Les arts ſont tellement ſoumis à une routine puérile & invétérée, que l'on a vu long-tems ſur le théatre de l'opéra des ſauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvemens vagues, indéterminés, des maſques *rouges*, *bleus*, *verds*, &c. & perſonne ne ſoupçonnoit alors que l'art pût former une action intéreſſante, noblement imitée par la danſe. Il étoit décidé qu'un *ballet* ne feroit qu'un cercle de danſeurs perpétuellement agités ſans cauſe,

& dont les pas ne ſignifieroient rien. On étoit loin d'appercevoir, même en ſpéculation, que la danſe pût former une peinture mobile, gracieuſe, animée, créer des tableaux, les varier à ſon gré, & s'élever juſqu'à rendre les paſſions humaines.

Elles ſont cependant d'autant plus expreſſives, que leur langage eſt plus contraint & plus reſſerré. Le ſilence de la pantomime, loin de rien dérober à leur fineſſe & à leur énergie, ſemble y ajouter par les geſtes & les mouvemens ingénieux & prompts qu'elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroît allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique; le pied parle comme l'œil; le ſentiment ſe peint dans les moindres nuances; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps; tout eſt réfléchi, déciſif, pittoreſque; tout frappe l'image & la caractériſe; elle n'eſt ni fauſſe ni équivoque.

Eh! quel plaiſir de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend

avec netteté un ſentiment délicat & fin ! L'amour, la crainte, le déſeſpoir changent de phyſionomies, & diſent tout ce qu'ils veulent dire, ſans qu'on ſoit trompé par le menſonge ; il ſemble même ne plus exiſter dès que la bouche de l'homme eſt fermée.

Les anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous eſt inconnu. Batyle, Pilade & Hilas partagerent Rome en factions théatrales. Les hiſtoriens, en nous rendant compte des vifs tranſports que ces pantomimes exciterent, diſent qu'ils faillirent allumer une guerre civile.

Noverre, parmi nous, eſt le premier qui ait raiſonné la danſe; il eſſuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réſerve contre toute invention. Il ſut les braver, & recula les limites de ſon art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d'être conſidéré comme une partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chaſſa les *perruques noires*, les *paniers*, les *tonnelets*; & fit ſuc-

céder des tableaux hiſtoriques ou gracieux, pleins de grandeur, d'expreſſion, de fineſſe & de majeſté, à ces inſipides caricatures qui avoient uſurpé notre admiration.

Les ballets modernes ne ſont plus compoſés de cabrioles, d'entrechats. Une déclamation animée & muette forme des ſcenes neuves, vivantes & du plus grand intérêt. Le ſuccès en eſt ſi prodigieux que la pantomime eſt deſcendue ſur les petits théatres, & que l'on craint qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui ſubjugue profondément tous les eſprits.

CHAPITRE DCLIV.

Déſeſpoir.

QUI entre chez moi le viſage pâle, abattu, ſe frappant le front avec le poing? C'eſt le même homme que j'ai vu la veille, tranquille, ſerein, ne redoutant ni le préſent ni l'avenir,

concentré dans ſes jouiſſances perſonnelles. Il s'écrie : je ſuis ruiné ! Hier j'avois du pain, je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : que vous importent vos freres, vos neveux, vos parens, vos amis ? venez chez moi, déshéritez vos proches, & vous aurez onze pour cent ſur votre tête. J'ai écouté cette voix inſidieuſe ; j'ai répété : que m'importent mes freres, mes neveux, mes parens, mes amis ? j'aurai onze pour cent ſur ma tête. J'ai couru chez un notaire, & j'ai déshérité mes proches. Mais je ſuis puni ; la banqueroute de l'emprunteur eſt déclarée, & aucun huiſſier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à préſent ? Je ne ſais que ſouper en ville, aller au ſpectacle & ſigner une quittance quatre fois l'année. Quel conſeil me donnez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer ? Quelles loix irai-je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore, ſi l'on empriſonnoit toute la maiſon & qu'on la vendît à l'encan, bêtes & gens, & juſqu'au ſinge.

Il marche à grands pas. Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui n'ont pas un ſol de rentes viageres! Lorſqu'il a bien exhalé ſa fureur, il dit qu'il va s'enſevelir dans le fond d'une province, & quitter cette indigne capitale, où les gens vous perſuadent de déshériter vos parens, pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage; où après avoir placé toute ſa fortune pour doubler l'intérêt de ſon argent, on ſe voit condamné un beau jour, malgré le contrat en parchemin, à travailler lorſqu'on s'étoit ſi bien arrangé pour vivre uniquement pour ſoi, & paſſer le reſte de ſes jours dans une commode oiſiveté.

Ainſi l'égoïſme qui ſe croit éclairé, s'aveugle & ſe punit lui-même; & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.



CHAPITRE DCLV.

Rime.

La rimaillerie ne paſſe point de mode; les cafés ſont les endroits contagieux, où des poëtereaux s'entichent réciproquement de cette puérilité. Il n'y a rien enſuite de plus ridicule que la maniere dont le Mercure annonce un concours académique. Le plat phraſier, au ſujet de quelque rimaillerie, parle de la *Grece*, des *jeux olympiques*, de la *couronne flottante;* & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille eſt de la gloire, & voilà leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévorent pour des hémiſtiches. Rien de plus dangereux que ces prix *de poéſie*. Le gouvernement devroit les interdire. La moitié des jeunes gens fainéantiſent, en diſant qu'ils travaillent pour l'académie.

Tous nos poëtes regardent la rime comme

partie intégrante de la poésie ; elle en est le ridicule & le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage, sans se briser sur l'écueil.

Cette rime tyrannique, cette ritournelle de consonnances, ce tintement puérile, font perdre à la langue sa netteté, sa précision, sa flexibilité même. Cette coupe gênante étrangle les pensées, & par-là le style devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majesté. La prose la plus commune a un caractere plus libre, & plaît davantage à tout homme sensé. Il faut être maniaque ou un Voltaire, pour faire des vers françois après vingt-huit ans, lorsqu'ils sont si peu lus.

Je plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime ; ils négligent tout le reste pour posséder leur *Richelet ;* ils veulent mettre en vers tous les poëtes anciens : ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils se tourmentent en pure perte. Plein de compassion pour les tortures qu'ils

éprouvent

éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuses.

Nos voisins se sont dérobés à ce joug barbare, que nous nous sommes stupidement imposé; & la poésie a commencé à naître parmi eux.

Il me sembleroit bien digne du siecle présent, de secouer le joug de la rime. Nos chefs-d'œuvres dramatiques me paroissent gâtés par ce faux agrément que l'habitude soutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette insupportable monotonie.

Les ouvrages en vers ont beau trébucher les uns sur les autres, preuve frappante du dégoût universel, la satiété ne corrige point les malheureux rimeurs; ils s'obstinent à mettre en vers alexandrins, lourds & pesans, Thompson, Zacharie, Télémaque, Gesner, Buffon; & puis ils appellent poëme un salmigondis poétique, qui donne à tout un public une indigestion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à

la pensée, même dans nos plus grands poëtes. On conçoit dans une piece de théatre un sentiment profond ; on ne trouve pas de rime, il s'en présente une qui n'exprime qu'une idée ordinaire. On s'y refuse d'abord ; on s'échauffe la tête pour alonger, raccourcir, tourner, retourner sa phrase ; on torture son cerveau: l'inflexible langue ne présente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajuste au trait léger, est employée ; & le personnage qui alloit avoir une physionomie burinée, n'offrira qu'une figure sans caractere.

La rime rend souvent Corneille diffus, embarrassé, inintelligible ; elle gâte plusieurs morceaux pleins de verve & d'élévation. Racine me paroît constamment caché derriere ses personnages, & habile à leur insinuer son langage harmonieux. J'entends sa flûte douce qui cadence des périodes arrondies, même dans le tumulte effréné des passions. Je ne perds jamais de vue le poëte ; & quand Monime, formant le projet de s'étrangler, apostrophe le tissu fatal, j'oublie presque cette situation tou-

chante, douloureuſe, pour admirer des vers qui ſont le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau eſt ſupérieurement écrit; mais il eſt trop beau, puiſqu'il me montre plus Racine que la plaintive & déſolée Monime.

M. de Voltaire devient épique dans ſon *Œdipe*, dans ſon *Alzire*, dans ſa *Sémiramis*, dans la premiere ſcene d'*Oroſmane*; entraîné qu'il eſt par cette pompe d'élocution qui enleve les battemens de main du parterre. Ses confidens ſont quelquefois chargés de ſes plus beaux vers, parce qu'il aime à ſe faire voir; mais dès que le vers fait admirer le poëte, le vers tue à coup ſûr le perſonnage. Et que devient l'illuſion?

On chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuſes & plus naturelles. Le Pariſien ſera ſoumis à ce bizarre préjugé encore quelque tems; mais enfin, lorſqu'en ſe rapprochant de la ſimplicité & de la nature il aura ſenti le charme de la vérité naïve, il verra que

le vers sur la scene n'est qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'esprit, lorsqu'il faut être tout entier au sentiment & à l'image. Et la rime sera abandonnée aux chansons & aux vaudevilles, pour qui seuls elle semble faite.

Notez que tous ces rimeurs sont absolument dépourvus de toute invention; ils sont incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans sa jeunesse, n'a pas fait un roman; il annonce par là même une sécheresse d'imagination & une sorte de stérilité; car pour former un roman, il faut de l'esprit, de l'usage du monde, la connoissance des passions; & les versificateurs, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas su faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulsion du génie. Ces ouvrages rimés reproduisent les mêmes tours, les mêmes idées; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaises tragédies, incapable de composer cent

pages de la couleur des écrits de Rétif de la Bretonne, aura l'insolence de se croire supérieur à lui, tandis qu'il n'est pas son égal; il répétera *la médiocrité orgueilleuse*, sans songer qu'il prononce sa condamnation.

Aussi, que font ces rimailleurs? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure, ils s'enrôlent sous les drapeaux d'une petite secte; & dès ce moment, ils blâment tout ce qu'elle blâme, & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire, par cet instinct que les esprits médiocres & subalternes ont à faire ligue offensive & défensive. En applaudissant au petit chef qu'ils ont choisi, ils pensent applaudir à eux-mêmes. Ils se rendent tracassiers & méchans pour lui plaire, en attendant qu'ils le détrônent.



CHAPITRE DCLVI.

Gens bleſſés.

A la ſuite des accidens auxquels on eſt expoſé dans la capitale, ſe joignent des circonſtances non moins douloureuſes. Le peuple qui s'aſſemble & qui donne mille avis contraires, embarraſſe le malheureux bleſſé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'eſt pas ſous la main; le commiſſaire qu'il faut trouver eſt loin; le procès verbal à rédiger ne s'acheve point; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant leſquelles le patient eſt abandonné à ſes tourmens, fait que l'infortuné périt avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'eſt pas expoſé à être bleſſé dans ces rues tumultueuſes? Une tuile, un carroſſe, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix ſourd & muet, vous font plaie, boſſe, contuſion, fracture.

Au défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête & inconnu peut être surpris d'un coup de sang ; & faute de renseignemens, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de sa léthargie, il se trouvera lui quatrieme ou cinquieme dans un lit fort différent du sien. C'est ce qui est arrivé à un avocat de ma connoissance, il y a quelques années. En se réveillant, il retomba dans son évanouissement, lorsqu'il se vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoissoit pas.

On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la capitale, soit chez un commissaire, soit chez un chirurgien, un hospice, c'est-à-dire, une chambre basse & commode où seroit un lit disposé pour les blessés, un petit coffre de chirurgie & de pharmacie, de maniere qu'on pût transporter sur-le-champ & secourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens.

On avoit d'abord accueilli ce projet hospitalier ; mais il n'a pas reçu son exécution,

de forte qu'un homme dangereufement bleffé fe trouve à la merci du peuple ; & s'il n'eft pas reconnu, ou s'il n'intéreffe pas quelque bonne ame, il voyage douloureufement au corps-de-garde, du corps-de-garde chez le commiffaire, de chez le commiffaire à l'Hôtel-Dieu. Il feroit plus heureux dans fon infortune, s'il eût été écrafé au centre de la ville.

Ainfi le bien ne s'opere pas aifément. Ce plan charitable, & qui devoit intéreffer toutes les claffes de citoyens, n'a point été exécuté faute du concours de plufieurs volontés. La puiffance ordonnatrice ne fuffit pas ; il faut la réunion de ceux qui peuvent agir ; & cette réunion, M. le Noir ne l'a pas trouvée, malgré l'importance & l'utilité de l'objet.



CHAPITRE DCLVII.

Miracles.

On a dansé sur la tombe du diacre Pâris; on a mangé de la terre de son tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénésie? Voir l'homme éteindre le flambeau de sa raison, une ville entiere se repaître de prestiges: quoi de plus étonnant?

Ensuite est venue la guérison miraculeuse d'une dame *de la folie*, qui pour preuve a suivi la procession du Saint-Sacrement pendant trente années Il n'y avoit rien à répondre à cela: aussi point de contradiction.

Le dernier miracle qui s'est fait à Paris, ou plutôt que le peuple a imaginé, regardoit une vierge de plâtre du faux-bourg Saint-Antoine. Cette vierge étoit dans sa niche à l'encoignure d'une rue, sans qu'aucune personne eût jamais pris garde de quel côté elle avoit la tête tournée. La procession du Saint-

Sacrement venant à paſſer, quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté du prêtre, comme pour ſaluer ſon divin fils. Ce miracle paſſa de bouche en bouche; la populace accourut; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge; le lendemain cinquante mille ames ſur pied environnoient la ſtatue de plâtre. C'étoit en 1752.

Notez que la vierge de plâtre adoſſoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges; il eut bientôt vuidé ſon magaſin; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint ſi conſidérable, que la police ne ſut trop comment amortir cet enthouſiaſme & diſſiper la foule incroyable qui rempliſſoit ce fauxbourg. On enleva la vierge; elle fut tranſportée ailleurs & enfermée.

On dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ſes affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil-d'archal lui avoit fait tourner la tête, perſuadé qu'il étoit, qu'il vendroit aſſez de cire aux dévots pour remonter ſa fortune délabrée.

Le prophete de la rue des Moineaux ne demeura pas aussi paisible ; il guérissoit, avec le simple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit comme faisoit Jésus-Christ ; il en a reçu ses pouvoirs.* Le prophete fut renvoyé doucement ; & cette fermentation qui avoit gagné la ville entiere, tomba tout aussi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

Il y a vraiment des épidémies morales qui naissent tout-à-coup, & dont on ne sauroit assigner la cause, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adresse ce vent impétueux, & qui éteint l'extravagance publique, ainsi qu'on fait d'un embrasement dans son origine, est un bienfait réel du gouvernement. Que de désastres dans les siecles antérieurs faute de n'avoir pas su arrêter l'étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE DCLVIII.

Livres.

PARIS est la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur y sont fort à leur aise : aussi foisonnent-ils. On refond des livres comme on refond des suifs. Voyez Pankouke ; n'est-il pas un maître chandelier ?

L'ignorance même par air érige un trophée en l'honneur du savoir. Que de sots possesseurs d'une immense bibliotheque ressemblent aux libraires qui se promenent tous les jours, au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

Dans un sens on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point assez. On en fait trop, si l'on considere que l'on écrit de nos jours bien des choses savantes & inutiles. On n'en fait pas assez si les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits.

Il y a plus d'hommes que de pensées, & l'on a vu des siecles s'écouler sans rendre au

dépôt commun une ſeule idée juſte ou utile. Qu'eſt ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon, (1) qu'un Locke, qui ſe ſont diſtingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées ?

Mais de pareils auteurs ne paroiſſent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs penſent trop pour la multitude; il en faut d'autres qui, comme dit Rouſſeau, *ſemblables à la bonne, coupent le pain aux enfans*; & ces écrivains, quand ils ont ſu tracer des ouvrages populaires, où la morale eſt à la portée de tout le monde, méritent des éloges.

Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles: paſſé cela, le reſte qui n'eſt que curioſité ſemble abandonné au vuide des hypotheſes pour former des diſputes interminables. C'eſt le luxe de l'eſprit humain; il prouve ſa ſagacité, ſa profondeur: mais

(1) Quand Bacon dit de l'argent, *c'eſt un bon ſerviteur & un méchant maître*, n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots ?

il n'ajoute ni à ſon repos ni à ſon bonheur.

L'on ne parvient à ces connoiſſances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres eſt donc un inconvénient, mais n'eſt point un mal: on prend, on choiſit; & tel livre qui ne dit rien à l'un, parle beaucoup à l'autre. Je ſerois donc de l'avis de madame de Sévigné qui dit, avec ſa grace ordinaire: *pour Pauline, cette dévoreuſe de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.*

Un miniſtre nommant ſon parent à la place de bibliothécaire de la bibliotheque royale, lui dit en pleine audience: *mon couſin, voici une belle occaſion pour apprendre à lire.*

Ce mot très-plaiſant, & qui peint de quelle maniere ſe donnent en France les premiers emplois, le devient davantage par l'application dont il eſt ſuſceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis: *Ah, monſieur, la belle occaſion pour apprendre ce que vous devriez ſavoir!*

CHAPITRE DCLIX.

Empiriques.

Ils ſont les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même tems la conſultation & le remede : par-là il eſt diſpenſé de payer l'apothicaire.

Les empiriques ne ſont pas deſpotiques. On va chez eux, on marchande, on tâte de leur remede; s'il réuſſit, on continue ; s'il ne fait pas du bien, on le met de côté. Mais le médecin ne ſe relâche pas de la rigueur de ſes ordonnances.

Le médecin qui raiſonne, tantôt tue & tantôt guérit. L'empirique en fait autant; mais du moins il ne raiſonne pas. Il ſe conduit par l'expérience; & comme nous ſommes tous plus ou moins pyrrhoniens, lorſqu'il s'agit de cette ſcience très-obſcure, nous ne voyons pas de mauvais œil les empiriques qui peuvent

citer aussi leurs merveilleuses guérisons.

L'empirique sera constamment le médecin du pauvre, de l'indigent. Celui qui n'a point de tems à perdre, monte chez l'Esculape grossier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il d'une voix impérative ; *je n'ai pas le loisir d'être malade.* L'Esculape répond affirmativement, *oui, je vous guérirai.* Quand il n'y auroit que ce ton ferme, assuré, qui frappe le malade, ce seroit déjà un grand bien ; car il commence par fortifier l'ame ; & le médecin de la faculté, avec sa parole incertaine & ses tâtonnemens, ne verse pas dans l'ame le courage ni le baume restaurant de l'espérance. Il est froid, tandis que l'autre, chaud & véhément, vous dit d'une voix forte & convaincante : *prenez & guérissez.*

Ce ton éloquent ranime & conforte le malade, chasse la peur, & commence peut-être la guérison. Il ne faut pas compter pour peu cette force d'imagination ordinaire aux empiriques, & qui leur fait dire à des squélettes ambulans : *j'en ai guéri bien d'autres ; vous ne*

digérez

digerez pas ; eh bien, dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.

Un médecin blême avec une voix flûtée, l'œil indécis, vous tâte le pouls mollement, profere de ces phrases élégantes, mais dont on sent le vuide. Il semble vouloir temporiser avec la maladie, en faire un objet de curiosité. Son ton doux & mielleux a la constitution vaporeuse des femmes & des élégans de nos jours. L'empirique, au contraire, a la parole hardie, l'œil sûr ; il fait tourner son malade, lui bat l'épaule, s'empare de son imagination, & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déjà changé la situation de son esprit.

Le peuple trouve donc que les médecins, n'ont pas le talent de la parole ; & conformément à sa maniere de juger, il a recours aux empiriques qui ont le ton populaire, qui font rire les agonisans, en leur prouvant qu'ils se porteront bien avant peu, & qui distribuent l'apophtegme médical & la bouteille pour vingt-quatre sols.

Dites à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empirique*; il répond ſans ſe déconcerter & avec hardieſſe: *il m'appelle un empirique, & moi je l'appelle un médecin. Il ne ſait pas bien mon nom. Graces à Dieu, je ne ſuis point médecin, je ſuis guériſſeur.* Et le peuple ſoumis à cette voix forte, à ce viſage décidé, à ce geſte ferme, répete, *il eſt guériſſeur!* Et comme il compte être guéri, il l'eſt déjà à moitié.

Tous ceux qui diſtribuent des remedes ſont enrégiſtrés à la police; ils ſont tolérés lorſqu'ils ont dépoſé le ſecret de leur compoſition entre les mains du premier médecin du roi. Pluſieurs remedes dont on fait uſage dans la médecine, ſont dus originairement à des empiriques. Et ne peut il pas ſe trouver un remede bon au corps humain, dans preſque toutes les circonſtances? Ne voyons-nous pas aujourd'hui, que toute l'apothicairerie, entre les mains des véritables gens de l'art, ſe réduit au tartre ſtibié, au jalap, au quinquina, au mouſſe de Corſe à lether; voilà ce

qui ſauve la vie. Un bon remede applicable dans une foule de maladies, peut donc ſe trouver entre les mains d'un empirique ; & un remede non univerſel, mais bienfaiſant dans preſque tous les cas, n'eſt pas auſſi chimérique qu'on voudroit le dire.

Quoi qu'il en ſoit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empiriques, croit aux empiriques, ne renoncera pas aux empiriques ; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade diſpute, ſe plaint, gronde, ce qu'il ne peut avec le médecin irréfragable.

Il réſulte que les empiriques guériſſent & ne tuent pas plus de monde que les médecins endoſſant robe fourrée.

Certains médecins diſent qu'il y a deux mille maladies, comme les caſuiſtes diſent qu'il y a cinq cents mille péchés. Les médecins ſont au phyſique, ce que les caſuiſtes ſont au moral. Ils connoiſſent mieux la nature des maladies, les ſymptômes & les criſes que les anciens ; mais le remede ! Voilà le pont

Le pont! direz-vous ; qu'eſt-ce à dire? Je vais vous l'expliquer.

Il y avoit un torrent qui coupoit un chemin ; des ingénieurs vinrent & déterminerent la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la maſſe des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit meſuré géométriquement avec une préciſion rigoureuſe ; mais le chemin étoit toujours coupé, le pont ne joignoit pas les rives oppoſées. Un maçon vint, qui n'étoit ni architecte ni géometre, & dit : je m'embarraſſe fort peu de la groſſeur, de la rapidité du torrent, du lit qu'il occupe, qu'il creuſe ou qu'il ronge ; mais je vous ferai un pont, & vous paſſerez deſſus : ce que ne peuvent faire ces meſſieurs, qui vous diſent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de paſſer.

Et ſans calculer ni meſurer la force & l'étendue du torrent, il fit une arche ſolide. Le pont fut bâti & l'on paſſa. Les géometres ſurent très-bien ce qu'étoit le torrent ; & le maçon ſut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d'y faire un pont.

Les médecins font les jaugeurs du torrent, le guériſſeur eſt le maçon.

CHAPITRE DCLX.

Ventilateur des Spectacles.

Les chymiſtes nous ont appris qu'il régnoit dans une ſalle de ſpectacle trois ſortes d'air. Dans le bas un air lourd méphytique, très-dangereux ; dans le haut un air plus léger & non moins nuiſible.

Tout air *reſpiré* ceſſe d'être *reſpirable*. Les petites loges ſont toutes dans le haut & dans le bas de la ſalle ; & c'eſt là que viennent s'empoiſonner & s'ennuyer nos femmes aux nerfs délicats.

En conſtruiſant la ſalle proviſoire de l'opéra, on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûté cent écus, & il n'y en a pas à la comédie françoiſe, il n'y en a pas à la comédie dite italienne: cet

honneur eſt réſervé à *Audinot*, à *Nicollet* & aux *Variétés amuſantes.*

Cependant rien de plus ſimple que ce ventilateur, tel que l'avoit propoſé l'inſpecteur des objets de ſalubrité, M. Cadet de Vaux, qui s'occupe conſtamment & efficacément de tout ce qui peut intéreſſer la ſanté & la conſervation de ſes concitoyens.

Ce ventilateur conſiſte en un tuyau de cheminée, faiſant l'office de fourneau à reverbere, partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du ſpectacle. Dans le cendrier auroit été établi des tuyaux partant des divers points de la ſalle, enſorte que le feu auroit aſpiré par ces bouches & renouvellé l'air méphytique.

L'air reſpiré de nos ſalles de ſpectacles, eſt une ſource perpétuelle de maladie. L'exceſſive chaleur qu'on y éprouve, fait qu'on altere ſa ſanté en voulant former ſon goût. La police qui a ſoin de bannir des pieces les mauvaiſes paroles, devroit s'occuper à chaſ-

ser des salles de spectacles l'air *respiré* qui n'est plus *respirable*.

CHAPITRE DCLXI.

Singulier mariage.

Un fermier-général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles maniérées que l'on présente successivement à l'enchere, conçut le dessein de chercher au hasard une femme en province.

Il va à la poste, fait mettre des chevaux à sa chaise, *où aller, dit le postillon?* Du côté que tu voudras, n'importe, marche. Mais, monsieur... -- Va devant toi. Le postillon le mene à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre au postillon, où tu voudras, vas devant toi. De poste en poste, il parvint sur la frontiere, du côté de***. Il s'arrête, entre dans une église, regarde à droite & à gauche; on alloit chanter un *salut* avec exposition du *S. Sacrement*. Il voit entrer une

femme précédée d'une belle fille, âgée de dix-huit ans.

Il sort de l'église, se présente chez la dame & lui dit: je viens vous demander votre fille en mariage. -- Eh! qui vous a conduit ici, monsieur? -- Les postillons, madame. Je suis fermier-général, faites venir le directeur, il reconnoîtra bien ma signature. Le directeur vient, & se met presqu'à genoux devant un des princes de la finance. On dîne; après le repas, le fermier-général dit à la mere, j'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La dame, qui vivoit d'un médiocre revenu avec sa fille, ne la refusa point à un homme opulent; & quelques jours après, les mêmes chevaux de postes ramenerent triomphamment à Paris la mere, la fille & l'époux.

Que les demoiselles de province qui rêvent incessamment à la capitale, ne désespèrent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent saisira peut-être l'exemple que nous venons de citer. Qu'elles s'accou-

tument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poste, pour mettre à leurs pieds une fortune digne de leurs charmes; & que Paris s'embelliſſant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talens qu'elles négligent. Cette idée ſervira tout-à-la-fois à ne pas rendre inutiles les dépenſes de leurs parens, & à réprimer la trop familiere ivreſſe des petits provinciaux qui les obſedent & qui étalent une ſuffiſance fondée ſur ce qu'ils s'imaginent être les ſeuls au monde qui puiſſent s'offrir comme amans & comme époux.

CHAPITRE DCLXII.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

CES fêtes ont été inſtituées aux environs de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reſte du royaume.

C'eſt une inſtitution touchante que de couronner annuellement les vertus obſcures

des habitans de la campagne. Il est vrai qu'ils ne se doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par sentiment, sans attendre l'œil de l'admiration, & la main de la récompense.

Le genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le sommet de la pyramide, & jamais la base ; c'est cependant le chaume qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puisse s'émerveiller beaucoup de ces traits de générosité & de grandeur, familiers & communs parmi les classes que l'orgueil méprise.

Ce n'est que parmi les riches que l'on voit des cœurs insensibles, des fils ingrats ou insolens, qui méconnoissent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature sont plus sentis & respectés. Il est sans doute toujours bon de récompenser ces vertus paisibles & rustiques ; mais la récompense à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans

ce qu'ils font, & que c'eſt un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils ſont loin de ſoupçonner.

Mais après le bien qui ſe fait en ſecret & en ſilence, qui ſe répand ſans oſtentation ſur la foule des infortunés, que l'amour profond de l'humanité inſpire, & qui ne ſe découvre qu'à l'œil de Dieu; il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui ſe fait publiquement; c'eſt toujours le bien, quoique le motif ſoit quelquefois d'être regardé. Compoſons avec les vertus humaines, & quand nous voyons le bien, ne raiſonnons jamais ſur la cauſe.

CHAPITRE DCLXIII.

Miſantrope.

Il eſt rare, mais le perſonnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Auſſi l'eſprit médiocre s'en empare; le bourru, l'attrabilaire, & même l'ennuyé, ſe donnent pour miſantropes.

Paroître mécontent de tout ce qui se fait ; déclamer contre tous les hommes en général, parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous, ne point se donner la peine d'examiner ce qui sert à la justification des différens états de la vie, & se permettre une satyre violente & perpétuelle, sans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le mal ; ne voir par-tout que des désordres, & sembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même. Voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne savent jamais accorder aux autres une indulgence dont ils ont souvent besoin eux-mêmes.

Que plus sage est celui qui sait vivre avec tous les hommes, passer habilement entre leurs vices & leurs défauts, comme on passe dans un sentier à travers des hayes d'épines ; qui n'injurie point l'humanite, mais qui la sert & la plaint ; qui cueille les fleurs de la vie sociale, au lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent sous un aspect sombre & triste ! Sa vie n'est pas une perpétuelle déclamation,

un long accès de fureur, un inutile emportement.

CHAPITRE DCLXIV.

Accès Banal.

On ſe prête trop indifféremment à ces liaiſons indéterminées qui n'offrent que la ſurface de l'homme.

C'eſt une grande foibleſſe dans les habitans de la capitale de ſe livrer ſur-le-champ & ſans réflexion au premier venu, de parler de tout à un viſage nouveau, de ſerrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas, de faire des offres de ſervice à quelqu'un que l'on voit pour la premiere fois.

N'eſt-ce pas un défaut abſolu de ſentiment & de délicateſſe que cet abandon de l'ame à quiconque ſe préſente, que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air? N'eſt-ce point déclarer qu'on eſt indigne d'avoir un ami que d'appeller amis quarante perſonnes?

Ce fallon qui s'ouvre tant de fois est-il un lieu public? Est-ce une comédie que l'on va jouer? Qu'est-ce que ces prévenances, ces révérences, ces complimens affectueux qui ne trompent personne? Le sot, l'hommme d'esprit, l'honnête homme, le fripon, reçoivent le même accueil; est-ce pour chasser l'ennui? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point, & qui ne se rassemblent que pour se prêter mutuellement leur figure?

Rouler dans ce tourbillon, c'est gâter son ame. Quel tems ne fait pas perdre cette manie de liaisons passageres qui tuent la véritable amitié, & qui la font disparoître totalement? Comment faire choix ou conserver un solide, un tendre ami, quand on se fuit chaque jour, & qu'on ne se cherche pas soi-même?

Rien ne caractérise plus le vuide de l'ame que cet accès banal, que cette vie purement représentative; & néanmoins, c'est d'après une expérience aussi légere qu'on veut juger

les perſonnes. On haſarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le deſſinateur n'auroit pas eu le tems de ſaiſir le profil de ſon viſage, & l'on veut décider ſur ſes qualités morales.

Cet accès banal eſt le grand vice de la ſociété. Une femme devient le centre de trente perſonnages différens ; on eſt fort mal jugé, on juge plus mal encore. Il faut parler lorſqu'on ne ſent rien ; celui qui parle cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'eſt toujours là le premier acte de fatuité. Si vous avez une opinion, elle ſe trouve noyée dans les opinions d'autrui ; ce n'eſt plus un entretien, c'eſt une converſation vague, froide & ſans caractere.

Autant une ſociété choiſie & peu honorable devient la ſource de plaiſirs vifs, délicats & variés, autant ces ſallons ouverts à la foule qui ſe renouvelle, reſſemblent à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant. L'indifférence la plus abſolue eſt ſous le maſque de la repréſentation ; on le devine, &

tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en ressent.

Cet accès banal a engendré les lettres de recommandation, demandées, obtenues avec une si dangereuse facilité, où l'ostentation sert le plus souvent la bassesse, & où l'on a la témérité de parler du caractere d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre sur le rapport d'autrui. On ne se permettroit point cette légereté, s'il s'agissoit d'un cheval; & l'on envoie à tout hasard un homme de confiance, comme si l'on ne cherchoit qu'à se débarrasser d'un importun.

L'homme en place est obligé de donner un accès libre à beaucoup de personnes; il se plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, se l'imposent-ils volontairement? C'est par air. Une femme n'est contente que lorsqu'elle a reçu toute la ville; quand elle voit beaucoup de visiteurs, elle dit tout bas à sa voisine: mon sallon est bien meublé.

CHAPITRE

CHAPITRE DCLXV.

Etabliſſement à Vaugirard.

QUE l'adulte porte la peine de ſon libertinage ou de ſon imprudence, on le plaint: cependant il connoiſſoit le péril; la raiſon & la morale ne l'ont point arrêté ſur le bord du précipice. Mais voir des enfans nouveaux-nés attaqués du virus vénérien, & ce fléau rongeur attaché à leur débile enfance; qui ne verſeroit des larmes de compaſſion, & quel ſpectacle au monde commande plus puiſſamment la miſéricorde & la pitié!

Ces enfans ſortis d'une ſource empoiſonnée, ſeroient condamnés à ſentir juſqu'à l'âge de puberté les tourmens qui puniſſent le vice, pour expirer enſuite à la fleur de leur âge, ſi la charité éclairée ne venoit à leur ſecours.

C'eſt peu. Leur bouche innocente verſeroit dans le ſein de la nourrice qui les allaiteroit ce venin ſubtil; & pour prix de ſes bienfaits,

ces nouveaux-nés lui apporteroient le long ſupplice d'une mort douloureuſe, qui pourroit embraſſer encore ſon époux, & ſe tranſmettre à ſa poſtérité.... De tels déſaſtres ne ſeroient pas croyables ſi l'expérience, hélas! ne les avoit confirmés. O cruel arimane! quoi, juſques ſur des enfans!

Il étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocens, n'en devenoit que plus formidable. Ces levres enfantines n'en récelent pas moins le poiſon & la mort; & la fonction la plus ſacrée alloit être interrompue par la crainte légitime & par la plus juſte horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfans attaqués du mal vénérien ſont traités avec leurs meres, ſi le fatal préſent qu'elles ont fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le reſpect qu'inſpire ce nom ſacré.

Les nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux ſoins de cette charité pieuſe, & il ſem-

bloit en effet que l'état leur dût un dédommagement.

On ſauve le tiers des enfans qui, à l'entrée de la vie, portent le ſceau honteux du libertinage de leurs peres, & ce tiers que l'on ſauve eſt un vrai miracle; car aux Enfans trouvés, de ceux qui naiſſent ſans accident, on n'en ſauve pas autant; mais ici les ſoins ſont délicats & multipliés.

Cet établiſſement qui ſuffiroit à immortaliſer le nom de ſon fondateur, eſt dû à l'administration de M. Le Noir.

O trop nombreuſe population, entaſſée dans une grande ville, ſi vous offrez le ſpectacle des arts & les ouvrages majeſtueux du génie, quelle corruption réſulte de cet aſſemblage d'individus, & quel ſpectacle que ces triſtes berceaux où une génération naiſſante porte ces taches honteuſes! L'image ſeule que cet hôpital préſente ſera un vrai phenomene & bien effrayant pour des pays même voiſins, qui n'ont ni chef d'œuvres à montrer, ni plaies hideuſes de cette eſpece à voiler.

CHAPITRE DCLXVI.

Bonnes Œuvres.

On en fait, & sans elles Paris ne subsisteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfaisance, qui en ont fait la base des autres vertus, n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les écrivains ne se sont point lassés de reproduire sous toutes ses formes. Par le mot de *charité* on n'entendoit que l'aumône seule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienfaisance universelle se sont étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres, & ce n'est plus l'esprit de parti qui répand les secours. Le janséniste ne s'informe plus si le pauvre qu'il assiste pense comme lui; le protestant est aidé par le catholique. On est libéral sans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On peut

affirmer qu'elles arrêtent souvent la main du désespoir ; & c'est ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoissance à ceux qui, dans les livres & sur les théâtres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en désoler les journalistes ; mais ces généreux auteurs savoient bien ce qu'ils faisoient ; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui se fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée, en faisoit naître une seconde. Nous portons tous en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuse nous touche : nous voilà émus, & nous voulons ressembler à l'être à qui il ne nous a pas été possible de refuser notre estime & notre admiration.

Que le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfaisance & de générosité ; qu'ils soulevent les

vertus cachées dans la masse des vices; qu'ils les montrent au public, & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraste, s'écriera au fond de son cœur: *& moi aussi je suis homme & ferai de bonnes actions.*

L'exemple vaut le plus beau sermon; l'exemple ne l'étouffons jamais; les nations elles mêmes font le bien par l'exemple. Tout établissement utile a été plus ou moins imité, & l'homme vertueux peut se dire à lui-même: *le bien que je ferai ici se propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité à tous les actes de vertu, & que la nature humaine cesse d'être calomniée.

Il faut aussi rendre justice à l'administration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne dise plus: à Paris tout est fait pour les grands & rien pour les petits. On cherche réellement à bâtir des commodités à l'usage du public. Nos enfans jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de posséder. N'est-ce pas là du moins une perspective consolante?

L'administration cherche à faire le bien ; mais malheureusement, faute d'avertisseurs libres & publics, elle se trompe sur les moyens. Les plus intrigans & les plus alertes les déterminent ou la violentent, & le bon & sage projet vient à éclorre après l'exécution du pire.

Mais tous les administrateurs s'occupent d'objets relatifs au bien public, & auxquels on ne songeoit pas il y a quarante années. On a créé *un inspecteur des objets de salubrité*; c'est un titre glorieux pour un citoyen; mais l'avoir déféré, ce titre annonce qu'on ne détournera pas un instant ses regards de l'utilité publique. C'est un engagement solemnel contracté avec la capitale.

Tout est lié par des chaînons imperceptibles, & tout prend aujourd'hui des formes nouvelles. Voici un pont de fer d'une seule arche de quatre cents pieds d'ouverture, que l'on va jeter en face de la place de Louis XV. Cette arche immense ne vous dit-elle pas, qu'on ne fera plus rien d'étroit en aucun genre ;

que toutes les idées se mouleront à l'unisson; que les pensées étranglées & qui nous étranglent n'auront plus lieu, qu'on aura des idées d'administration aussi grandes que les arches; car élargir un pont & rétrécir un plan patriotique seroit chose contradictoire.

Les ministres feront comme les ingénieurs-architectes, & l'arche de quatre cents pieds d'ouverture prélude visiblement à ma chere année 2440. Il ne sera plus possible d'avoir une aussi belle arche, & tout à côté des manutentions misérables & mesquines.

Salut à l'arche de quatre cents pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'on va tout traiter en grand.



CHAPITRE DCLXVII.

Couliſſes.

VOUS voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux Oroſmane, la belle néophyte, le noble Néreſtan, & ce vénérable Luſignan, courbé ſous le poids des années. Vous voyez Iphigénie qu'on va ſacrifier ; le dieu du jour & de la poéſie environné des neuf Muſes deſcend de l'olympe dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théatral, comme tout cela eſt beau, noble, brillant dans ſon point de vue ! C'eſt un enſemble qui plait à l'œil & même à la réflexion.

Mais la perſpective du théatre eſt tout. Ne vous placez pas dans les couliſſes ſi vous voulez jouir ; car ſi vous tournez les loges, tout le charme eſt diſparu. Oroſmane a les joues enluminées, & fait peur ; Zaïre eſt couverte de clinquant, & parle à ſon perruquier ; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au cou-

teau mortel ; car elle n'en a point. Apollon eſt ſec & plat, ſa lyre eſt un morceau de bois. Luſignan, le viſage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval ; les lampions, les garçons de théatre, les trapes, le derriere des décorations, le rouge plaqué des actrices, tout cela eſt triſte, déſagréable, hideux. Il n'y a plus ni forme ; ni proportions. L'acteur rentrant dans la couliſſe au bruit des battemens de mains, a un viſage ſi défiguré qu'on ne peut ſe perſuader qu'il vient d'être applaudi

Il n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui ſe voit dans les couliſſes : l'imagination eſt déſenchantée. Voir ces rouages, ces poulies, ce clinquant, ce plâtrage, ces lampions fumeux, ces dégoûtans valets de théatre, autant vaudroit éventrer cette belle femme qui eſt aſſiſe aux premieres loges, & conſidérer ſes viſceres. Que l'art dramatique eſt beau quand on eſt placé au parterre ! Qu'il eſt hideux lorſqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir ! L'auteur & l'acteur voyant

là les ressorts de trop près, n'ont plus les jouissances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vue les coulisses; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l'art & qui ne veut pas en perdre le sentiment exquis, s'abstienne de voir le jeu anatomique de nos spectacles ; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces déesses ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions ; & tous ces héros de théatre n'ont plus que des physionomies qui vous repoussent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point de vue.

Il ne faut donc point le quitter, si l'on veut que l'illusion subsiste ; & le meilleur moyen, je crois, pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théatre, seroit de le faire circuler dans les coulisses pendant quelques mois. C'est là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup se décompose, & qu'il faut une tête forte pour surmonter ce coup-d'œil. Il décourage, il attriste, il émousse nos pinceaux.

Il vaut mieux être loin & ſe confier à ſon imagination, que d'aller ſuivre l'art pas à pas dans ces ruelles où les couleurs groſſieres ſont ſur les toiles & ſur les viſages.

Par *couliſſes*, j'entends auſſi les épreuves par leſquelles un auteur doit paſſer. Préſentation de piece, lecture, répétition, conciliation d'acteurs, arrangement de ſcene; quelle patience héroïque, quelle conſtance ne faut-il pas à un auteur pour ſurmonter ces importuns & miſérables détails!

On parle d'un jeune homme éperduement amoureux d'une belle femme qui lui refuſoit ſes faveurs. Il la pourſuit, il s'attache à ſes pas, il tombe à ſes pieds, embraſſe ſes genoux; d'une main impatiente & que le deſir anime, il découvre ſes charmes. La belle femme avoit un cancer au ſein; l'amoureux guéri recule & fuit: ainſi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir fait une eſpece de violence, découvre un jour l'ulcere ſecret qui lui fait prendre la fuite.

Vous qui voulez jouir de l'art & conserver ses douces illusions, demeurez au parterre & n'en sortez point. Ne montez pas même au foyer, & laissez les auteurs, martyrs de vos voluptés, errer dans les coulisses.

CHAPITRE DCLXVIII.

Amitié des Femmes.

C'EST à Paris qu'un homme sensé doit chercher une amie dans une femme ; c'est là qu'on en trouve un grand nombre qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, se mettent au dessus des préjugés, & ont l'ame forte d'un homme, avec la sensibilité de leur sexe.

Liées à toutes les affaires, les femmes ici ont abjuré mille petitesses ; elles s'élevent, parce qu'elles en ont la faculté ; elles observent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échappent point ; elles les connoissent ; & comme elles ont un tact

fin & immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conſeils.

Quand l'illuſion des premieres paſſions eſt paſſée, leur raiſon ſe perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle eſtime, lui rend mille ſervices, lui donne & en obtient toute ſa confiance; elle chérit la gloire de ſon ami, la défend, ménage ſes foibleſſes, remarque tout & lui fait part de ce qu'elle apprend; le ſert efficacément dans les grandes occaſions, n'épargne ni ſes ſoins ni ſes pas, & le malheureux diſgracié de la fortune & des grands retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'amitié des femmes a un charme plus doux que celle des hommes; elle eſt active, vigilante; elle eſt tendre; elle eſt vertueuſe & ſur-tout elle eſt durable. Les femmes aiment plus tendrement, plus ſûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami; c'eſt pour elles un être ſacré.

Concluons avec J. J. Rouſſeau, qui a parlé des femmes avec ſévérité, parce qu'il les aimoit. « Je n'aurois jamais, dit-il, pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtreſſe; » mais je m'y ſerois fait volontiers une amie, » & ce tréſor m'eût conſolé peut-être de n'y » pas trouver les deux autres. »

CHAPITRE DCLXIX.

Animaux renfermés.

PLUS les gens ſont pauvres à Paris, plus ils ont de chiens, de chats, d'oiſeaux, &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les ſent avant que d'entrer. La plupart, malgré les défenſes de police, élevent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nouriſſent avec des feuilles de choux ramaſſées dans les rues. Ils mangent enſuite ces lapins, & cette nourriture les rend pâles & jaunes. Ils vivent avec les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le ſervice de leurs tables; leur

garenne eſt à côté de leur lit. De la boîte où ces lapins ſont enfermés à la broche qui les fera rôtir, il n'y a pas une diſtance de quatre pieds. Les enfans reſpirent dans cette infection, & c'eſt la miſere qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide reſſource. Quand le commis de la capitation arrive ſe bouchant le nez, on lui offre un lapin en paiement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent ſous les tuiles, le lapin animal terrier?

Les tailleurs, les cordonniers, les cizeleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les métiers ſédentaires tiennent toujours quelqu'animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre eſclavage. C'eſt une pie reſſerrée dans une petite cage; & la pauvre bête paſſe toute ſa vie du matin au ſoir à ſauter, à ſe remuer pour chercher ſa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive, & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

Toutes les femmes du peuple, ſur-tout les vieilles demoiſelles, ont des chiens qui font
les

les ordures ſur les eſcaliers; & l'on ſe paſſe mutuellement cette dégoûtante malpropreté, parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des eſcaliers propres.

Et ne voyez-vous pas de petites-maîtreſſes fardées & bien miſes, porter leurs petits chiens à la promenade & laiſſer leurs enfans à la ſervante ?

Quand le pauvre ne ſe fait pas ſuivre par ſon chien de peur de le perdre, ou parce qu'il va trop loin, il l'enferme ; l'animal hurle douloureuſement juſqu'à ce que ſon maître ſoit revenu : le repos des maiſons voiſines eſt troublé ; & le chien d'un gueux, ſi ſon maître eſt ignoré, ſe fera connoître, ſur tous les tons, de tout un quartier.

Un autre tient à ſa fenêtre un perroquet ; il faut que le voiſin qui étudie l'hiſtoire, la médecine ou la muſique, ait dans l'oreille le bavardage ennuyeux & répété de cet animal.

Tous ces animaux, en trop grand nombre, ne contribuent ni à la ſalubrité ni au repos de la ville. La plupart des chambres en ſont in-

fectées ; mais ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'ils partagent le pain destiné aux enfans du pauvre, qui semble les avoir adoptés & multipliés à mesure que sa charge est plus grande.

CHAPITRE DCLXX.

Epitaphe.

J'AI lu beaucoup d'épitaphes sur les tombeaux de nos grands. Je suis fâché de n'en avoir pas rencontré une seule dans nos églises semblable à celle qu'on voit à Londres. La voici :

Ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa deux cents mille guinées pour le soulagement des malheureux.

Cet homme bienfaisant avoit formé le projet de rendre en Europe le sucre qu'il jugeoit salutaire d'un usage universel, en faisant descendre le prix de cettedenrée à la portée du plus pauvre. L'affranchissement des negres entroit dans ce plan qui mériteroit d'être repris ou suivi par une de ces grandes ames que la Providence accorde quelquefois à la

terre, pour la consoler & relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE DCLXXI.

Eau de la Seine clarifiée.

De quoi ne fait-on pas marchandise dans cette ville extraordinaire ! Une compagnie se forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une espece de liqueur dont elle vante la dépuration, à l'aide de trente mille imprimés qu'elle distribue. Elle s'étaie des décrets de la faculté de médecine, & des certificats de l'académie des sciences ; il ne manque plus que des lettres patentes. Elle établit des inspecteurs, des charretiers distributeurs de l'eau unique, un bureau, des commis. De quoi ne s'avise-t-on pas pour faire de l'argent dans ce séjour magique, puisqu'on nous y vend l'eau de la Seine, avec toute la pompe & l'éclat d'une merveilleuse entreprise !

Que prouve cet établissement ? Que l'eau

de la Seine eſt bourbeuſe les trois quarts de l'année, & que, malgré tout l'étalage de la régie, ſes bureaux & ſes inſpecteurs, il faut épurer chez ſoi l'eau de la Seine, ſi l'on veut la boire légere & ſalubre.

On buvoit l'eau il y a vingt ans ſans y faire beaucoup d'attention ; mais depuis que la *famille des gaz, la race des acides & des ſels* ont paru ſur l'horiſon immédiatement après les *pantins* & les *ſilhouettes*, on a réfléchi ſur les annonces des chymiſtes ; on s'eſt apperçu que tous les ruiſſeaux & les égouts ſouterreins alloient droit à la riviere : alors on s'eſt armé de toutes parts contre le *méphytiſme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocſin formidable ; on a vu par-tout des gaz malfaiſans, & les nerfs olfactoires ſont devenus d'une ſenſibilité ſuprenante.

Cela prête à la plaiſanterie ; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance ſur les qualités nuiſibles ou ſalutaires des corps que nous avalons ou reſpirons. On reſte confondu de ſurpriſe & d'étonnement, quand

on voit les nouvelles expériences de la chymie ſur les décompoſitions de l'air.

On a donc commencé par analyſer l'eau ; & l'on réfléchit aujourd'hui quand on en boit un verre, ce que ne faiſoient pas nos ancêtres inſoucians. On a analyſé enſuite l'air, que ci-devant on reſpiroit en tout lieu, ſans s'enquérir du reſte.

Nous verrons ce que deviendra en dernier reſſort *le magnétiſme animal*, & ſi Meſmer & Deſlon ont voulu nous miſtifier.

Nous ſaurons auſſi, je l'eſpere, dans quelques années ce que nous ne ſavons pas aujourd'hui, & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la ſanté dépend de certaines attentions qu'on croyoit ſuperflues ; mais juſqu'à ces jours de réforme & de ſalubrité univerſelle, la légéreté pariſienne s'amuſera beaucoup de voir les chymiſtes tranſvaſer l'air comme des joueurs de gobelets, & porter enſuite leurs nerfs olfactoires ſur les lunettes méphytiſées.

On ſait qu'il faut que le Pariſien commence une leçon inſtructive par en rire, afin d'en mieux profiter enſuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port, & la guerre d'Amérique, & la découverte des gaz. Puiſſe de même le *magnétiſme animal* ſe manifeſter à l'univers entier, comme à M. Deſlon, afin que ce docteur, qui s'eſt dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée alors, malgré elle, du *magnétiſme animal !* Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit proſcrit le *pain mollet.* Point de docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'eſt-ce qu'un ſiecle pour la vérité ?

Il ne s'agit, à cette époque, que de bouleverſemens. On démolit de toutes parts le vieux temple de l'opinion, qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverſe la phyſique, la chymie, l'hiſtoire naturelle, le ſyſtême newtonien, la politique, & ce qui eſt cent fois plus abſurde & plus téméraire, la forme ſacrée de la tragédie françoiſe. O Corneille ! ô Newton ! ô Stahl ! ô Becker ! &c. allez-

vous être mis tous ensemble dans le même matras, pour que toutes vos idées soient refondues à neuf? J'en ai vraiment peur.

CHAPITRE DCLXXII.

Montreuil.

A Montreuil, village voisin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier se fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui soient sur le globe; ses pêches, en certains tems, valent six livres piece. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or.

L'arpent de terre y est loué six cents francs, & l'on en paie au roi soixante pour la taille. Montreuil est le plus beau jardin dont puisse se glorifier Pomone. Nulle part l'industrie n'a poussé plus loin la culture des arbres à fruit, & sur-tout celle du pêcher. On se dispute dans l'Isle-de-France un jardinier Montreuillois. C'est un territoire fort borné; on

y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux qui réjouiſſent la vue, & qui, lorſqu'ils ſont mêlés ſur nos tables avec nos viandes, l'emportent ſur les mets les plus recherchés, par cet inſtinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs ſe ſont rendu maîtres de la nature, en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre, quand on a ſu l'interroger ?

C'eſt un coup-d'œil bien intéreſſant que ces murailles tapiſſées des plus beaux fruits, tandis qu'entre les eſpaliers ſont ſemés des fraiſes, des pois, des légumes de toute eſpece. La capitale doit quelque reconnoiſſance à l'admirable induſtrie de ces jardiniers qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaiſent au goût & entretiennent la ſanté. Ailleurs, le défaut d'émulation, d'intelligence, & l'abſurde routine, laiſſent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuſe. Tel pays ſera

venir des bonnets parisiens, & ne saura ni transplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage sont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coëffures du jour & l'opéra-comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf sur sa tête, ou de défigurer une ariette?

CHAPITRE DCLXXIII.

Historiographe de France.

IL y a vraiement un *historiographe de France;* c'est-à-dire, un homme chargé d'écrire l'histoire du regne, & pensionné en conséquence. Qui croiroit qu'une telle place existe? Elle est de la création de Louis XIV, lequel menoit deux poëtes à la guerre, pour détailler le récit de ses victoires. C'est M. Marmontel, auteur de jolis contes, qui est *historiographe de France.* Il a succédé à Duclos, qui n'a laissé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes & qui rapetasse aujourd'hui des opéra, écrira-t-il l'histoire?

Il y a encore un autre hiſtoriographe de France ; mais il a imprimé, & où ? A l'imprimerie royale : c'eſt M. Moreau. On connoît ſes principes en politique, & l'on a ſu les apprécier.

Boileau & Racine, chargés de tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de Louis XIV, s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur ſtyle à la majeſté, à la grandeur, à la dignité du ſujet. En y réfléchiſſant toute leur vie, ils ont empoché les honoraires ; & heureuſement pour leur gloire & pour nous, ils n'ont rien écrit.

Quel terrible emploi que d'écrire l'hiſtoire ! Les ſiecles s'avancent, & dans peu toutes les actions contemporaines revivront ſous la plume de l'hiſtorien, ou ſous le pinceau du poëte dramatique. On peindra la génération préſente ; on verra qui aura menti, flatté, adulé. Quel eſt le lâche qui aura vendu ſon ame & ſon talent pour un peu d'or ? Heureux qui pourra dire : je ſuis un homme ſans penſion, ſans place, qui me ſuis enfermé dans

un aſyle avec l'indigence & la liberté! Ne pourra-t-il pas ſe flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre?

Les adminiſtrateurs des états que la flatterie vénale environne, & qui ſe laiſſeroient enivrer des vapeurs ſéduiſantes de l'autorité, pour domter cette dangereuſe ſituation, n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils verroient ſoudain la ſubordination éternelle des choſes politiques. Ils apprendroient de la philoſophie à commander & à ſe faire aimer; mais elle ne dit ce grand ſecret qu'à l'oreille de ſes intimes favoris.

CHAPITRE DCLXXIV.

Vue des Alpes.

J'AI quitté Paris pour mieux le peindre. Loin de l'objet de mes crayons, mon imagination l'embraſſe & ſe le repréſente tout entier. Je le conſidere avec plus de recueillement. C'eſt au ſéjour de la paix & de la tran-

quillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la capitale.

Le magnifique amphithéatre des Alpes eſt ſous mes regards, & ma penſée plonge dans la fange de ſes ruiſſeaux infects & de ſes mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout à-la-fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprête les couleurs.

Heureux l'habitant des Alpes, élevé ſur un rocher entre le ciel & la terre! Il reſpire un air pur, il voit le ſoleil dans toute ſa pompe, il poſſede la modération, il eſt ſatisfait; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence, il ſe croit riche.

La ſuperſtition ne l'approche point; la ſuperſtition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui ſouffrent des attentats d'un fiſc dévaſtateur. Ici, ſon nom même eſt inconnu; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut meſquin, n'épouvantent point une induſtrie libre. Ces petites peuplades qui jouiſſent ſans partage

des biens de la terre, ayant une certaine abondance, font exemptes de ces craintes de l'avenir, qui tourmentent le Parisien. L'inquiétude est son élément; il regarde sa subsistance comme pouvant lui échapper le lendemain.

Ici l'habitant des montagnes, avec un peu de travail, s'approprie les richesses simples qui l'environnent; il ne connoît point ces convulsions de l'ame, qu'enfantent les desirs trop vifs & les espérances trompées. Et comme tout est lié, comme le moral dépend du physique, la tranquillité du pays se réfléchit sur son visage calme. Les vices honteux n'approchent point de sa cabane champêtre; le lait de ses troupeaux semble garantir l'innocence de ses filles; les forces de son esprit semblent visiblement combinées avec celles de son corps. Il n'a point le feu du génie; mais il n'est pas soumis à de viles erreurs. Il méconnoît les arts brillans; mais les préjugés nuisibles ne l'obsedent pas. Il ignore les jouissances vives; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

Oh, comme ce ſpectacle change les idées qu'on a reçues dans la capitale! Qu'il eſt bon, qu'il eſt utile d'avoir plongé ſon ame dans cette athmoſphere de liberté & de ſimplicité; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique, mais qui n'accuſent point leurs adminiſtrateurs, qui les reſpectent & qui les regardent comme amis de la patrie! (1)

Oh! c'eſt de deſſus ce rocher ſolitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes, voir les paſſions cupides ſe heurter,

(1) Dans le canton de Soleure, le 2 juin 1783, il s'eſt donné un repas ſolemnel; eſpece de célébration annuelle de la liberté helvétique, conſacrée par la préſence des ſavans & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suiſſe. Tous les convives bûrent dans un vaſe ſculpté qui repréſentoit *Guillaume Tell & ſon fils avec la pomme*; ils y bûrent du vin qui avoit crû ſur le fameux cimetiere, aujourd'hui planté en vignes, où s'eſt donnée la bataille de S. Jacques en 1444, entre Louis XI & une poignée de Suiſſes.

les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils possedent, & les petits se venger par des haines sourdes & des imprécations concentrées C'est d'ici que l'on pourroit dire la vérité, la dire d'un ton qui maîtriseroit l'attention; la répéter avec force, avec véhémence, avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes, le *censeur royal* n'y empêche point d'être le censeur des administrations vicieuses, & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'est-ce pas ici que le prophete semble vous dire à l'oreille: crie à plein gosier, ne t'épargne point; éleve ta voix comme le son du cor; tourmente qui ne veut point entendre; n'abaisse point l'énergie de ton caractere; charge-toi du ministere le plus imposant. Censure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la réforme intéresseroit l'humanité entiere. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers!

Mais ce moment d'enthousiasme qui échauffe

un inſtant l'ame de l'homme, eſt trop impétueux & trop grand pour être contenu longtems dans le ſein d'un être foible & borné. L'homme plus près des cieux a ſenti l'étincelle divine dont ſon ame fut allumée; c'eſt devant la majeſté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre: mais à force de ſentir, bientôt ce qu'il ſent le mieux, c'eſt ſa foibleſſe, ſa petiteſſe, ſon impuiſſance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force phyſique, à la force écraſante.

Elle eſt au-deſſus de ſa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'obſervateur, le réformateur & ſes plans généreux. Foible & petit, ébranlera-t-il plutôt le mal moral que le mal phyſique? Dans ce cœur ſi chaudement ému, quelle force, quel moyen trouvera-t-il? Qu'eſt-il? Que veut-il? Que peut-il?

Reconnoiſſant bientôt qu'un chaînon eſt lié à l'immenſe chaîne, & ne peut rien ſur elle, il ſort de ſon délire, il n'en conſerve

que

que la ſenſation adoucie, comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine; & ſon cœur ne ſe ſent plus preſſé que du ſoupir de la pitié.

Il vouloit réformer les hommes; il ne ſait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui ſemble lui crier: je ſuis grande, & tu es petit; cet horizon eſt immenſe & ta conception eſt bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers; s'il pouvoit parler, il te confondroit. Sois en ſilence devant ces maſſes énormes.

Oui, c'eſt ici que cette foule d'abus qui inveſtiſſent l'humanité, ſemble attachée à l'homme qui rampe dans le bas des plaines. Comme la taupe qui a creuſé ſon habitation dans la terre, il s'eſt éloigné de la région céleſte; il n'a point ſu gravir le ſommet des montagnes, pour y reſpirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme ſecoueroit ſans doute les viles paſſions en graviſſant vers un ſéjour élevé; & toutes ſes penſées ne ſont peut-être baſſes & terreſtres

que parce qu'il s'eſt enſeveli dans des maiſons que la boue & la fange environnent. Que l'homme monte ſur les hauteurs ; ſa penſée s'élevera avec lui, & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrein ſur lequel il marchoit. C'eſt ici que l'homme eſt plus fort, qu'il eſt meilleur. La nature ſemble porter plus viſiblement, ſous un aſpect informe, brut & ſévere, l'empreinte d'une main auguſte & créatrice. Ici, les noires forêts de ſapins jettent leur ombrage ſolemnel. Là roule en mugiſſant le torrent qui a coupé la montagne, depuis ſa cime juſqu'à ſa baſe, & qui ſemble tomber dans un abyme ſans fond. On admire, on recule d'effroi ; l'œil revient ſonder le gouffre ; le pied eſt tremblant, & l'ame eſt en extaſe.

Un vaſte amphithéatre de glaces éternelles, un payſage majeſtueux, des lacs qui répetent les ſommets irréguliers qui les environnent ; des pyramides dont la baſe ſemble les fondemens du globe ; des ruines immenſes

& magnifiques, images & restes du chaos; comme si une planete étoit tombée sur notre globe & eût semé inégalement dans sa chûte les ossemens ou les membres épars d'un monde dissous; (1) des bouts de rochers pendans en précipices, où l'homme a planté sa cabane, où il vit libre & heureux au milieu de ces majestueuses horreurs: voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entiere, & la remplissent sans l'épouvanter.

Le naturaliste & le poëte y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laisse voir à nu ses entrailles, ainsi que le travail souterrein des fleuves ébauchés, qui doivent sortir de ses flancs pour arroser les royaumes & alimenter leur opulence.

C'est là que l'homme est parfaitement libre, & qu'il ne pourra jamais être asservi. Le tonnerre darde sous les pieds de ces heureux ré-

(1) C'est une idée qui m'a frappé, en voyant le Mont-Pilat; & il a été impossible à mon imagination de ne pas faire aussi un systême.

publicains, ſes fleches enflammées. Et quand l'Europe eſt en feu, c'eſt de loin qu'ils apperçoivent la fumée des combats; la diſcorde ſanglante des états vient expirer aux pieds de ces montagnes, qui ſemblent le véritable ſéjour du ſage & du contemplateur.



TABLE

DES CHAPITRES.

Fin du huitieme & dernier Tome.

ERRATA.

(NB. Les dernieres feuilles tirées en partie pendant l'absence de l'auteur, quelques phrases se trouvent ici changées.)

Page, 199, ligne derniere, prétentions, *lisez* prétentions déréglées.

214 lig. premiere, une boucle, *lisez* une boucle de face.

223 lig. 19 qui fixent la curiosité, *lisez* qui piquent la curiosité.

228, lig. 9, porta-t-il, *lisez* portât-il.

241, lig. 4, cinq ans, *lisez* cinq mois.

250, lig. 3, or le joug, *lisez* hors le joug.

261, lig. 18, ne s'abaisse pas, *lisez* ne s'abaisse jamais.

282, lig. 18, les lattitudes, *lisez* les attitudes.

284, Le chap. DCLIV doit précéder les chap. DCLII & DCLIII.

285, derniere ligne, bêtes & gens, *ajoutez*, & jusqu'au singe.

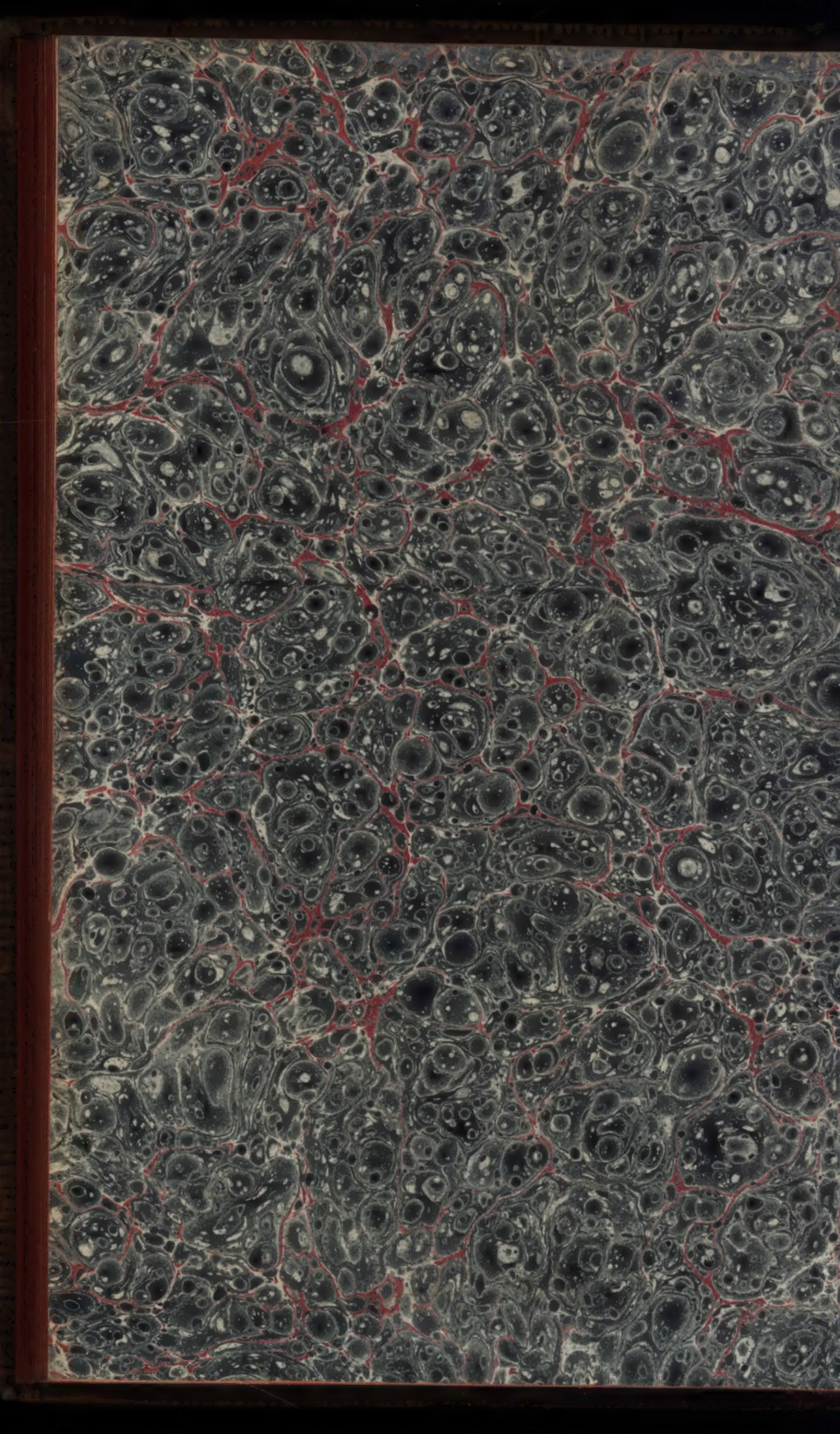
297, lig. 10, d'une dame de *la folie*, lisez d'une dame *de la fosse*.

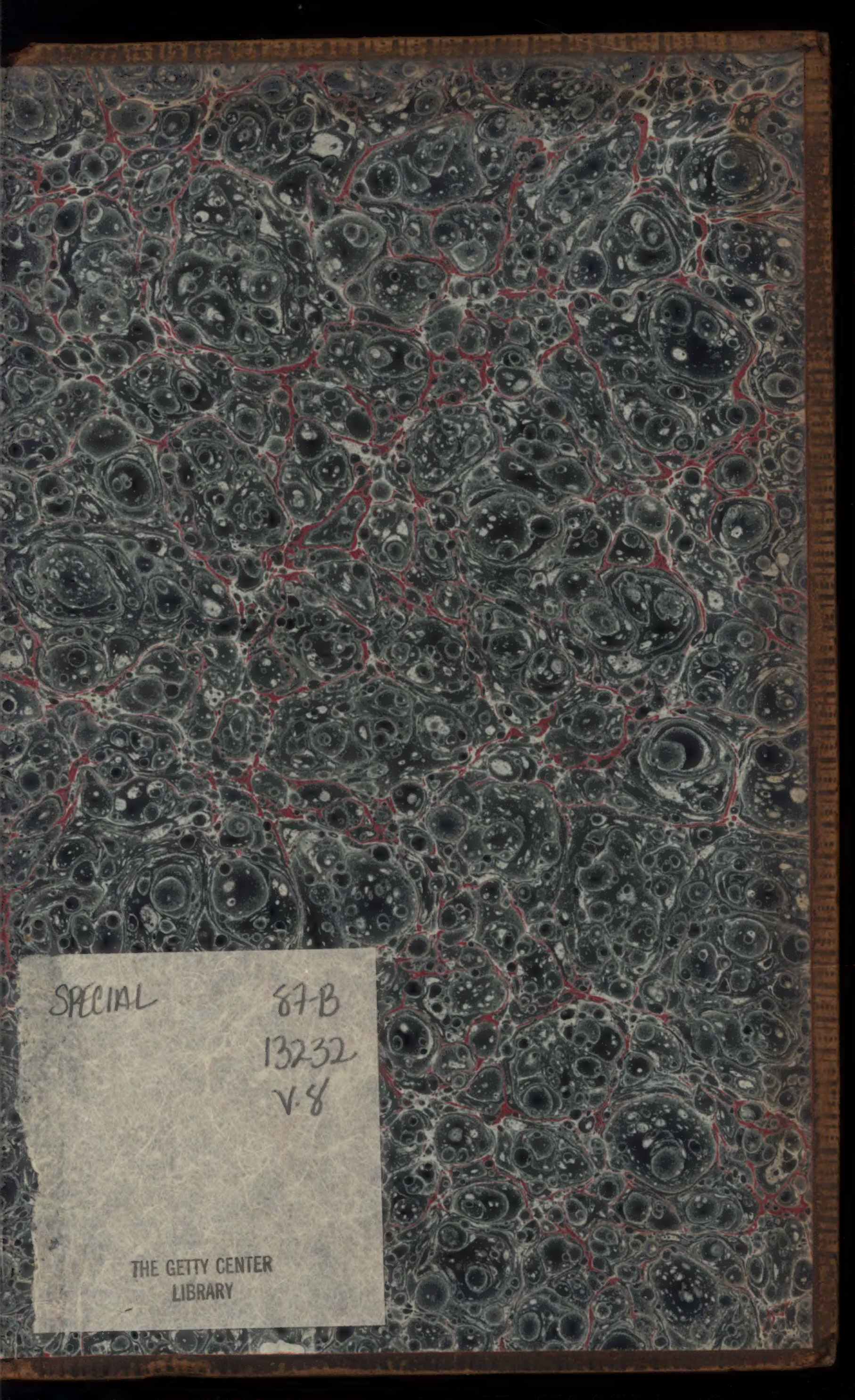
323, lig. 12, l'administration, *lisez* l'administration prévoyante.

327, lig. 16, la capitale, *ajoutez* & l'homme qui le premier exerce ce noble emploi, le remplit avec un zele éclairé.

328, lig. derniere. Elle m'annonce &c. *lisez*. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand désormais. Plus de ces petitesses de commis; plus de sots piliers. Une grande arche bien liée qui rendra le pont à jamais majestueux & solide.

330, lig. 15, voir les rouages &c. *lis.* Voir ces rouages, ces poulies, cet oripeau, ce plâtrage, ces lampions fumeux, ces dégoutans valets de théatre, autant vaudroit briser une belle figure de marbre, pour considérer l'intérieur de la pierre.




SPECIAL
87-B
13232
V.8
THE GETTY CENTER
LIBRARY

